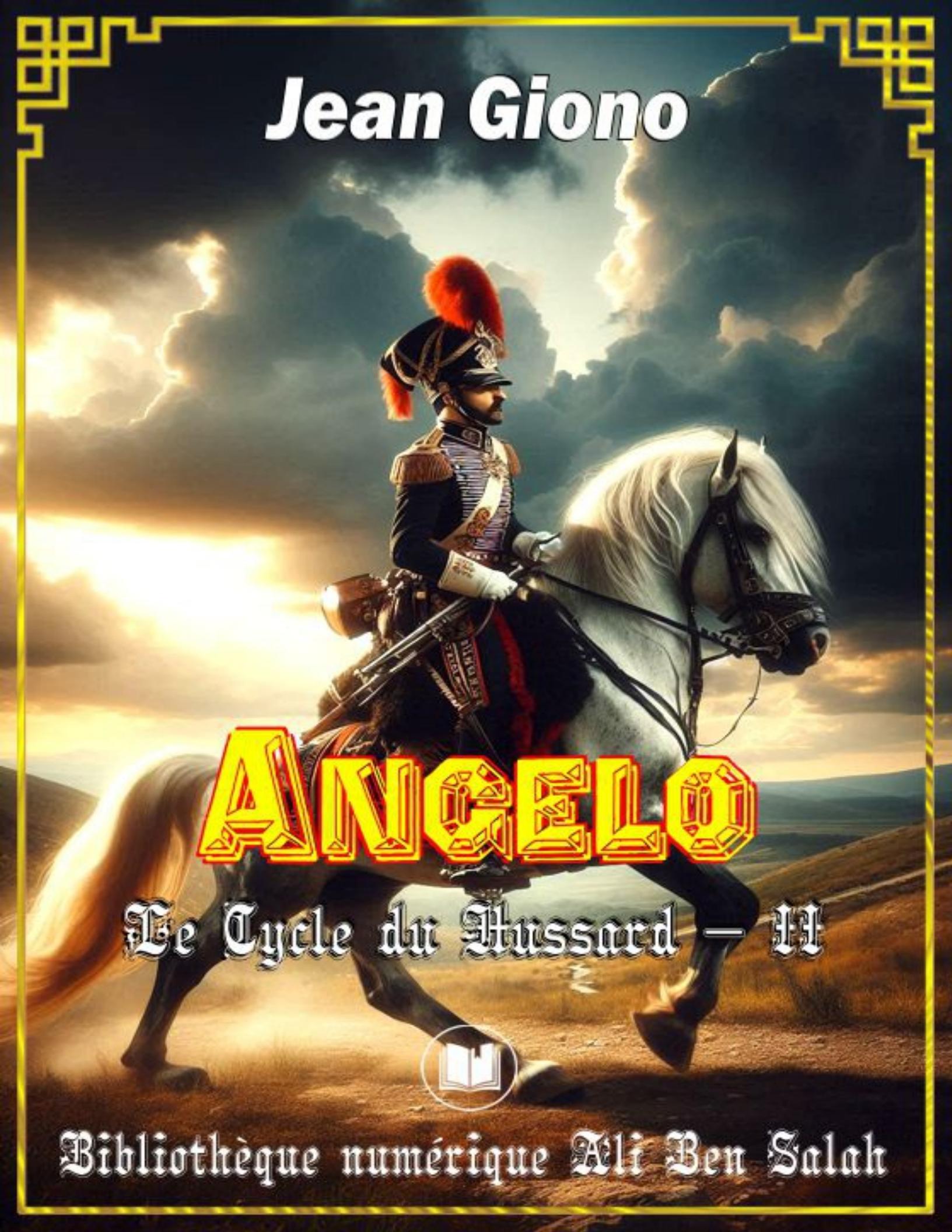


Jean Giono



# ANGELO

Le Cycle du Hussard — II



Bibliothèque numérique Ali Ben Salah

Jean Giono



Cycle du Hussard

# ANGELO

Roman

1953



**KOTOBONLINE**  
Livres pour Tous

Bibliothèque numérique Ali Ben Salah

# I

Le charmant Cavour n'avait pas encore commencé à vocaliser entre ses favoris roux les cavatines de sa « politique gaie ». Les sociétés noires chantaient déjà la basse noble de l'opera seria dans les forêts du royaume sarde.

Les affiliés à l'oeuvre du Charbon se recrutaient dans toutes les classes de la société. Des nobles, des artisans, des officiers, des marins, des professeurs, des soldats, des étudiants, et même des femmes fougueuses mais que le délice de cette politique romanesque rendait discrètes, componaient un ardent compagnonnage d'ombres où étaient placés à l'honneur le courage et la sainteté des serments.

Le danger couru était très grand. Malgré la sympathie qu'un immuable ciel d'azur donne pour les idées généreuses et la température méditerranéenne du royaume qui rend l'assassinat patriotique adorable, on était obligé de fusiller les bons assassins avec de grands coups de chapeau, mais de fort vilaines balles sardes. Les nerfs de la monarchie autrichienne ne supportaient pas la perte du plus petit de ses espions, et elle soutenait ses vapeurs avec quarante divisions de grenadiers athlétiques.

Un matin de mai 18..., on découvrit sous les buissons, à deux lieues de Turin, le cadavre du baron Schwartz. C'était un soi-disant Lombard, qui se faisait ouvertement des rentes avec le Spielberg. Il venait, encore tout récemment, d'y faire expédier trois cordonniers qui, paraît-il, complotaient en cousant la trépointe. Le peuple de la rue fit courir aussitôt un petit sonnet qui avait tout l'air d'avoir été préparé et dans lequel il était dit crûment que le baron avait dû mécontenter un amateur de bottes. Mais la police se donna le visage de prendre la chose au sérieux.

Le cadavre était torse nu. Sa poitrine, blanche comme celle d'une femme, était toute salie de ruisselets de sueur séchée. C'est ce qui fit regarder avec attention le sabre dont feu M. le Baron serrait la poignée dans son poing

droit. Cela n'était pas une comédie de duel, on lui avait longuement permis de défendre sa vie. La blessure unique dont il était mort était singulière pour avoir été faite au sabre qui, dans l'exaltation des combats, mâche toujours un peu les chairs. C'était un coup de pointe, net comme un coup d'épée, qui avait proprement percé le coeur.

Il y avait alors à Turin un intendant de police très entendu à l'escrime. Cette blessure lui parut parfaitement parlante.

« C'est un coup, dit-il, qui exige dix ans de pratique et trois cents ans de désinvolture héréditaire. » Cet intendant était, par ailleurs, homme d'esprit ; il écrivait sous des pseudonymes de petits romans de caractère qui ne manquaient pas de valeur. Il donna beaucoup d'attention à un fait psychologique. Non seulement, de toute évidence, on avait répugné au coup de poignard dans le dos, mais encore, on avait eu la générosité de laisser à une canaille aussi avérée que le baron licence de se défendre, et une générosité aussi monumentale ne pouvait, hélas ! permettre aucune erreur d'interprétation. Le Schwartz n'était pas le seul espion de la ville – il s'en fallait de beaucoup – dans deux jours, la chancellerie autrichienne proclamerait ironiquement le nom du coupable.

« L'ironie doit rester l'arme du plus faible », soupira l'intendant de police. Il aurait pu faire avec trois, mais toute la ville applaudit à la naïveté qu'il eut d'envoyer magnifiquement huit argousins au palais Pardi vers les cinq heures du soir. Il n'eut pas besoin de leur recommander de faire beaucoup de bruit, ce qui aurait pu inquiéter l'âme pure de ces subalternes ; la compagnie de gros souliers devait fatalement éveiller les échos des ruelles pavées de grès qui tournent autour du palais avant de déboucher sur la grand-place. Ces hommes simples demandèrent au portier le colonel de hussards Angelo. C'était le fils naturel de la tendre et passionnée duchesse Ezzia Pardi, un très grand jeune homme de vingt-cinq ans, aux lèvres minces et aux beaux yeux de velours noir. Le portier dit que Sa Seigneurie venait malencontreusement de sortir une demi-heure à peine avant l'arrivée des huit honorés messieurs. Le hussard d'ordonnance, qui flânait dans la cour, put aimablement compléter le renseignement en indiquant que ce devait être pour une simple visite et très probablement même une visite galante, car le colonel était en grand uniforme et il montait un cheval de parade. Sur quoi, les huit chapeaux-

tromblons, clignant de l'oeil, s'installèrent dans le hall du palais pour fumer, en l'attendant, leurs infects petits cigares noirs.

Deux jours après, le douanier français qui, le soir, se dégourdisait les jambes sur la route d'Italie au mont Genèvre, vit monter du côté de Césana un cavalier qui semblait un épi d'or sur un cheval noir. À mieux regarder, il reconnut que c'était un officier des hussards du roi de Sardaigne en grand uniforme. Il venait au pas. La douane piémontaise est plus bas, cachée derrière le tournant de la route ; le cavalier était donc déjà sur le territoire français.

Il avait l'air, néanmoins, d'accomplir son invasion avec une désinvolture parfaite.

Il faisait un temps de suavités printanières qui, dans ces hauteurs et au crépuscule, porte facilement aux résolutions extrêmes. Le douanier venait de souper d'oignons crus au corps de garde ; cet étincelant soldat lui donna de l'humeur.

Il arma son pistolet.

Le cavalier rêvait ; sa fourragère, ses aiguillettes et ses brandebourgs le couvraient de frissons d'huile à chaque ondulation du cheval ; il jouait négligemment avec ses guides basses.

Le douanier trouva cette rêverie particulièrement insolente. « Ce beau monsieur, se dit-il, en prend à son aise. Il se promène en France comme chez lui. Pas de ça, Lisette ! Je vais lui faire voir de quel bois je me chauffe. » Il ne pouvait se défendre, au surplus, d'être fasciné par les arabesques, les trèfles de galons qui escaladaient le dolman et le casque d'or emplumé de faisanneries sous lequel il commençait à voir un très pur et très grave visage. « Je risque tout au plus, poursuivit-il, qu'au lieu d'un écu il me jette quelques toscans de son étui à cigares quand je lui dirai de faire demi-tour. »

Le douanier se tenait près de la barrière pareille à une barrière de parc à moutons, mais haute de deux mètres, placée en travers de la route, et au-delà de laquelle commencent les terres gardées de la France. Le cavalier avait toujours cette nonchalance rêveuse à quatre pas du pistolet qui, maintenant, se voyait fort bien. Soudain, par on ne sait quel prestige des jambes – et surtout du coeur, aurait dit la duchesse Ezzia si elle avait été là avec ses

beaux souvenirs – il fit que le cheval, accroupi comme un chat, se détendit et s’envola sans élan par-dessus la barrière. Le douanier fut totalement éberlué au passage par un sourire mélancolique des lèvres minces au milieu de tant d’audace paisible. Le cavalier était déjà entré ventre à terre dans les forêts qui tombaient vers les vallées françaises avant que le douanier se dise : « ce Jean-Foutre va me faire perdre mes douze sous par jour. » Et il tira un coup de pistolet en l’air.

Cette même nuit, vers les deux heures du matin, l’aubergiste de La Croix de Malte à Briançon monta réveiller un maquignon de Monetier qui était à l’auberge pour la foire de Sainte-Marie. Il le fit descendre pieds nus jusqu’à l’étable pour examiner à l’abri des regards indiscrets un cheval noir encore tout frémissant et très triste. Il l’avait acheté, disait-il, il y avait à peine quelques heures, et la bête refusait l’avoine. Le maquignon regarda sous les sabots du cheval, vit le matricule de la cavalerie royale marqué sur les fers et demanda alors fort benoîtement où se trouvait l’uniforme. On le lui sortit d’un coffre à grain. Quand il vit qu’il s’agissait d’un uniforme de colonel, il jura les grands dieux qu’il ne voulait pas entendre parler de cette histoire-là. Il y avait sûrement là-dessous quelque chose qui allait faire du bruit. D’ailleurs, à son avis, la bête était si belle et si tendre qu’elle allait sûrement se laisser mourir de chagrin maintenant qu’elle était séparée de son maître. Finalement, il fit la bonne manière de vouloir bien se charger des risques en achetant le cheval pour trois écus, mais après qu’on lui eut assuré que le colonel, nanti d’un vieux costume de terrassier en velours blanc, était depuis longtemps sorti de la ville par la porte d’Embrun.

Angelo était en effet sorti très rapidement des murs de la forteresse. Pour éviter les patrouilles, il se tint à bonne distance de la route et marcha à travers les oseraies et les bois d’aulnes au bord de la Durance. Il éprouvait un grand plaisir physique à se trouver dans un costume trop large pour lui. Le velours des manches un peu longues frottait le dos de sa main et le rappelait à chaque instant à jouer ce jeu d’audace et de domination de l’ombre si cher aux coeurs italiens. Il traitait les forêts de sapins et les chaumières que lui montrait la lune avec une suave duplicité. Il avait gardé un très beau poignard qui pesait dans la contre-poche de sa veste. Il était dans un état d’exaltation extrême. « Je suis au pays natal de la liberté », se disait-il. Il vit l’aube rouer comme un paon au-dessus des montagnes.

Il marcha tout le jour sans se permettre de faire halte ou de demander à

manger, quoiqu'il croisât dans les sentiers, aux abords des villages et des fermes, de jeunes paysannes qui le regardaient avec sympathie. Sans qu'il s'en doutât, ses yeux avaient les feux de l'amour le plus vif.

« Voltaire et Montesquieu, se disait-il, se respirent ici comme l'air même. Le plus pauvre contadin de Montezemollo joue sa vie et le pain de sa femme et de ses enfants contre le petit espion noir qui se promène en soutane à travers ses champs. Cette servitude absolue rend peut-être nos paysans plus subtils que ceux-ci, mais quand je les rencontre au coin de quelque haie, ils me détruisent le sublime. Et s'il n'est pas possible de croire des âmes nobles aux hommes les plus simples, comment pourrai-je conserver ma propre noblesse et avoir du goût à vivre ? »

Le soir, il traversa tranquillement Embrun. Il acheta pour trois sous un demi-pain chaud et un petit fromage blanc. Il osa s'adresser à une artisane qui battait des pièces de drap devant sa porte. Elle resta un instant muette devant ce visage grave et tendre. Cette femme du peuple eut la délicatesse de ne pas s'effrayer du magnifique salut qu'il fit avec son large chapeau de feutre, de ses yeux brillants, des phrases passionnées avec lesquelles il la pria, en fin de compte, de lui dire d'où partaient les Messageries royales. « Ne fais pas tes yeux de chat, dit-elle, et ne lève pas autant ton chapeau si tu as des sous dans la poche. » Elle le voyait si beau et si naïvement donné à tous qu'elle en prenait de l'irritation. Il se dit : « Cette femme si simple m'a percé à jour. Je dois avoir du sang sur les mains, comme Macbeth. Il faut que je lui donne des explications qu'elle puisse comprendre. » « Ce matin, dit-il, j'ai voulu enlever la fille de mon patron. Elle m'aime et je lui ai promis le mariage. Mais, comme je sautais de la fenêtre de sa chambre où j'étais allé l'aider à faire son bagage, son frère, qui est un brutal et ne l'aime pas parce qu'elle est l'aînée, a voulu me tuer avec un bâton. Je me suis défendu et je l'ai blessé à la cuisse avec mon couteau. J'ai pu faire dire à celle que je considère comme ma femme que je l'attendrais dans la cour des Messageries royales. Mais comme nous vivions à la campagne et que je ne venais jamais ici puisque j'aimais cette jeune fille, je ne sais pas où sont ces Messageries et je les cherche. Voilà aussi pourquoi, sans doute, j'ai l'air un peu égaré. » Il avait pris en racontant l'histoire un ton humble qui le rendait très désirable. « Les Messageries royales sont à Gap, mon petit, dit la femme, est-ce que ta bonne amie le sait ?

— Elle le sait sûrement, dit-il, c'est la fille d'une ferme à deux lieues

d'ici. »

Il pensait : « Pourquoi m'appelle-t-elle mon petit ? J'ai 1,80 m et je terrifie les recrues du roi de Sardaigne. » « Alors, dit la femme, il te faut filer tout de suite. As-tu de bonnes jambes ? Il te faudra faire seize lieues. Si tu peux seulement te promener comme un bourgeois et passer tranquillement devant la gendarmerie que tu vois là-bas derrière le gros orme où le soldat fume sa pipe, prends le premier chemin à ta droite et tu n'auras pas besoin de traverser le pont, qui est gardé toutes les nuits. » Après qu'elle lui eut expliqué avec beaucoup de feu et de détails où se trouvaient les Messageries à Gap, il s'en alla d'un pas de promenade et il eut la malice d'aller frôler les jambes du gendarme qui fumait sa pipe.

Il avait à peine tourné le coin du chemin qui lui avait été indiqué qu'il s'entendit appeler. C'était la femme qui accourait en faisant ballonner ses jupes. « Tu n'as pas de passeport ? dit-elle essoufflée.

— Non, dit-il.

— Je l'ai pensé. Tiens, voilà le livret d'un ouvrier drapier que nous avions et qui est parti en l'oubliant. Il était moins grand que toi, dit-elle en baissant un peu la tête, mais pour un gendarme et la nuit, cela ne fera pas beaucoup de différence. Si on t'interroge, soutiens mordicus que tu as travaillé chez Mme Thérèse. Si cela ne te fait rien », ajouta-t-elle embarrassée, et elle chiffonnait son tablier.

Il lui prit les mains. Il était au comble du bonheur. « Quel peuple héroïque ! » se disait-il. Il s'en alla à grands pas.

Il fit environ deux lieues au crépuscule dans le chemin de traverse et eut la chance de passer le gué de la Durance avec les derniers restes du jour. Quand il rejoignit la grand-route, il faisait nuit. Il dépassa un village désert. Sous la seule lanterne de la grand-rue brillait le panonceau d'un notaire. Angelo était si heureux qu'il se permit le petit orgueil de penser : « Il y a peut-être là-dedans un vieil amateur de curiosités historiques pour lequel le lion fléché qui orne le cachet de ma bague aurait une signification. »

Les chiens aboyaient dans les fermes et donnaient de la profondeur à un paysage de rêve, des prairies de lait, des fantômes presque transparents d'arbres fleuris de lune.

Il pensait encore à sa bague. « Je cours le risque, se dit-il, de m'attacher

les moqueries que ce peuple ironique réserve aux fils d'archevêque qui ne conservent pas leurs prérogatives. Heureusement que cette femme si franche et si passionnée de liberté qui m'a aidé tout à l'heure ne l'a pas vue. Sans quoi, adieu la franchise. Attention à l'esprit désormais », ajouta-t-il. Il fit plus de cinq lieues dans ce paysage nocturne que la proximité des forêts et le surplomb des hautes montagnes rendaient tragique, en réfléchissant aux dangers que l'esprit allait lui faire courir. « Je ne sais pas répondre aux réparties, se disait-il, ou tout au moins je ne sais répondre que d'une seule façon – et il tâtait le poignard dans sa contre-poche. – Et quel dommage de tuer un de ces hommes admirables qui sont devenus fous de délire quand il leur a fallu se donner une constitution. Je ne sais être léger en rien. Tout est grave pour moi. Pour eux, rien n'a d'importance, ils vendraient leur patrie pour le plaisir de faire un mot d'esprit ou de piquer un ridicule. Est-il seulement encore possible ici d'être passionné pour les sentiments les plus purs ? Y a-t-il même encore des sentiments ? N'ont-ils pas tout tué avec leurs sarcasmes ? » Il commençait à sentir la fatigue, et il était si amer qu'il se demanda s'il n'aurait pas fallu payer froidement d'un écu de trois francs la femme qui lui avait donné le livret d'ouvrier.

Il venait de dépasser une patte d'oie, quand il vit derrière lui le feu d'un fanal. Peu après il entendit le trot d'un cheval et des bruits de roues. « En tout cas, dit-il, ceux-là n'osent pas se moquer de moi ; j'espère qu'il n'est pas question d'ironie à cette heure-ci, et dans ce pays désert. Je vais demander si je suis toujours dans la direction de cette ville où il y a des Messageries. » Il se mit en travers de la route. La voiture arrivait. C'était un petit coche lourdaud.

L'homme qui conduisait retint les chevaux et mit sa main à la poche. « Tire-toi du milieu, brigand, dit-il.

— N'ayez pas peur, dit Angelo, se mettant dans la lumière du fanal, je veux seulement demander...

— Qu'est-ce que c'est ? dit une forte voix de femme.

— Dans une minute ce ne sera plus rien, madame la Marquise », dit l'homme. Au même instant, on abaissa la glace de la portière et Angelo vit une grosse coiffe de dentelle.

« C'est un enfant, dit la voix de femme. Dominique tu n'as pas vu que

c'est un enfant ? Approche-toi, mon garçon.

— Je vous fais toutes les excuses, madame...

— Et c'est un enfant bien élevé, dit-elle, il a un peu l'accent piémontais. Mais qu'est-ce que tu veux, mon garçon ? » Angelo exprima surtout en termes courtois son regret d'avoir effrayé. « Tu n'as effrayé personne, dit la dame. Tu as effrayé Dominique, un point c'est tout. » Elle frappa contre les parois du coche avec la poignée de sa canne. « Tu n'as plus ton sang-froid, Dominique. Il faut te faire comme aux chevaux peureux ? Il faut te mettre le nez sur l'ombre ? Est-ce que tu vois maintenant que c'est un enfant ? » L'homme du siège était un géant aux épaules énormes. « Sauf votre respect, madame la Marquise, dit-il, je n'aime guère les enfants de minuit.

— Eh bien, je les aime, moi, dit la voix. Ainsi tu vas aux Messageries, dit-elle. Eh bien, monte, mon garçon. »

La portière s'ouvrit et le marchepied tomba. Angelo retrouva des grâces pour enjamber les énormes jupes. « Je suis une vieille dame, dit la voix, inutile de te fatiguer en galanterie. Si tu as sommeil, dors. »

## II

« La marquise Céline de Théus est une libérale », disait le préfet de Gap ; et il piaffait alors si violemment dans son pantalon à sous-pieds qu'on entendait comme un coup de guitare. Dans ses grands jours de finesse, il ajoutait : « C'est une libérale musclée. » Mais après cette audacieuse mise au point, il rejoignait à grands pas quelque groupe au fond du salon, car, en réalité, il était terrifié par cette vieille femme râblée et placide. Le fait est qu'elle ne disposait pas des expressions et des gestes artificiels de la bonne société : elle était d'une simplicité d'oeuf. « Mais, disait le baron d'Avène, il est très désagréable qu'on vous casse un oeuf sur le plastron de votre chemise. »

Une verdeur de chaste, servie par sa voix forte qui écrasait les cristaux de Bohême, lui permettait de faire suffoquer en trois mots l'assemblée la plus blasée ; et dans le souffle coupé qui suivait, elle continuait à respirer paisiblement, à regarder de ses yeux de pâquerette ; intacte et prête à une nouvelle charge de taureau. Elle avait ainsi le don de découvrir comme avec un coup de pioche l'endroit secret des coeurs où hivernaient les salamandres dont le feu brûlait les jupes et les habits ; d'un coup, les femmes et les hommes se sentaient nus ; combien, après une de ces simplicités, ne s'étaient pas surpris à se couvrir brusquement de la main comme Adam et Ève après la faute ? « Il est inutile d'avoir cinquante mille canuts à Lyon, disait la petite Mme de Gaucourt, si c'est pour faire comme j'ai fait cette semaine. J'ai passé toutes mes matinées à pleurer dans mon lit de satin. Comment faites-vous pour digérer ses pestes ? » Personne ne les digérait. « Au revoir, les amis », disait rondement la vieille Marquise. Et tous s'étranglaient derrière elle avec une de ces vérités qui ne font grâce ni à la politique des États, ni à la politique des familles, ni à la politique des coeurs.

Mais après ces coups-là, la femme que Dominique ramenait au château de Théus se rentrait au fond du petit coche lourdaud. Sur ses yeux insondables et tristes courait le reflet du paysage comme sur un miroir

insensible. Il y avait deux heures de grand trot pour rentrer. D'abord au milieu des prés, le long d'une route onduleuse bordée de peupliers, puis on prenait une traverse dans de hautes collines jaunâtres et nues. Au bout de l'aride montée, le chemin abordait un pont-levis maintenant scellé et entrait droit dans la cour. Le château de Théus dominait la vallée et commandait mille lieues carrées d'Alpes noires, tumultueuses et muettes.

La Marquise entrat dans le hall et se décoiffait sur une console. Elle avait les cheveux drus, raides et gris. Elle faisait trois pas à gauche, jusque devant un grand portrait. C'était un homme très mâle et d'une prestance divine. Il était peint en couleur d'email. De lui, on ne voyait d'abord que le jet du corps, étonnant de grâce. Après seulement, et parce qu'il y avait là-haut une lueur, on allait au visage un peu plein, moustaché de blond par deux petites épines courbes à la Turenne ; les yeux de biche étaient presque à fleur d'une énorme perruque de mouton noir.

« Alors, Diablon ? » lui demandait la Marquise ; et elle écoutait longuement la réponse de la bouche peinte.

Il y avait un large escalier que la Marquise, ensuite, montait tête basse ; elle longeait un interminable couloir ; ses pas sonnaient dans un étrange vide.

Elle vivait au premier étage dans les salons d'apparat. Trois salons, dont chacun pouvait contenir à l'aise tout un bal, s'ajoutaient en enfilade par deux larges portes grandes ouvertes. Une multitude de hautes glaces de Venise, de miroirs, de jeux de cristaux, d'appliques en verre, de pendeloques et de vitrines qui se réfléchissaient, multipliaient l'étendue et la solitude. Le moindre rayon de lumière faisait poudroyer, à l'infini, des lointains irisés entre ces murs. Tout était dans un ordre et une netteté admirables. Les larges parquets de bois nus reluisaient de cire. Et dans le silence, la plus légère bouffée de chaleur faisait gémir les grands services à boire de cristal fin étalés sur les consoles comme pour une éternelle fête de fantômes. Tous les soirs, dès que la nuit tombait, on allumait les candélabres, les lustres, les girandoles et les flambeaux. Alors, au-dessus du crépitement des cristaux, bourdonnait le vol sourd et velouté du brasillement des cierges.

Dans l'angle le plus au nord de cette glaciale perspective épanouie dans tous les sens, la Marquise avait fait placer la boîte dorée d'une chaise à porteurs. C'est dans cette boîte qu'elle entrait finalement. Elle s'y asseyait, y plaçait ses jupes, mettait ses vieilles mains à plat sur ses cuisses et retourna

dans son temps.

Elle avait eu des joues de pomme, une solide santé jardinière, et, en raison même de son corps montagnard, un cœur plus pur que l'eau des sources. La fraîcheur lui revenait encore quelquefois aux lèvres.

Elle n'a jamais été belle ; pas même jolie. « J'ai été fraîche », disait-elle.

À l'époque de sa jeunesse, son père dominait ; il était le maître des hauts et des plaines, des bûcherons et des faucheurs. Lumineux avec ses épais cheveux poudrés d'ans et qu'il portait au naturel, sa peau blonde encore pareille à de la rose, toujours vêtu de hoquetons de veau souple, guêtré de cuir jusqu'aux genoux, sautant de montagne en montagne avec son pas de Juif errant, sec, moulinant des bras qu'il balançait : tel on le voyait faire ici-dessus ses affaires d'un bout de l'an à l'autre. Vendant les bois de ses immenses forêts aux chantiers des galères royales de Toulon, quelques-uns de ses arbres, les plus grands et les plus droits – comme il se doit –, partaient en mâts, chargés de toile et portant pavillon jusque de l'autre côté des mers. Déjà lui aussi vivait seul, sa femme étant morte cinq ans après la naissance du deuxième enfant : la fille, et, quelquefois, tourmenté par de plus gros orages de sa solitude, il criait aux fêtes, appelait les valets, faisait seller les chevaux, envoyait des courriers. Il mettait la volaille, les troupeaux et les caves à feu et à sang, et, bouillonnant de fureur sombre, s'habillait lentement et minutieusement de satin, de soie, d'or, de poudres et de parfums que Céline venait lui vaporiser au visage en se haussant sur la pointe des pieds. Alors, les salons, quoique vastes, étaient encore trop petits pour toute la noblesse du canton, friande de ces frairies ; de ces fêtes diaboliquement organisées dans l'excessif ; toujours d'une si suprême élégance qu'il y avait de quoi s'évanouir (et plusieurs dames le faisaient chaque fois) si, après s'être bien bercé le cœur de musique, de grâce et de tendresse, on jetait un regard par les fenêtres grandes ouvertes sur le pays, revêche, menaçant et muet.

C'est dans ces salons, un de ces soirs, que Céline vit pour la première fois Pierre de B. Elle vit d'abord l'étonnant jet du corps longtemps avant de voir là-haut la lueur du visage et les petites moustaches à la Turenne.

« C'était un homme très beau, très bon, très tendre, très volage, et au fond très fidèle », disait-elle à haute voix dans le silence de la boîte dorée de la chaise à porteurs. Très fidèle ! Elle regardait le vide illimité des salons déserts, et il apparaissait là-bas au bout, immense ; sa perruque frôlait les

caissons crème du plafond, son escarpin plus grand qu'une barque de Venise glissait sur le parquet ciré, son mollet blanc tendu comme un mât qui va dans le balancement des mers, ses yeux de biche plus larges, plus chargés de détresse et d'amour qu'un ciel de Vendredi saint. La vieille Marquise fermait les yeux et soupirait.

Depuis plus de quarante ans qu'elle vit seule, elle voit chaque jour et à chaque heure du jour l'ombre énorme du corps et de la petite âme louche de Pierre de B. Elle cherche en elle-même des raisons d'excuser sa vie et sa mort et elle en trouve ; mais, comme un filet d'eau vive effondre le sable dont on veut le recouvrir, la vulgarité naïve de cette âme effondre le travail des jours depuis plus de quarante ans. Alors, elle fait mieux qu'excuser ; elle continue à aimer. Elle a vécu dans le monde ; elle n'a jamais cessé de tenir table et maison ouvertes ; elle comprend donc fort bien le rouage, le ressort et le roulement des roueries, et même, elle finit par apprécier dans certains tours de bâton supérieurs – dont elle dit qu'ils ont quasi la noblesse de tours d'épée – une logique, une mathématique d'escrime dont elle est bonne juge. Elle se dit que son Pierre était un prodigieux escrimeur dans ce genre. Qu'elle ait servi de quintaine à tous les coups, elle seule sait qu'elle n'était pas bourrée de paille, mais d'entrailles chaudes où tous les coups ont fait blessure. Mais, elle seule le sait, elle avait des milliers de mains pour boucher instantanément les trous. Nul ne l'a vue saigner. Depuis longtemps, et même du vivant de son Pierre, elle avait fini par décider que rien de ce tournoi mondain ne devait toucher son amour. Elle se déteste profondément pour cette décision à laquelle elle s'est tenue, elle se tient, elle se tiendra toujours avec une de ces voluptés infernales qui donnent l'empire de la terre et du ciel. Elle se déteste, et elle dit qu'il vaut mieux se détester que détester ce qu'on aime. Elle se méprise, mais pour cette même raison, il vaut mieux. C'est parfois un peu difficile à soigner. Alors, pendant de longues heures, elle se fait des pansements très compliqués dans la boîte dorée de sa chaise à porteurs. Souvent, malgré tous ces soins, l'appareil se dérange quand elle entre dans le monde ; mais elle le sait, elle s'y attend, et elle a tout de suite la présence d'esprit de mordre dans les beaux et les belles, pour qu'elle puisse lécher secrètement ses blessures pendant que les autres lèchent ouvertement les leurs.

Pierre de B. n'avait pas été un grand criminel, un ange de ténèbres ; l'eût-il été que Céline l'aurait accompagné allègrement en chantant ses gloires

jusque dans les palais souterrains. Non, au contraire, il avait petitement vécu selon le monde, sans avoir jamais le désir de vivre un peu plus haut. La petite rougeaude, comme il l'appelait, ne fut tout de suite et jamais pour lui autre chose qu'une très riche héritière. Il ne manqua pas de voir, avec l'habitude de ses succès, la forte impression qu'il avait faite sur elle. Il en profita très simplement. Il ne se rendit jamais compte qu'il arrivait à Théus – chaque fois qu'il y revenait – dans des nuages, sur les coursiers de somptueuses Apocalypses, qu'il avait aboli le monde de cette enfant candide, qu'il construisait autour d'elle le vert paradis de l'amour. La bonne affaire qu'il était simplement en train de traiter lui paraissait toute naturelle. La partie la plus exaltante de l'aventure, il la vécut avec les notaires quand il discutait les fondements de sa fortune et qu'il voyait approcher de ses mains les métairies, les immenses coupes de bois, les espèces sonnantes : la richesse avec laquelle il allait pouvoir vivre à sa guise. La petite rougeaude n'était qu'un surplus inévitable. Après le mariage, il l'emporta dans ses bagages à Paris.

Le jour de la signature des contrats, Pierre de B. avait eu un petit moment de frayeur et, par conséquent, autant de passion que pouvait en éprouver son caractère réaliste. Il avait enfin connu Laurent de Théus, le frère aîné de Céline. Elle lui en avait parlé de façon extravagante. « C'est un joueur de toupie, disait-elle.

— Quoi, avait demandé assez bêtement Pierre de B., joue-t-il vraiment à la toupie ? Je le croyais plus vieux que vous.

— Il a dix ans de plus que moi, dit-elle, et il joue à la toupie avec les hommes. Vous connaissez les sabots qu'on fouette jusqu'à ce qu'ils ronflent : voilà ce qu'il fait avec les hommes. Il les fouette jusqu'à ce qu'il les entende parfaitement gronder. Et alors, comme il en a toujours des dizaines affolés à mort autour de lui, c'est un virtuose extraordinaire pour orchestrer tous ces grondements. »

Il était maigre et sec comme le père, sans perruque et sans poudre, cheveux de soldat, costume d'une somptuosité rare dans la sobriété et le détail, dentelles, jabots, manchettes et linge d'un blanc de lait, un visage où, par on ne sait quel secret au service d'une étrange coquetterie, on voyait bien qu'il entretenait des rides profondes et une cicatrice couleur de soufre qui lui barrait la joue droite. Cette blessure avait attaqué le coin de son oeil qui, à demi fermé, guettait comme un oeil de chat. Cet homme écouta les lectures

en silence. Il n'avait été présenté à personne, ne s'était présenté à personne et glaçait. À la fin, il se dressa et baissa les mains de sa soeur. « Ton coeur tendre embarrassait mes théories, mon petit rat, dit-il d'une voix forte. Comment veux-tu que je sois libre si je sais que ta candeur existe ? Ton mari est une crapule. Ce mariage me ravit. Tout va rentrer dans l'ordre. » Et il sortit après avoir, pendant une seconde de rêve, négligemment épousseté du bout des gants le dos de son fauteuil.

Pierre de B. n'était pas une crapule. C'était un sensuel, évidemment de petite envergure, mais parfait. Il accueillait son plaisir de tout le monde. Il ne savait que jouir. Ce n'est qu'à l'occasion de ses propres jouissances que, par surcroît, il lui arrivait de faire jouir les autres. Il était dépourvu de tout diabolisme. Il agissait même au contraire en bon père de famille, soignant ses désirs comme des enfants, paisiblement quoique grandement, « à la Montaigne ». Il fallait l'extraordinaire candeur de Céline pour imaginer de l'appeler Diablon, comme elle le faisait, extasiée, effrayée et complètement soumise. Il avait seulement, dès les premiers temps, avec elle, fait en sorte qu'il ne lui advienne jamais de difficultés de ce côté-là. Difficultés financières, s'entend ; pour le côté sentimental, il avait assez d'entregent mécanique pour ne rien craindre.

Il avait non seulement un véritable parc aux cerfs de grandes dames, grâce à son allure de dieu, mais encore de nombreuses caillettes de la rue de la Bûcherie et du dédale Notre-Dame, grâce aux charpentages de Théus. Il pouvait ainsi satisfaire ses plus hautes aspirations. Rien ne l'entichait plus que les jambes rondes et les petits pieds (on ne les trouve que dans le peuple). Il les lui fallait bien chaussés et soigneusement gantés de soie ; il y pourvoyait. Il aimait aussi les langueurs, les pâleurs, les pâmoisons, les soupirs et les mines, toute la comédie de la faiblesse et des grands airs. Car, dans son dévergondage de force, il n'était pas très sûr d'être fort.

Un peu décontenancée par tout ce jeu qui se faisait au grand jour, Céline essaya de lutter avec de la grosse tendresse de chien. « L'élégance, lui disait-elle, c'est de la bonne santé. (Elle croyait qu'il était sensible à l'élégance.)

— Appelez-vous bonne santé votre gorge abondante ? Vous avez la peau rude, Céline, comme une râpe de tanneur. Pour être de mauvaise santé, le satin blême de certaines peaux n'en est pas moins d'une très suave élégance. Pourquoi m'en priverais-je ? Avez-vous une bonne raison ? Vous m'aimez ?

J'en suis fort aise et fort flatté, mais doit-on en abolir toute la création divine ? »

Il eut de la chance jusqu'au bout. Il finit par avoir la certitude de sa force ; c'était au tond l'épreuve qu'il avait cherchée désespérément toute sa vie : il se fit très noblement couper le cou pendant la Révolution de 89. Céline eut en revanche la certitude que cette fois il l'avait trompée d'une façon totale. Ils avaient ainsi pris tous les deux la guillotine comme appareil de mesure dans deux systèmes différents.

Occupée à défendre son bonheur, se tenant très soigneusement éloignée du théâtre des exploits de son mari – sauf quelques rares fois qui avaient rapidement tourné à sa confusion – Céline avait vécu très discrètement. C'est à peine si on savait qu'il existait une Mme de B. Cette discréction lui sauva la vie. Par ailleurs, elle avait l'allure et le corps d'une paysanne ; son atroce douleur l'avait laissée dans un ébahissement candide, une sorte de misère populaire ; elle en avait le visage. Elle put très aisément traverser Paris sans craindre ni espion, ni contrôle, ni brigandage, troussant à chaque ruisseau de sang ses jupons dans lesquels elle avait cousu quatre livres de diamants, et balançant à son bras un réticule où, sous des quignons de pain moisî et une saucisse entamée à pleines dents, elle emportait ses colliers, ses bracelets, ses pendants d'oreilles et ses broches.

Les déserts pauvres des Hautes-Alpes dans lesquels se trouvait Théus mirent longtemps à comprendre le mécanisme de la liberté considérée du point de vue des biens nationaux. Les rares hommes qui, dans le pays, s'intéressèrent à cette partie de la Révolution furent des sortes de maquignons gras, incapables d'imaginer la vie à plus de cinq cents pas d'un estaminet. Ils s'occupèrent exclusivement des domaines de la vallée, des terres d'alluvions et des métairies d'élevage. Dans les hameaux de la montagne et des forêts, les paysans pauvres et les bûcherons avaient compris les Droits de l'Homme avec une grandeur d'âme digne de l'antique. Il faut être aristocrate d'une manière quelconque pour aller chercher fortune au-dessus d'une certaine altitude. Ils n'avaient rien à reprocher au vieux marquis de Théus, ils ne profitèrent pas de la proclamation des droits de tous pour lui contester les siens. Céline retrouvera son père, sec, vêtu de veau souple, toujours Juif errant, à peine un tout petit peu à pas feutrés. Jusqu'à l'an IV cependant, ils écoutèrent l'un et l'autre les bruits de la vallée.

La première administration civile du Directoire qui s'installa à Gap renouvela les contrats de charpentage. Une nuit, Céline, ayant bourré sa longue chemise dans des pantalons de jardinier, grimpa dans le gros lierre de la tour nord. Elle emportait dans une de ses poches un tiers-point avec lequel elle descella proprement deux énormes pierres, juste sous la génoise, loin de toute fenêtre et de toute lucarne. Faisant jouer son poinçon entre les deux pierres, elle se ménagea un intervalle par lequel, glissant sa main, elle fit passer un à un dans la cachette ses diamants et ses bijoux. Malgré la lune qui lui montrait fort clairement la profondeur du précipice au-dessus duquel elle était suspendue, retenue par ses grosses cuisses mais à de très vieilles branches de lierre, elle eut le sang-froid de redescendre, de voler aux écuries de la poix de bourrelier, d'en composer une sorte de mortier avec du plâtre et de remonter sceller les pierres. Elle avait vaguement conscience qu'une sorte de vie était peut-être encore possible pour elle, mais elle avait également conscience qu'il lui faudrait sans doute beaucoup d'argent.

Depuis quelque temps, Pierre s'était présenté à la limite de son rêve non pas comme un martyr avec la tête sous le bras, mais simplement en bonhomme avec la tête sur les épaules comme dans la vie ; parfois, elle réussissait même à faire dépasser à l'ombre les limites du rêve et à la faire entrer dans la réalité. Cette nuit-là, quand elle reprit terre au pied de la tour, pour la première fois elle osa parler au fantôme comme elle n'avait jamais osé le faire à l'homme vivant : « Alors, Diablon », lui dit-elle, goguenarde. Elle alla se coucher avec la certitude qu'enfin il allait être à elle seule et elle pilla son lit jusqu'à l'aube avant de s'endormir, terrassée de bonheur.

Le patelinage des Directeurs, la facilité et la gaieté avec lesquelles ils signaient les bons aux porteurs, les assignats et les majestueux contrats de charpentage à la fin desquels les additions roulaient des chiffres plus riches en zéros que la Durance en galets avaient effrayé Céline. Elle connaissait la valeur du zéro. Dès qu'elle comprit que le fantôme de Pierre n'avait plus qu'un pas à faire pour passer de la nuit à la clarté du jour, elle sut que, si elle n'avait pu avoir en propre un simple centime de l'homme vivant, elle pourrait aisément posséder toute son ombre à condition d'avoir assez d'argent pour créer autour d'elle le silence, la solitude et le loisir nécessaires au confort du rêve. Alors, elle avait bourré sa chemise dans le pantalon et grimpé dans le vieux lierre.

La banqueroute des deux tiers qui emporta 80 % de toutes les fortunes et

remplit l'an XII de pleurs et de grincements de dents lui donna raison. Sans sa précaution, elle aurait pu être tentée de pignocher dans son trésor pour courir au plus pressé. Mais elle avait recommandé aux jardiniers de ne jamais plus laisser traîner leurs pantalons de travail. Elle monta à califourchon sur un mulet et seconda ardemment son père jusque sur les chantiers les plus scabreux. Elle s'était mise à savoir parler aux ouvriers ; elle touchait toujours juste dans les affaires compliquées de grandeur, de patrie et de politique.

C'est elle qui renouvela les contrats avec les consuls et, à cette occasion, reprit pour la commodité des affaires son nom et son titre de demoiselle. À l'affût de tout ce qui pouvait lui donner sa puissance de résurrection, elle s'était aperçue que, dans ce canton montagnard, ce nom et ce titre étaient simplement une marque de fabrique, la marque que portaient tous les arbres d'ici, debout ou couchés, habillés ou nus, l'estampille garantissant au travail une honnêteté vieille de plusieurs siècles. « Voilà la noblesse », se dit-elle, et elle devint très noble. Le vieux Marquis mourut paisiblement dans un bon lit, très somptueux pour l'époque.

Pendant deux ans, la marquise de Théus regarda fonctionner très attentivement tout l'appareil social du Consulat. La perception régulière des impôts, le Code civil et le fonctionnement de la Banque de France l'intéressèrent particulièrement. Elle venait à chaque instant voir les préfets, elle les interrogeait, prenait des notes avec sa grande écriture gauche de sang bleu, les éberluait par cette gravité de soucis. Ils ne pouvaient pas deviner que cette femme de trente ans courait ainsi à un étrange rendez-vous d'amour avec un fantôme.

Un jour, enfin, elle vint aux communs. « Marguerite dit-elle à la jardinière, donne-moi un vieux pantalon de ton mari. »

Le lendemain, elle partait pour Gap, puis pour Marseille. Elle resta douze jours absente.

À son retour, elle étonna par sa vivacité d'oiseau ; elle semblait couverte des plumes bleues du martin-pêcheur, son corps rude était emporté par des ailes. Elle envoya tout de suite Dominique dans la montagne convoquer les contremaîtres et les ouvriers, elle appela ses gens, les fit aligner dans le grand salon, ne cessa de passer et de repasser devant eux en attendant les retardataires, jouant si bien et si aisément des mains, de la tête, de la voix, des mouvements de jupes que faisaient bouillonner ses grands pas, des réparties,

des pointes et des calembours, que les derniers montagnards arrivèrent en pleine esclaffade de rire. Tout le monde était là : elle fit faire gentiment silence.

« Je suis vieille », dit-elle. On protesta bruyamment (elle n'avait jamais été si jeune). « Je suis vieille, dit-elle, nul ne le sait mieux que moi. Et ça m'arrange. Mais il n'est pas juste qu'une bande de gaillards comme vous soit commandée par une vieille femme. Les vieilles femmes doivent se chauffer le cul à la chauffette. »

Elle leur parla pendant plus d'une heure, dévoilant d'un coup l'extraordinaire science d'eux-mêmes qu'elle avait secrètement et patiemment acquise. Elle avait leurs mots, leur voix, leur coeur, leur sentiment de la justice, leur franchise, leur gauloiserie. Bouche bée, ils s'écoutaient parler eux-mêmes.

Elle les étonna encore plus par le sens des réalités et des chiffres si cher aux êtres naïfs. Elle abandonna entre leurs mains l'organisation du travail et la surveillance, partagea les responsabilités exactement entre ceux qu'il fallait, nomma les noms qu'on attendait, leur donna tout sans rien perdre (ce qui les remplit d'admiration) et, ruisselante de pleurs de joie, les salua, les salua, les salua, suffoquée de sanglots qui bouleversaient son grand visage plein de lumière.

Elle ferma la porte sur eux et posa la main sur son cœur.

Il s'agissait maintenant de savourer seconde par seconde toutes les minutes qui allaient suivre. Elle tira les rideaux sur les fenêtres. Elle ouvrit les grandes portes intérieures pour que les trois salons d'apparat, s'ajoutant en enfilade, pussent reconstituer la longue avenue magique par laquelle Pierre était arrivé la première fois. Elle alluma elle-même un à un les candélabres et les lustres. Puis, sur le champ même de la bataille, devant la haute glace centrale, elle se fit une beauté avec une suprême malice ; à cette heure-là elle posséda tout de suite et d'un coup le génie du fard, la ruse de ne pas toucher à ce gros visage de nouveau extasié, à sa rudesse, au lit des larmes, à l'amertume, à la vieillesse, mais de souligner juste d'un peu de rouge, d'un peu de bleu, d'un peu de poudre les beaux endroits où sa joie éclatait. Elle était déjà en grande toilette, si sobre que les bûcherons et ses gens ne s'en étaient pas aperçus. Elle se couvrit seulement les épaules d'un châle et le croisa sur cette gorge qu'il n'avait jamais aimée. Elle alla s'asseoir au fond

du dernier salon, sur un fauteuil qui l'obligea à se tenir raide, juste au milieu de la perspective et elle attendit. Le vol velouté des flammes se mit à parcourir l'immense solitude du reflet des miroirs. « Alors, Diablon », dit-elle, et il apparut à l'autre bout de l'avenue de lumière. Il vint brusquement vers elle, comme un géant, comme un navire, comme le jour le plus sombre de la Passion.

À l'usage, le fantôme se révéla aussi décevant que l'homme de chair. Il avait apporté avec lui tout son appareil passionnel ; il ne pouvait pas faire autrement ; son égoïsme était plus un égoïsme d'esprit qu'un égoïsme de chair. La Marquise avait beau lui lustrer la face et le corps, elle était obligée d'avaler de nouveau les vieilles couleuvres. Elle avait voulu avoir le temps de se souvenir ; elle l'eut, mais elle se souvint de tout. Les duperies sur lesquelles la jeune mariée passait pour courir au plus pressé arrêtaient la vieille mariée. Elle avait le temps de les prendre dans ses mains, de les tourner de tous les côtés, d'en regarder les ressorts, de se blesser à des laideurs par-dessus lesquelles jadis elle avait légèrement sauté. Mais l'ombre de Pierre resta malgré tout nécessaire à sa vie comme Pierre l'avait été, et elle pleura jusqu'à ce qu'elle comprît la vanité de l'indispensable en général. Au fond, elle organisait son ménage. Un jour arriva où les blessures les plus cruelles étaient devenues pot-au-feu.

Dans les grands salons d'apparat dont elle ne referma jamais plus les portes intérieures, et qu'elle continuait à illuminer tous les soirs (mais maintenant elle faisait paisiblement allumer les bougies par les servantes), elle fit installer la boîte d'une chaise à porteurs pour avoir plus chaud. Il était impossible de chauffer ces grands espaces : les mâts de toute la flotte de Toulon n'y auraient pas suffi. Là, dans la boîte où elle installait ses jupes, son gros corps, ses châles, au bout d'un très petit moment elle avait sa propre chaleur, une tiédeur douillette ; parfois elle s'y endormait. Elle avait appris que les blessures d'amour-propre et même d'amour ne sont vraiment cruelles que dans un corps glacé. C'était son début de la connaissance du monde.

Elle eut encore un petit accès de fièvre pendant l'épopée napoléonienne. Plus naturellement passionnée que naturellement aristocrate, elle admira l'usurpateur. « Hé, disait-elle, vous auriez voulu qu'il soit dupe ? » Les champs de bataille délivraient chaque jour tant d'âmes de jeunes hommes qu'un esprit de jeunesse fumait sur toute l'Europe comme la poussière fume sur les champs où l'on broie la craie. Elle s'inventa un fils. Elle se dit : « Il lui

ressemble. Qu'il est beau ! Ah ! quel bandit ! » Elle le fit grandir rapidement comme on fouette une toupie ; quelques mois après, il eut vingt ans, elle l'équipa et l'envoya à la suite de l'Empereur. Mais, le soir d'Austerlitz, elle le tua. « Ceux qu'on aime, dit-elle, doivent mourir en pleine gloire. »

Elle avait quarante ans. Elle s'occupa de son ménage. Elle devint gourmande, un peu égoïste. Elle eut un double menton, puis, en dessous, une bajoue. Elle regarda désormais son fantôme avec un face-à-main. Elle fréquenta un peu les environs, puis la société. La société de Gap. Elle arrondit son allure, dressa les reins, prit instantanément l'abattage qu'il fallait pour défendre dans le monde sa liberté et ses aises. Elle devint un peu méchante, mais si juste qu'elle ne s'épargnait pas elle-même et que certains soirs elle avait à peine le temps de rentrer et de s'abattre en sanglots entre les bras de son ombre.

Elle restait cependant de bon ton. Les mots les plus cruels ne dépassaient jamais sa pensée. Les actes les plus fous ne s'autorisèrent jamais ni de sa haute position ni des déserts qu'elle habitait, pour déborder. Quand elle en fut bien assurée, elle regarda un petit portrait de son frère Laurent et elle lui dit : « Tu t'es trompé, virtuose. »

Elle n'avait de désordre que pour chauffer. Pas de fruits domestiques ou sauvages à dix lieues à la ronde qu'elle ne transformât en confitures. En temps ordinaire, elle était tout le jour en cette troussée, bras nus ; gantée jusqu'au coude de raisiné, de gelées, de compotes, de pâtes qu'elle pétrissait, coulait, transvasait, entourée de bassines, de cuves et de pots où clapotaient des lacs de confitures.

La mode était aux voyages. Un explorateur mondain avait écrit sur la Finlande un livre intitulé *En redingote au pays des lacs* qu'on lisait beaucoup en province. Dans ses bons jours, la vieille Marquise caressait les joues des dames avant de les manger à la croque au sel : « Ma toute belle, disait-elle, venez donc me voir dans ma Finlande de confiture. »

### III

Le coche sautant sur les pavés de Gap réveilla Angelo. Le jour se levait. La Marquise dormait, bouffie et couperosée. « Quelle confiance, se dit Angelo, et comme ces gens-là agissent selon mon coeur. Selon le désir de mon coeur, se reprit-il, car je suis beaucoup plus méfiant et si j'avais été accosté en plein désert dans cette nuit sinistre d'hier soir par un homme inconnu, j'aurais été peut-être capable de le prendre moi aussi dans ma voiture, mais j'aurais gardé mon poignard à la main tout le reste du voyage. Quel délice ce doit être de conspirer avec des gens capables d'une telle insouciance ! »

Tout à la crainte d'être berné par l'esprit des Français, Angelo n'avait rien senti et rien vu de la sérénité lunaire de la nuit qu'il avait passée sur la route ; et, malgré le costume de velours blanc, il s'imaginait toujours un visage terrible.

L'aube verdissait les petites maisons pauvres des faubourgs que l'on traversait. Bien que la vallée fût encore ici engoncée de hautes montagnes, la première lueur du jour arrivait toute neuve dans l'avenue plantée de petits érables. Elle était large à l'extrême et faisait présager d'une ville d'importance. Sur les bas-côtés où couraient deux allées cavalières, s'abattaient et se relevaient les fumées poussiéreuses d'une foule d'oiseaux qu'on entendait grésiller malgré le bruit du cocher sur les pavés.

On se mit au pas pour croiser une longue file de charrettes de roulage chargées de barriques de vin qui partaient pour plus haut dans les Alpes. Les charretiers avaient serré leurs blouses bleues à la taille avec des ceintures de cuir et marchaient, les mains aux poches, courbés en avant, tapant du pied dans leurs bottes.

« Nous allons avoir de la bise », dit la Marquise réveillée. Angelo ne savait quoi dire à cette femme si entièrement naturelle et qui par ailleurs semblait ne pas se soucier de lui. Il se contenta de sourire le plus galamment

qu'il pouvait. Mais il se dit : « Je dois avoir l'air ridicule, elle va croire que je suis plat et lèche-bottes et qu'elle m'a fait un honneur sans nom en m'épargnant quelques lieues de marche à pied. » Alors, il prit un air grave, presque épiscopal, que seule l'extrême jeunesse de ses traits empêcha d'être insolent et que la Marquise trouva très comique.

Le coche entra dans une cour. « Voilà tes Messageries, mon garçon.

— Attends donc un peu, dit-elle, comme Angelo se dressait brusquement. Ceci est une voiture qu'on arrête en tapant de la canne la planche contre laquelle Dominique s'appuie. Comme je fais, vois-tu. Ce n'est qu'après qu'on descend. » Confus, Angelo s'excusa de sa précipitation et, cette fois, son sourire fut vraiment charmant. « Où vas-tu ? demanda-t-elle, souriant elle-même fort gentiment, touchée par le visage tendre d'Angelo. Tu as l'air d'un jeune chien qui traîne ses longues oreilles.

— Je vais à Aix », dit-il, raide et cocardier, mais cramoisi jusqu'au front.

La Marquise détourna son regard et mordit ses lèvres. « Cela n'est plus une affaire d'État, dit-elle, continuant son sourire aimable. Il y a chaque jour des quantités de gens qui font des voyages semblables sans qu'on le marque sur la gazette. Je t'en donne ma parole d'honneur. Va donc voir ce gros bouffi là-bas : celui qui crache comme une bouillotte sur le pas de sa porte, paie-lui ta place et je suis persuadée qu'il n'y aura pas d'empêchements. À condition de voyager sur l'impériale toutefois, car je sais que le coupé est plein. Mais, dit-elle, retenant son petit hoquet de fou rire, à Dieu vat, n'est-ce pas, Christoph Colomb ? » Elle descendit elle-même gaillardement de la voiture et ordonna à Dominique de décrocher son bagage.

Chaque fois qu'Angelo était vexé, mais qu'il y avait dans ceux qui le vexaient une faiblesse ou une gentillesse, il s'éloignait à grands pas. Il obtenait facilement avec ses longues jambes un pas noble et rapide qu'il supposait plein de morgue et de hauteur.

Il y avait ce matin-là, dans la cour des Messageries, une paysanne qui montrait un oeuf. Cet oeuf, aplati d'un côté, avait de ce côté-là des fronces qu'on pouvait prendre pour une figure d'homme. La femme prétendait que c'était la figure qu'on voyait sur les anciens écus de cinq francs. À la suite de quoi, en effet, on était d'accord pour reconnaître très nettement le profil de Napoléon. On trouva que l'autre bout de l'oeuf, également froncé,

représentait un aigle ailes ouvertes. « Ma poule n'avait pourtant pas d'intérêt à faire ça, disait naïvement la femme. Je suis une bonne royaliste comme tout le monde. » Beaucoup de gens regardaient la curiosité et faisaient des réflexions à haute voix ; la paysanne finit par avoir très peur et par se demander si elle n'allait pas être mise en prison, ou tout au moins sa poule.

Angelo, fumant un de ces petits cigares très forts qu'on roule en Toscane et qui donnent, surtout fumés à jeun, une sorte d'ivresse, osa prendre l'oeuf dans ses mains. La paysanne le lui avait abandonné avec une visible satisfaction. Il proposa de l'acheter. La femme accepta volontiers, prenant à témoin qu'elle était bien contente de se débarrasser de cette horreur. Mais Angelo commit l'imprudence de lui donner dix sous et il sentit qu'on lui touchait l'épaule d'une façon fort singulière. Il tourna la tête pour se trouver en présence d'un petit homme à l'air paterne malgré ses fortes moustaches, sa redingote sanglée, son gibus et le gourdin qu'il maniait nerveusement d'un poignet très habile. « Dix sous, fichtre, mon prince, dit cet homme, ce petit objet-là a l'air d'être sans prix, à vos yeux. » « Me voilà dans la gueule du loup, se dit Angelo, c'est maintenant que cette grande dame va dire que je suis un petit chien qui trébuche dans ses oreilles. » Il voyait, là-bas, la Marquise qui surveillait ses bagages qu'on arrimait sur les ressorts arrière de la malle-poste. « Je peux me permettre cette fantaisie, dit-il de l'air cassant qu'il prenait pour chercher querelle à ses adjudants. Et il ne faut, en effet, à aucun prix laisser des objets subversifs entre les mains du peuple. » Il réussit à prononcer ce mot avec une moue parfaite. « J'imagine, poursuivit-il, que les budgets de la police ne sont pas assez élastiques pour se permettre de traiter diplomatiquement de telles affaires. Il est du devoir des amis de l'ordre de faire en sorte que les scandales soient étouffés dans l'oeuf, si je me fais bien comprendre », dit-il, avec une gravité imperturbable qui l'enivra mille fois plus que la fumée de son petit cigare. « Ce clampin serait quelqu'un de bien ? » se demanda le petit homme, et il cessa d'agiter son gourdin. Il avait été si brusquement arrêté par la désinvolture hautaine avec laquelle Angelo lui avait parlé, qu'il n'avait pas fait attention à son accent piémontais. « Excusez-moi, dit-il.

— Et vous regardiez vous-même la chose avec assez de complaisance, dit Angelo, regardant fixement le petit homme avec ses yeux noirs qui jetaient des flammes.

— J'allais intervenir quand vous êtes arrivé », dit l'homme penaud. Il se

frottait la moustache. « La bonne femme n'est pas dangereuse, dit-il, et j'ai hésité pour le bon motif. Monsieur me comprendra, j'espère. Nous sommes obligés d'agir très doucement dans les petites villes. » Il se demanda si ce sévère jeune homme n'était pas une sorte d'agent secret, venant de Paris, qui sortait de chez le préfet.

« Je comprehends, dit Angelo avec son air le plus colonel. D'ailleurs je vais faire cuire cet oeuf, et je le mangerai pour mon déjeuner. Y voyez-vous un inconvénient ?

— Pas du tout, dit l'homme rassuré. Si vous permettez, je vais vous accompagner à la cuisine. On vous donnera de l'eau bouillante. Je suis au mieux avec la femme. En tout bien tout honneur, dit-il en clignant de l'oeil. (Il respirait à son aise.) Ces factions le matin et le soir sont très froides, et cette femme me donne chaque fois un schnick, que Monsieur pourra goûter. » « Au fait, pensa l'homme au gibus pendant qu'ils se dirigeaient vers les cuisines de l'auberge, il faut que j'aie l'air de faire mon service. » « Monsieur a sans doute des papiers ? demanda-t-il.

— J'ai ceux qu'il me faut », dit sèchement Angelo. Il tira le livret d'ouvrier de sa poche et le fit claquer sur sa main. « C'est une grosse légume », pensa l'homme au gibus. « Parfait, monsieur, dit-il (il repoussa les papiers). Je fais mon métier, mais suffit. Je vois à qui j'ai affaire. » « Cet homme a l'habitude du commandement, se dit-il, et quel gaillard ! Il ne doit pas faire bon lui conter des histoires. Le père Guizot sait choisir ses bougres. »

Pendant le colloque, les gens qui s'étaient attroupés autour de la paysanne s'étaient éloignés, mais ils suivaient toute l'affaire du coin de l'oeil. « Qu'est-ce que c'est ? demanda la Marquise.

— C'est ce grand jeune homme vêtu de blanc, lui dit-on, qui vient d'acheter un oeuf sur lequel il y a le portrait de Napoléon, un aigle, et une phrase très injurieuse sur notre roi. Aussi la police lui a-t-elle demandé ses papiers et on l'emmène en prison. Il a donné à cette femme un écu de trois francs pour son oeuf et il a répondu très insolemment à l'agent qui faisait son service. » La Marquise vit en effet Angelo tirer les papiers de sa poche, puis entrer dans l'auberge avec le policier. « Dominique aurait-il eu raison ? se dit-elle. Avons-nous véhiculé un brigand ? Cela s'accorde mal cependant avec les yeux de velours noir qui me regardaient tout à l'heure et cette

susceptibilité à fleur de peau, qui le faisait rougir pour de petites piques somme toute très innocentes. Il faudrait vraiment que le siècle ait fait de grands progrès. »

La Marquise s'approchait de la porte de l'auberge, quand elle en vit sortir Angelo, très maître de lui, et qui, dans le feu du jeu qu'il jouait, donnait grand air même au costume de velours blanc. Elle le vit aller payer sa place, et elle remarqua qu'il tirait des billets de banque de la poche de son pantalon. « Voilà qui n'est ni brigand ni paysan, se dit-elle. Il fourre l'argent dans la même poche que sa pipe. » Alors, elle s'aperçut qu'il fumait le cigare. Malgré sa tête légèrement épique, la Marquise avait toujours entouré son propre argent d'un grand respect. Elle allait parfois jusqu'à repasser au fer tiède des billets froissés et à nettoyer les écus à la peau de chamois. Elle révérait cet argent qui lui avait permis de satisfaire son amour malgré la mort. « Quelle désinvolture ! se dit-elle. Cet être-là n'est assujetti à rien. Et il a à peine vingt ans. Pourtant, je l'ai bien vu rougir, et il a été vexé comme un dindon par mon innocent Christophe Colomb de tout à l'heure. Il était impayable, quand il est parti à grands pas comme un général. Aurait-il plus d'esprit que moi ? »

Les chevaux étant attelés, on sonna de la trompe, et il lui fallut aller prendre sa place dans le coupé. Comme elle arrangeait ses impedimenta, elle vit Angelo qui grimpait fort lestement à sa place d'impériale.

On sort de Gap par une longue montée, dans laquelle l'attelage garde le pas. De chaque côté de la route, des bosquets de chênes, que leurs petites feuilles neuves rendaient vaporeux, tordaient d'éclatants muscles noirs. Un allègre soleil de mai s'était levé. L'herbe, sur laquelle fumait l'abondante rosée de la nuit, éblouissait comme de l'eau. De petits bergers blonds, déjà râblés comme des montagnards, gouvernaient dans le sous-bois des troupeaux de chèvres. Ils soufflaient dans des clarines de terre, et ils vinrent en courant jusque sur le talus saluer le passage de la malle avec une fanfare aigrelette qui, à travers le bruit des roues, ressemblait à la criaillerie des alouettes. Il y avait tant de gaieté dans ce départ du matin qu'on les salua en agitant les mains et qu'on leur jeta des sous qu'ils coururent ramasser dans la poussière.

De son impériale, Angelo voyait se déployer autour de lui les murailles d'un vaste amphithéâtre de montagnes mordorées. Elles portaient jusque dans le bleu de gentiane, au milieu du ciel, des pointes de glace acérées,

empanachées de poussières de bise. Dans les anfractuosités des immenses gradins, au milieu de la bure éteinte des mélèzes, éclataient le vert acide de petits champs de seigle, le noir lustré d'un toit d'ardoise, le vermeil d'un chaume, le bariolage des façades d'un petit hameau perdu, l'écume d'une cascade. Le moutonnement des bosquets, qui bordaient la route, allait se fondre au fond de la vallée dans une forêt de chênes où s'ensevelissait le tumulte du racinage des montagnes. Un mouvement général de la terre et des arbres soulevait les couleurs et les formes et donnait à tout le paysage une exaltation, une véhémence soulignées par le battement de flammes d'argent de peupliers dans le vent, une allure de départ qu'accentuait le tournoiement des corbeaux.

Angelo était à l'instant même en train de cruellement souffrir. L'odeur des chevaux et les huit énormes croupes solides qui tiraient la malle avec une grande santé paisible l'avaient fait se souvenir de Boïardo, le cheval noir qu'il avait vendu à Briançon. « Pourquoi t'ai-je laissé, se disait-il, et vendu à ces hommes incapables d'aimer si j'en juge par la façon dont ils sortent les écus de leur bourse ? On voit bien que c'est le seul trésor de leur vie. J'ai manqué à l'amitié et à l'honneur. Il fallait avoir le courage de t'égorger et de t'aider à mourir. Mais, se dit-il brusquement glacé d'horreur, comme il prononçait le mot courage, je suis le menteur le plus lâche qui soit. Et le plus bête. À quoi bon me mentir à moi-même ? La vérité est évidente : je n'ai même pas pensé une minute à toutes les merveilleuses qualités de cet ami, à son amour fidèle et dévoué qui, chaque jour, ajoutait à mon bonheur de vivre ; je n'ai pensé qu'à la sécurité la plus mesquine. Il est vain de vouloir me faire croire que je l'ai épargné par tendresse : je l'ai simplement vendu par prudence et pour que le cadavre d'un cheval égorgé dans les bois n'attirât pas l'attention de la police. Et je parle toujours de grandeur ! »

L'incontestable grandeur du cirque de montagnes et la palpitation dorée de la majesté du jour alourdissaient le sentiment qu'il avait de sa médiocrité. Le fait qu'il fût assis sur une banquette que huit chevaux traînaient au pas, au lieu d'être en plein matin, en train de caracoler librement dans l'éventail des lumières, lui semblait significatif.

Mais on arriva en haut de la montée et, brusquement enveloppé d'un long coup de fouet, l'attelage se lança au galop dans la descente. Le postillon sonna de la trompe pour faire ouvrir la route ; la fanfare éclata dans les oreilles d'Angelo et il se sentit emporté. « Il faut tenir compte des droits de

l'amitié, se dit-il au bout d'un moment. Boïardo est libre de choisir sa mort. Je n'avais pas le droit de lui imposer ma façon de voir les choses ; et mon besoin de grandeur, s'il va jusqu'à l'obligation de poignarder les amis que je quitte, est un compagnon bien désagréable. Je juge sans doute superficiellement ces maquignons très près de leurs sous, mais qui sont peut-être capables de comprendre la beauté d'un être tendre et sensible. Tu as tant de gentillesse qu'ils seront obligés de t'aimer. Tu dois être dans quelque écurie de la montagne, enfoncé dans ce foin odorant qui enivre même les hommes. Ou bien, grâce à ta beauté et à ta noblesse qu'on ne peut pas ne pas voir, as-tu été déjà choisi par une de ces femmes généreuses comme cette vieille marquise, qui serait si bonne si elle ne parlait pas ? »

Le voisin d'Angelo était un homme d'une cinquantaine d'années, maigre de visage et hâlé, engoncé dans un carrick écossais de couleur éteinte. Il tenait soigneusement à la main son chapeau enveloppé d'un mouchoir à carreaux, et il s'était coiffé d'une vieille casquette en poil de bichard. « Mon jeune ami, dit-il, je dois vous dire qu'on voit très bien remuer vos lèvres et que votre air préoccupé ne trompera personne. J'ai suivi toute l'affaire dans la cour des Messageries ; vous avez certes agi là-bas avec beaucoup d'imprudence, mais c'est une imprudence bien plus grande encore de montrer aussi ouvertement que vous continuez à vous en soucier. Croyez-moi, il n'y a pas grand risque pour que l'agent de police fasse un rapport et tout se bornera au sermon qu'il vous a tenu. Vous aviez à l'instant un visage de coupable qui aurait fait sauter sur ses pieds tout un corps de garde.

— Je vous assure, dit Angelo, que j'étais bien loin de penser encore à cette histoire ridicule et qui s'est d'ailleurs passée bien différemment de ce que vous supposez. J'étais en train de me faire des reproches au sujet de ma conduite envers un ami très cher que j'ai quitté ces jours-ci.

— Je vous en félicite, dit l'homme au carrick, ces scrupules sont rares pour un homme de votre âge. Je n'en suis que plus heureux de la tournure qu'ont prise les événements.

— Mais, dit Angelo, je n'ai pas vu le mal qu'il y avait à acheter cet oeuf. »

Dans le tintamarre du galop, ils étaient obligés de crier pour s'entendre, et ils se faisaient aussi entendre du postillon et du cocher qui étaient assis devant eux. Au mot d'oeuf, les deux hommes se retournèrent, clignant de l'oeil d'un air goguenard, riant de toutes leurs dents, et ils firent de la main un

geste fort irrévérencieux, manifestement à l'adresse de la police. « Voilà la réponse, dit le voyageur au carrick d'un air bonhomme. On met cent ans à se guérir d'une fièvre de grandeur, et il faut toujours craindre les rechutes. » Il se pencha sur Angelo. « Vous aviez l'excuse de la jeunesse, dit-il à son oreille, et d'un sang vif qui parle parfaitement par vos yeux. Je ne pouvais pas avoir les mêmes raisons pour passer sur le ridicule et cependant, j'ai été sur le point de faire ce que vous avez fait. Tout au plus si j'aurais eu la prudence, moi, de ne donner qu'un sou à la femme. Et qui sait, peut-être non ? J'avais comme les autres tellement envie de cette manifestation magique du bon droit des peuples à la gloire relative, car, ne vous y trompez pas, ce qu'ils admirent tous bouche bée, c'est moins le souvenir d'un grand homme – bien loin de nos jours – que le travail mystérieux qu'a dû faire le cul d'une poule pour leur rappeler qu'ils ont été les maîtres du monde. » Il s'éloigna de l'oreille d'Angelo en souriant et il continua à sourire, tantôt aux anges, tantôt les yeux tournés vers Angelo, le prenant à témoin, par quelques gestes de la main qui ne tenait pas le chapeau, de tout ce qui restait encore à dire sur la question, et que le galop, le bruit, et le vent qui faisait flotter les oreillettes de la casquette en poil de bichard empêchaient de dire comme il aurait fallu.

Les clignements d'yeux et les gestes du postillon et du cocher avaient enthousiasmé Angelo. « Voilà vraiment le cœur du peuple, se dit-il, et que le diable les emporte ; faisons ce qui nous plaît malgré toutes les polices du monde. » Il eut une bouffée d'orgueil fou quand le cocher, se tournant, lui dit : « Dis donc, fiston, est-ce que tu n'aurais pas dans ta poche le frère de ce petit cigare que tu fumes ?

— J'ai les deux frères, dit-il, et même pas mal de petits cousins. » Et il offrit des cigares au cocher, au postillon et à l'homme en carrick. « Si vous avez trop d'air là-haut dessus, messieurs, dit le cocher, venez vous asseoir ici, entre nous deux. Ce sera peut-être un peu serré, mais on fera corps. »

Le postillon et le cocher leur firent place et ils vinrent s'asseoir entre eux deux. L'homme au carrick tenait toujours son chapeau. Le cocher était un énorme paysan blond. Il avait coupé au coude les manches de sa vieille veste et montrait des avant-bras gros comme des cuisses d'enfant de dix ans, recouverts d'un poil roux très épais et plein de poussière et de grains d'avoine. Il sentait la sueur d'une façon très délibérée et très mâle. Il fumait son cigare en arrondissant ses épaisses lèvres sanguines ; son visage semblait

ainsi timbré d'un gros sceau de cire rouge. Angelo, serré près de lui, était au comble du bonheur. Sous les yeux de cet homme, et pour arracher l'approbation à cette grosse bouche ronde, il aurait volontiers sauté dans toute une compagnie de gendarmes comme une boule dans un jeu de quilles. « Voilà, se disait-il, des hommes qui méritent la liberté. Aucun de mes compatriotes n'aurait osé me dire cette chose sublime. Il vient de me proposer rondement de faire corps avec lui. Quel génie naturel pour tout ce qui est de lutter contre la tyrannie ! Chez moi, les hommes les plus sincères et les plus braves ont toujours un petit rictus de constipés. Bien qu'ils n'ignorent rien des circonstances de ma naissance, c'est toujours la Seigneurie aux lèvres qu'ils me parlent. Pourtant n'étais-je pas le même là-bas que ce que je suis ici ? »

Il avait totalement oublié son grand uniforme de colonel de hussards et tout l'exceptionnel que pouvait communiquer à un homme le fait d'être le fils secret de cette duchesse Ezzia, dont le petit visage de chat, les larges yeux de violette, et le trophée botticelleste de robes brodées de jardins enchantaien les nuits de tous les êtres passionnés. Il trouvait que c'était ici le plus beau pays du monde. Rien ne l'avait jamais plus ému que ne le faisaient au passage une façade de ferme, un piéton, un calvaire, un parc, un village, le tournoiement des champs couverts de coquelicots et de bleuets.

On arriva dans la droite ligne longue de deux lieues qui précède le pont de La Saulce. « Cramponnez-vous, messieurs, dit le cocher, vous allez goûter ça, si vous êtes amateurs. » Il les lança dans un galop allongé où les chevaux prirent d'eux-mêmes un plaisir magnifique. On les voyait se stimuler les uns les autres, se frapper du collier, et de temps en temps, en pleine vitesse, se faire de petites caresses du bout du museau.

Tout de suite après le pont, on s'arrêta dans La Saulce pour prendre la poste. « Il y a des connasseurs en galop anglais, dit le cocher, et il y a des connasseurs en marc de cerise. La mère Martin, que vous voyez là-bas sur le pas de la porte, cette grosse femme en tablier bleu, qui n'a l'air de rien, vous en fait boire un qui vaut le voyage. » Angelo proposa de payer cette fameuse goutte, le postillon accepta ; sa mère lui avait recommandé, dit-il, de prendre toujours quelque chose de fort le matin. Mais le voyageur au carrick déclina l'offre. « Est-ce que tu connais ce pékin-là ? demanda le cocher.

— Non, dit Angelo.

— Alors, motus », dit-il. « Il a raison, se dit Angelo, je donne toujours trop de chance à tout le monde. » Il aurait tout donné pour avoir ce froncement de sourcils et cet oeil pesant et méfiant du cocher.

La Marquise les vit entrer à l'auberge. « Ce garçon a du charme, se dit-elle. Le voilà déjà embrigadé. Et je parie que c'est pour le séduire que cette grosse bête de Bastien vient de nous faire galoper comme des hurluberlus. »

Vers midi, on s'arrêta au deuxième relais. C'était une longue auberge basse à l'enseigne de La Part-Dieu, toute seule au milieu des champs, à côté d'un petit bosquet d'yeuses où flottaient encore les banderoles d'un bal champêtre. Le repas fut servi sur des tables en plein air. Il était fait de tripes fort bien préparées à la sauce au vin.

Après avoir mangé plusieurs fois de ce plat dont il raffolait, Angelo faisait les cent pas au soleil, quand l'homme au carrick s'approcha de lui. Il s'était débarrassé de son vieux manteau de voyage, il était en frac bleu de nuit, avec un très beau plissé de linon blanc en cravate qui faisait ressortir le hâle de son visage maigre. « Alors, mon jeune ami, dit-il, vous pensez à vos amours ? » Il avait mis son chapeau légèrement en arrière sur l'oreille et il jouait à faire claquer ses gants contre sa cuisse. « Ce ne serait pas le moment, dit Angelo d'un air sombre.

— Tous les moments sont bons », dit l'autre avec bonhomie ; il allait continuer, et sans doute d'une façon un peu verte, car il avait eu un éclair de malice aux yeux quand la Marquise qui avait ouvert son ombrelle et s'était assise au revers d'un talus, le regarda à travers son face-à-main et l'appela. Angelo tourna le dos et marcha vers le bosquet d'yeuses.

« D'où sortez-vous, vieille canaille ? dit la Marquise.

— De la même boîte que vous, chère amie, répondit l'homme au carrick en s'inclinant et lui baisant la main.

— Ne me dites pas que vous étiez à Gap ce matin, dit-elle, sans quoi c'est à croire que j'ai la berlue.

— Vous n'aviez pas la berlue, dit-il, mais j'avais un carrick écossais et une casquette.

— Comment, dit la Marquise, c'était vous, le carrick ? Celui-là, je l'ai vu, de dos, je dois dire. Mais qui aurait pu imaginer... et tout à l'heure pendant le

repas j'ai mangé comme une paysanne, le nez sur l'assiette, je ne vous ai pas aperçu. Où allez-vous donc canailler ainsi ?

— S'il faut vous mentir, dit-il, je vais à Marseille régler un petit différend... ecclésiastique !

— Vous êtes aussi loin de l'ecclésiastique, dit la Marquise, que je suis loin de la beauté.

— Hé hé !, dit-il galamment, ne m'obligez pas à avouer les secrets de mon coeur.

— Qui pourra jamais vous obliger à avouer quoi que ce soit ? dit-elle. Et ce charmant jeune homme, cérémonieux comme un cyprès, qui avait à l'instant le bénéfice de vos prévenances (toujours intéressées) est-il, s'il est permis de le demander, un de ces ecclésiastiques dont vous réglez les différends ? » Et elle le regarda fixement à travers son face-à-main. « À vous répondre franchement cette fois, il est exactement le contraire.

— Franchement est un drôle de mot dans votre bouche, dit-elle. J'aime autant vous dire que, tout à l'heure, vous aviez l'air de vous lécher les babines. C'est même l'air bête que vous prenez dans ces grandes occasions qui a attiré mon regard et vous a fait reconnaître.

— Je ne conteste pas la grande occasion, dit l'homme au frac bleu de nuit, car c'en est une de rencontrer un être sans arrière-pensée, ou tout au moins, ajouta-t-il en souriant, dont les arrière-pensées renchérissent en générosité sur les pensées elles-mêmes. À vous dire les choses exactement comme elles sont, j'ai sauté sur l'occasion de me goberger dans de la jeunesse pure. La naïveté de ce jeune homme m'enchante. Et Dieu sait si j'ai besoin d'être enchanté !

— Voilà ce qui s'appelle une enquête rapide, dit la Marquise.

— Il ne s'agit pas d'être sorcier, dit l'homme ; il est donné en trois mots, et le quatrième qu'il prononce, c'est pour mettre le reste à vos pieds. Si vous ne m'aviez pas interrompu tout à l'heure, je vous fais le pari qu'il m'aurait parlé de sa mère. Qui doit être une remarquable femme, entre parenthèses, si j'en juge par la séduction qu'elle a donnée à son fils. Regardez-le ; voyez son pas ; cette ampleur, c'est de la bravoure. Je n'ai pas besoin qu'il me le prouve autrement, elle est là, tout entière, avec sa charge et son brio. Et elle est grave ; ce qui ajoute à sa qualité, car la gravité appartient à la bravoure

consciente. Regardez cette raideur de torse, cette poitrine qu'il dilate (pourquoi, mon Dieu ! simplement peut-être parce qu'en rêvant, il vient d'apercevoir dans ce champ là-bas quelque couleur ou quelque frisson de lumière qui a de la grandeur) ; ses narines, que je ne vois pas, et je le regrette, doivent s'être ouvertes comme celles d'un cheval qui flaire le foin ; ceci est de l'orgueil, chère amie, mais du meilleur, de celui qui le pousse à se surmonter lui-même. Quant à ces deux ou trois mouvements de tête que voici, je n'ai pas besoin d'être près de lui pour savoir qu'il est en train de regarder le feuillage des chênes verts avec cette passion qu'on ne met – qu'on ne mettait, tout au moins de mon temps – qu'à regarder le visage d'une femme aimée. Croyez-moi, s'il mourait j'en serais peiné, mais j'achèterais son crâne pour Lavater. Il y trouverait les plus belles marques du sublime. »

Au même instant, en effet, Angelo qui arpentaît à grands pas le bosquet d'yeuses se disait : « Qui m'apprendra l'hypocrisie ? ou même le simple bon sens du cocher ? Cet homme ne me perd pas de l'oeil. Serait-ce un autre baron Schwartz ? Mais celui-là a le nez fin. Il ne faudrait pas commettre l'imprudence de lui donner un sabre. Je ne vais pourtant pas semer ma route de cadavres. »

« Mais, vous-même, ma belle amie, disait l'homme au frac bleu de nuit, m'est-il permis de demander où mènent les mauvais chemins que vous êtes en train de courir ?

- Tenez-vous bien, dit la Marquise : Laurent se marie.
- Quoi, dit-il, le vieux loup ? Un vrai mariage ?
- Vous a-t-il jamais habitué aux demi-mesures ? dit-elle.
- Hélas non, dit-il, mais, à son âge...
- Il n'a pas d'âge, dit-elle.
- C'est vrai, dit l'homme brusquement très grave, il n'a pas d'âge, comme l'autre.
- Quel autre ?
- L'ange des ténèbres, ma belle amie. » La Marquise abaissa son face-à-main et soupira.

On sonna de la trompe pour appeler les voyageurs et Angelo vit la

Marquise lui faire un petit signe amical de la main en remontant dans son coupé. Angelo la salua si magnifiquement que tout le monde remarqua ce jeune ouvrier vêtu de velours blanc qui s'inclinait.

Il y eut un nouveau relais à Manosque vers les six heures du soir. « Mon jeune ami, dit l'homme au carrick, je crois que votre provision de cigares s'épuise. Avez-vous déjà fumé ce cigare français qu'on appelle le crapulos ? Quoique de goût moins brutal que les vôtres, je crois qu'il aura votre approbation. Faisons donc quelques pas jusqu'à ce bureau de tabac, et, confidentiellement, ce sont les cigares que fument les ouvriers français. (Il avait gardé son manteau et sa casquette en poil de bichard.) N'ayez aucune inquiétude », ajouta-t-il. « Il ne faut pas répondre, se dit Angelo ; tout ceci est un piège. Je ne sais rien de ce cigare dont il parle et je suis censé habiter la France depuis longtemps. »

On changeait à cet endroit-là non seulement de chevaux mais de cocher et de postillon ; ceux qu'on quittait demandèrent la piécette en tendant leurs chapeaux à la compagnie. « Quel est l'usage ? » se demanda Angelo. Il regarda ce que faisait le carrick qui donna trois francs. Il donna trois francs. Le cocher fit sauter la guerte dans son chapeau d'un air vexé.

« Ce coquin-là, se dit Angelo, s'attendait à la pièce de dix francs. Il ose me mépriser parce que je me conforme à l'usage. Il n'a aucune sympathie pour mes imprudences.

Il n'y a vu que de la naïveté et le profit qu'il pourrait en tirer. »

## IV

Tout en se faisant la morale, Angelo regardait machinalement l'homme au carrick dont, à la fin, le manège l'intrigua. Il venait de parler au nouveau cocher avec les marques du commandement le plus vif. Il avait entraîné l'homme dans un coin de la remise et il lui donnait manifestement des ordres impératifs que l'autre écoutait tête basse, en acquiesçant parfois d'un petit mouvement.

Avec une nonchalance qu'Angelo n'aurait pas trouvée suspecte s'il n'avait eu déjà l'attention attirée par ces gestes insolites, le carrick s'intéressa aux trois voyageurs que la malle prenait à Manosque : c'étaient trois hommes de mise modeste ressemblant à des clercs de notaire. Il vint tourner autour d'eux, alluma son cigare à un briquet qui mit longtemps à prendre ; de toute évidence, il essayait de surprendre des paroles. Mais les trois hommes ne parlaient pas. Ils regardaient les toiles d'araignée du plafond d'un air parfaitement débonnaire.

Le carrick s'approcha du petit bagage que les trois hommes avaient déposé près de la malle pour qu'on le chargeât. C'étaient trois valises Gladstone en assez mauvais état, mais soigneusement rapiécées et très soigneusement astiquées comme seules savent astiquer les ménagères, quand le chef de famille en est arrivé au point de ne plus pouvoir éviter un voyage. Le carrick perdit son briquet près des valises et fut obligé de les déplacer toutes les trois, en jurant à haute voix, avant de retrouver la petite boîte d'argent.

« Voici la nuit, mon jeune ami », dit-il quand il fut de nouveau installé sur l'impériale à côté d'Angelo. La malle venait de quitter Manosque et passait au petit trot devant les grandes fontaines et les ombrages de la route d'Aix.

« Vous allez avoir froid ; vous êtes équipé à la légère », dit-il en tâtant très résolument à pleines mains la veste d'Angelo dans la région des poches. « A-t-il senti le poignard ? » se demanda Angelo. « Vous êtes déconcertant, mon ami, dit l'homme au carrick d'une voix grave.

— Je ne vois pas en quoi, dit Angelo. Nous avons tout plus ou moins quelque chose à cacher. Nous ne sommes déconcertants que pour ceux qui n'en tiennent pas compte.

— Me voici fort poliment remis à ma place, je crois, dit l'homme au carrick.

— Pas plus qu'avant, dit Angelo. Vous aviez remarqué que je ne fumais pas les cigares que fument les gens de ma condition. C'est que vraisemblablement, je ne suis pas de la condition que vous imaginez. Mon costume est visiblement d'emprunt. C'est que j'ai eu de bonnes raisons pour l'emprunter. Si vous vous en tenez là, votre place n'est pas plus mauvaise que la mienne.

— La nuit vous donne de l'audace, mon garçon, dit l'homme au carrick.

— L'audace donne de l'audace, dit Angelo ; je n'ai rien à faire avec la nuit. »

« Voilà bien une réflexion de bourgeois, se dit Angelo. Pourquoi veut-il que la nuit me donne de l'audace ? Quelle différence avec la femme d'Embrun ! Celle-là tout de suite a ouvert ses grands yeux. Elle a vu clair comme si j'avais tué le Schwartz devant elle ; et j'ai été obligé de lui mentir pour garder mon secret. Cet homme assis près de moi ne peut rien imaginer au-delà du grand livre de la dette publique et de la gymnastique qu'il faut faire pour qu'on y soit convenablement inscrit. La meilleure façon de garder mon secret avec celui-là serait tout simplement de le lui dire. Le seul danger que je puisse courir, c'est qu'il me prenne pour un fou. Mais il peut croire aussi que je me moque de lui, et dans ce cas, il prendra cet air distant et ennuyé qui est si désagréable à voir à côté de soi quand la vie est exaltante comme maintenant, au galop dans cette nuit qui sent la résine et la lune. »

La nuit était avancée, mais la lune étant sortie des collines, on voyait courir à peu de distance de la route le front épais d'une forêt de taillis d'où émergeaient des rochers blêmes et la stature d'énormes pins. Plus loin, on longea d'un bord la Durance qui était ici très large et encombrée d'îles, autour desquelles elle étalait de resplendissantes plaques de plomb fondu. Puis la rivière s'éloigna sous ces bosquets de saules et on entra dans un découvert où brillaient des champs de blé déjà haut. La vallée se resserra à l'extrême. Ils passèrent au pas un pont suspendu entre deux rochers. Le

balancement du pont, que le poids de la voiture creusait, la profondeur de la gorge au fond de laquelle éclataient les eaux, le grondement que les parois de l'étroit couloir répercutaient et le souffle froid que le gouffre soufflait mirent Angelo au comble du bonheur de vivre. « Il me faut, se dit-il, aller tout de suite à Aix trouver cet homme dont les affiliés m'ont donné le nom et l'adresse. Quoiqu'il ait un nom tyrolien, il a, paraît-il, l'âme ardente, si c'est à la suite d'une histoire semblable à la mienne qu'il vit en exil. Mais je me méfie de la tête froide des montagnards. S'il est marié, et s'il a des enfants, bonsoir la compagnie ; je le salue jusqu'à terre et vive la liberté ! J'ai dans ma ceinture de quoi m'habiller comme un prince et vivre largement pendant un an. L'important est de vivre ici comme je vivrais en Piémont et de ne pas tomber peu à peu, à force d'économie de chapeau, dans le carrick. J'ai tué le Baron pour délivrer ma patrie du joug de l'étranger. Du moins, c'est ce qu'ont affirmé gravement les trois petits hypocrites blêmes qui m'ont donné l'adresse de l'homme d'Aix et qui étaient si effrayés quand ils ont su que je ne consentirais à partir qu'en plein jour et en grand uniforme. Sans cette envie forcenée du pouvoir qui les travaille sans cesse de la tête aux pieds, ils en auraient attrapé la jaunisse. Ils n'ont pas eu de mots assez amers pour me reprocher ce duel. "Il n'y avait pas besoin de tant d'histoires" disaient-ils. Et si ce sont précisément ces histoires qui donnent de l'intérêt à ma vie ! Si ce sont précisément ces histoires-là qui m'ont donné des heures suaves pendant lesquelles j'ai eu la patience d'écouter sans me fâcher les mots ignobles que la peur leur mettait à la bouche ; ces abjects discours sur la grandeur et la générosité qu'ils me tenaient pendant que je lisais clairement sur leurs visages d'huissiers toute la lâcheté que le besoin d'être quelque chose leur aurait fait commettre à l'instant même, si besoin avait été ? Mes nobles compagnons, c'est-à-dire peut-être trois ou quatre hommes braves, parmi des milliers qui combattent, seront finalement leurs dupes. La patrie changera de joug, un point c'est tout, et le second pèsera autant que le premier, sinon plus. On ne videra pas les prisons, on en changera simplement le contenu. Drôle de liberté celle qui en fin de compte ne fait que faire passer d'un maître à l'autre.

« Au fond, ils étaient très contents de la bêtise que j'ai eue, d'après eux, de donner un sabre au Baron. Je les vois se frotter les mains en sortant du palais. "Nous voilà débarrassés, ont-ils dû se dire, de cet aristocrate qui n'a jamais rien fait pour être détesté de personne et qui, avec la légende de sa mère et ses beaux habits, aurait fini par être un concurrent dangereux. Même si on l'arrêtait, il est trop bête pour jamais nous vendre. Et d'ailleurs, il sera

toujours facile de prouver, si toutefois on lui faisait perdre ses grands airs avec des menottes un peu serrées, qu'il ne s'agit précisément, dans toute cette histoire, que de grands airs.” »

Il n'en était plus, comme les soirs précédents, à s'exalter aux souvenirs de la Révolution française. Les Français qu'il avait vus portaient des cairicks, économisaient leurs chapeaux et jouaient la sympathie pour trois francs d'étrennes. « Ce sont précisément ces grands airs que je veux garder, se disait-il. Quelle liberté nationale me donnera jamais plus de joie que ma propre liberté ? Il n'y a pas de sublime commun. »

On galopait maintenant ventre à terre sous des frondaisons tachées de lune qui couvraient complètement la route, quand, brusquement, le cocher arrêta les chevaux à un carrefour. « Que fais-tu ? demanda l'homme au cairick.

— J'ai quelqu'un qui descend ici », dit le cocher. Pendant qu'il sautait de son siège et se dirigeait vers l'arrière de la voiture, vraisemblablement pour détacher un bagage, l'homme au cairick se pencha sur la portière qui s'ouvrait : « Halte ! là-bas, cria-t-il, ne touche pas au bagage ! Quelle idée avez-vous, chère amie ! Je vous donne ma parole qu'il ne peut être question ici d'aucune fantaisie. Si vous me reconnaisssez quelque autorité, faites-moi l'amitié de remonter en voiture. Poussons jusqu'à Peyrolles qui n'est qu'à une lieue d'ici. Vous y pourrez descendre à votre aise. Ce ne sera pas un gros détour. Et je vous dirai quelque chose qui vous persuadera de mon bon sens.

— Il n'y a pas besoin d'autre autorité ni d'autre bon sens que le mien, dit paisiblement la grosse voix de la Marquise pour que je m'arrête à l'endroit où je vais, j'imagine ? Vas-y, mon garçon. Donne-moi mon paquet.

— Écoutez-moi, Céline.

— Qu'est-ce que vous voulez que j'écoute ? Ou alors, parlez clairement.

— Je ne peux cependant pas vous crier des secrets d'État sur la grande-route !

— Oh ! mon ami, dit la Marquise, il n'y a aucune chance pour que votre air furibond me fasse faire deux lieues de plus que ce que je dois faire. » Et elle se dirigea vers le cocher qui portait ses valises au talus. « Céline, approchez-vous, dit l'homme au cairick, vous ne pouvez pas rester seule ici cette nuit. Je veux dire à cet endroit même.

— Mais je ne suis pas seule, dit-elle, le cocher de Laurent va venir me prendre.

— Il n'est pas là.

— Il y sera dans un instant. Je ne vais pas aller courir à Peyrolles comme une sotte parce que sa montre retarde.

— Dépêchez-vous de savoir ce que vous voulez, monsieur, dit le cocher qui était remonté sur son siège. J'en ai plein les bras de retenir les chevaux. Ils sentent le relais. » En effet, malgré ses efforts, la voiture avait déjà fait deux tours de roue. « Céline, je peux vous laisser n'importe où, mais pas ici cette nuit, cria l'homme au carrick.

— Si Madame a besoin d'un galant homme ? dit Angelo très poliment en se dressant, tant il y avait de coeur dans le cri de l'homme au carrick.

— Hé, monsieur, mêlez-vous de ce qui vous regarde, dit celui-ci, et, écartant le postillon, il sauta sur la route.

— Hé, monsieur, c'est précisément ce que je fais », dit Angelo en sautant aussi. Les chevaux se bousculèrent et partirent au galop.

À peine Angelo eut-il touché terre qu'il se sentit saisir par le col de sa veste, tandis qu'un objet dur était poussé contre son gilet et qu'une voix qu'il eut de la peine à reconnaître pour celle de l'homme au carrick lui disait : « Tiens les mains loin de tes poches et ne bouge pas.

— Vous conviendrez, cher ami, dit la Marquise, qu'il me faut au moins une explication. Êtes-vous en train de vous colleter pour mes beaux yeux !

— Attendez d'abord que je m'occupe de ce beau jeune homme, dit l'homme au carrick. Je me charge de lui faire abattre son jeu.

— Mon jeu est fort simple, dit Angelo froidement. Madame m'a aidé la nuit dernière, il est juste que je l'aide cette nuit-ci. Et s'il s'agit de ce qui vous intrigue depuis ce matin, je m'appelle Angelo Pardi. Je suis colonel des hussards du roi de Sardaigne et j'ai quitté Turin après avoir tué à coups de sabre un baron qui n'avait insulté que ma patrie ; alors que votre insistance à vouloir me tirer les vers du nez a été insolente pour moi-même tout le jour. Au surplus, je vous préviens qu'il y a déjà plus d'une minute que je vous tiens au ventre un poignard si aiguisé qu'il entrerait dans du plomb comme dans du beurre.

— Diable, dit l'homme au carrick d'une voix tout à fait posée, voilà ce qui s'appelle jouer au poker, mais, jeune homme, avez-vous de quoi prouver vos dires, à part vos grands airs ? » Ces mots de grands airs le rappelant aux réflexions qui l'avaient occupé depuis le passage du pont décidèrent du bonheur total d'Angelo. Malgré l'objet dur qui s'appuyait contre son gilet et qui devait être le canon d'un pistolet, il remit ostensiblement le poignard dans la contre-poche de sa veste et il tira sa bague de son gousset. « La lune vous permettra peut-être de lire ce qu'il y a sur ce cachet, si vous avez de bons yeux », dit-il gaiement, et malgré le pistolet toujours braqué il eut l'audace de fourrer ses mains dans ses poches. « Cher ami, dit la Marquise, j'ai l'impression que vous êtes contré... Rien n'est plus drôle que votre nez.

— Vous êtes une enfant, Céline, dit l'homme au carrick, et Dieu me pardonne si je n'en suis pas un moi aussi, de laisser parler les gens avant de les tuer. Reprenez votre cachet, monsieur, je vous fais confiance. Mais il faut m'obéir tout de suite. Je vous donne ma parole qu'il n'y a pas un instant à perdre. Aidez-moi à porter ce bagage sous le couvert. » Ils entrèrent sous l'ombre épaisse d'une yeuse dont les branches tombaient jusqu'à terre. Ils y étaient à peine depuis un instant qu'ils entendirent le galop d'un cheval. Le chemin qui joignait la grand-route était entièrement éclairé par la lune. Il venait de collines qu'on voyait moutonner plus loin, toutes noires. Il traversait une plainette qui formait clairière et que l'yeuse dominait. « Ce n'est pas le cocher de votre frère, du moins je l'espère, dit à voix basse l'homme au carrick.

— Je ne le pense pas non plus, répondit la Marquise, à moins qu'il n'ait eu l'intention de me porter en croupe. » Le cavalier entra dans le découvert. « Ce n'est pas un paysan, dit Angelo, il monte si bien que le cheval prend un plaisir extrême. » Il y avait en effet une sorte de jeu de hasard très noble et très harmonieux dans le pas dont le cheval allongeait son galop. Le cavalier s'arrêta bien avant le carrefour, et il s'approcha de la grand-route au pas, en prenant soin de faire marcher son cheval dans l'herbe des bas-côtés pour ne pas faire de bruit. Juste à la croisée il s'arrêta et resta immobile. Au bout d'un petit moment, cette immobilité parut parfaitement magique : le cheval ne fit pas une fois tinter son mors ; sa longue queue tombait aussi raide que du fer ; et sur le cavalier qui était sanglé dans une redingote, mais serrée à la taille par une ceinture, le brillant de la boucle ne bougeait pas. Enfin, sans se cacher sous l'abri des arbres, il s'était si bien porté à la lisière où la lune se brisait

entre les feuilles que l'éparpillement des taches de lumière et d'ombre l'effaçait. La nuit était pleine de rossignols qui se répondaient sous un ciel sonore comme une voûte d'église. « C'est un rêveur », souffla la Marquise. L'homme au carrick mit un doigt en travers de ses lèvres. Après un temps inappréhensible de cette fascinante immobilité, le cavalier commença à bouger avec d'extrêmes précautions et même à se rapprocher de l'yeuse. Il passa à frôler les branches de l'arbre. Il avait le visage entièrement noir. Sous son chapeau de feutre, il portait une sorte de masque d'étoffe qui descendait jusque dans le col de sa redingote. Il traversa la grand-route en faisant moins de bruit que les rossignols et il entra sous le couvert de l'autre côté. « Si je ne m'abuse, souffla la Marquise, voilà un de vos fameux ecclésiastiques.

— Et vous pouvez vous vanter, dit l'homme au carrick, de m'avoir fait rater ce soir un assez joli petit conclave. Avez-vous de bons yeux ? dit-il à Angelo.

— Excellents, monsieur.

— Regardez à gauche de ce grand peuplier là-bas, tout de suite après le champ de blé. N'y voyez-vous pas de petits éclairs froids ?

— Je les vois parfaitement, dit Angelo, et si vous voulez mon sentiment, il y a là-bas trois ou quatre chevaux moins bien montés que celui que nous venons de voir et qui secouent leurs gourmettes. » Au bout d'un moment on distingua là-bas des clignotements qui firent supposer que les cavaliers cachés bougeaient ; et en effet ils quittèrent un à un l'abri des bosquets et entrèrent dans le clair de lune. Ils traversèrent les champs au pas, en file indienne ; ils étaient six. Ils s'étaient groupés à cent pas de l'yeuse, sous les peupliers qui bordaient la grand-route, quand, du large des taillis qui de là s'en allaient jusqu'au bord de la Durance, monta un appel qui imitait la chouette. Alors, l'un après l'autre, sans faire de bruit, ils traversèrent la route, et, lentement, comme des oiseaux, ils sautèrent un fossé et ils entrèrent sous le couvert. « Y comprenez-vous quelque chose ? dit la Marquise.

— Oui », dit l'homme au carrick.

Angelo avait l'ouïe fine et il était passionné comme à une guerre contre l'Autriche. Il tourna la tête, et à travers la retombée des feuillages épais de l'yeuse, il vit un cavalier immobile dix pas plus loin. Avec des précautions infinies pour ne pas faire chanter le lit de feuilles sèches sur lequel il était

couché, il le montra à ses compagnons pour leur recommander le silence. Enfin, cette sentinelle, plus extraordinaire que les autres, quoique masquée de même, mais tête nue et dont la lune faisait ressortir l'élégance, se décida à descendre la colline avec à peine le froufroutement d'un serpent. Elle traversa la route et entra comme les autres dans les bois au bord de la Durance. « Voici, dit l'homme au carrick, celui qui, en même temps que moi, comprend tout ; vous êtes agaçant, dit la Marquise, ne croyez pas que ceci m'impressionne le moins du monde et vous fasse pardonner votre scène ridicule de tout à l'heure. J'eusse fort bien pu contempler ce carrousel toute seule.

— Pas d'enfant terrible ici, s'il vous plaît, dit l'homme au carrick, et faites-moi l'amitié de parler bas, Céline. D'ailleurs, je crois que voici votre cocher — on entendait rouler du côté de Peyrolles — car il s'en faut, je crois, encore d'une demi-heure pour que la malle de Marseille remonte. Ce ne peut être que lui. Il aura été plus fin que vous, il sera allé vous attendre au relais. Il faut que vous me rendiez un service, dit-il à Angelo : occupez-vous de cette femme. J'ai la faiblesse, d'ailleurs commune à ses amis, d'aimer son mauvais caractère et son absence de sens commun. Partez avec elle et accompagnez-la où elle va. Ne la laissez que saine et sauve à la porte de sa maison. Je vous donne ma parole que ce soir, c'est un travail dont pourrait s'honorer n'importe quel soldat. Vous m'avez dit que vous êtes colonel. Traitez-la en colonel. Si vous réussissez à la faire sortir d'ici telle qu'elle est, j'aurai la plus grande considération pour les écoles militaires du royaume de Sardaigne. Ne vous occupez pas de moi ni l'un ni l'autre, et ne parlez de moi à personne. Prenez le bagage et descendez au bord de la route. Vous n'avez rien vu. Si l'on vous interroge, faites l'enfant. Il se peut qu'on vous interroge avec des précautions infinies. Mefiez-vous. Je regrette de ne pouvoir vous offrir un des deux pistolets que j'ai. Ils vont me faire besoin tous les deux. Mais vous avez montré tout à l'heure que vous savez être à la hauteur des circonstances.

— C'est tellement drôle de vous entendre parler avec cette cocasse assurance, dit la Marquise, que je suis amplement payée de toutes vos impolitesses, cher ami. Quant à ce brave garçon...

— Venez, madame », dit Angelo ; il la prit par la main et la fit sortir du couvert.

Le cocher s'était arrêté au carrefour et il regardait de tous les côtés en

faisant claquer son fouet. « Appelez-le vous-même, madame, dit Angelo. Il n'attend pas un homme, et ma voix pourrait le surprendre. »

Le cocher avait l'air terrifié. Il ne fit même pas attention à Angelo. « Montez vite », dit-il rudement. Il les poussa dans la voiture, jeta les bagages dans le fond, sauta sur le siège et fouetta si brutalement les chevaux qu'ils reculèrent en désordre avant de sauter au galop dans ce chemin par où était arrivé le premier cavalier nocturne.

La voiture était une sorte de break campagnard directement monté sur essieux rigides et les cahots étaient terribles.

La Marquise et Angelo étaient à chaque instant jetés l'un sur l'autre ou contre les parois de cuir heureusement bienbourrées. Enfin, au bout peut-être d'une demi-heure de cette imprudence dans des routes scabreuses, Angelo fut tellement en colère de l'insolence avec laquelle ils étaient secoués, qu'il réussit à s'agenouiller sur la banquette avant, à entrouvrir les portières de cuir, et qu'il saisit le cocher au collet en lui criant de s'arrêter d'une voix qui frappa les chevaux en même temps que l'homme.

« Je t'éventre comme un chien, si tu ne m'obéis, dit-il. Je n'ai pas l'habitude de supporter qu'on se moque de moi. » Et il parla très inconsidérément de soldats, de corps de garde et même de duel ; le mot de duel rassura le cocher. « J'ai cru bien faire, dit-il, de filer vite pour éviter les brouillards de la Durance. Ils sont méchants et ils donnent des fièvres dont on ne guérit pas. »

La voiture était arrêtée au sommet d'une colline et le vent traînait des vagues dans les pins. Soudain Angelo exercé à guetter dans la nuit des camps le tir des sentinelles peureuses, entendit deux ou trois claquements lointains dans lesquels il reconnut le bruit de coups de pistolet. Sur-le-champ, il se souvint des recommandations de l'homme au carrick. « Tu as bien fait, dit-il froidement, il n'y a rien de plus dangereux que les brouillards dont tu parles. Je connais des gens qui en sont morts. Cependant, maintenant que nous sommes assez loin, arrange-toi pour conduire avec un peu plus de précautions, sans quoi, Madame et moi nous allons nous assommer l'un contre l'autre, et nous pouvons très bien mourir aussi de cette façon-là. J'aime autant te dire que nous ne te le pardonnerons pas et que nous viendrons te tirer par les pieds toutes les nuits. Est-ce que nous risquons de rencontrer encore de ces fameux brouillards le long de notre route ?

— Je ne crois pas, dit le cocher. Mais, à mon avis, le mieux est de ne pas trop s'attarder. » Il ajouta que, de toute façon, ce chemin de colline qu'ils suivaient, et qui, parfois s'abaissait dangereusement vers des ravins de rochers blancs dont la lune montrait toute la profondeur, allait bientôt rencontrer une route plus carrossable. « Eh bien, dit Angelo, Madame et moi nous préférions les risques du brouillard jusqu'à ce que tu sois sur la route dont tu parles. Donc, jusque-là va au pas, et relève-nous les portières de cuir de chaque côté pour que nous puissions jouir du paysage, qui est fort beau cette nuit. »

La Marquise qui, jusque-là, n'avait rien dit et prenait un plaisir extrême à la prudence de chat avec laquelle Angelo parlait de brouillards, demanda au cocher pourquoi il ne l'avait pas attendue au carrefour. Cet homme qui allait à ce moment-là remonter sur son siège revint à la portière et, sans répondre à la question, demanda très impoliment s'il était vraiment bien nécessaire de donner des explications à ce sujet. « Pour un imbécile comme toi, dit vivement Angelo, ta bêtise suffit à tout expliquer, en effet. Tu as de la chance que nous ayons pris plaisir à écouter le rossignol dans cet endroit parfaitement calme, sans quoi tu n'aurais déjà plus d'oreilles pour entendre ce que je vais te dire. » Et, passant son bras par la portière, il saisit l'homme par sa grosse cravate de laine et le secoua si violemment que l'autre, perdant l'équilibre, dut s'appuyer au garde-boue pour ne pas tomber. « Apprends à obéir, et ne te mêle plus d'avoir aucune initiative, dit Angelo, parle poliment, écoute soigneusement mes ordres et tu as peut-être encore quelques chances de mourir dans un lit.

— Excusez-moi, monsieur, dit le cocher en se rajustant, mais je ne savais pas qui vous étiez. Je vous assure que j'ai fait très exactement ce qu'il fallait faire. Je vous prie de me pardonner ma mauvaise humeur bien naturelle, car la situation était très délicate quand j'ai vu que Madame était descendue au carrefour. Veuillez malgré tout tenir compte que je suis arrivé à temps. » Angelo écouta à peine ce qu'il disait et le congédia d'un geste sec de la main. On descendit la colline au pas. Le spectacle était magnifique. La lune pleine et haute dans un ciel extrêmement pur donnait une telle lumière que tout était visible, jusqu'à de lointains vignobles appuyés à des coteaux sur l'autre bord de l'étroite plaine qui, en bas, aplatisait ses plages. Une chaîne de petites montagnes noires, très sauvages, barrait l'horizon avec des rochers grecs sur lesquels se découpait le crissement du branchage des arbousiers et des

térébinthes. Les forêts de pins, blanches comme de l'écume, bouillonnaient à perte de vue. Mais la nuit, mélangée à toutes les couleurs, arrêtait la réalité des choses, et Angelo se mit à regarder ce paysage comme on regarde un héros.

« Il nous faut parler à voix basse, dit-il, ce coquin est certainement maintenant aux aguets de tout ce que nous allons dire. Je ne sais pour qui il me prend. Mais comme je ne supporterai pas qu'il soit grossier avec vous et qu'il me serait particulièrement déplaisant d'être obligé de le corriger sous vos yeux, il est préférable, je crois, de le laisser dans son erreur. Avons-nous à faire un long voyage ?

— Il faut traverser la petite plaine en bas, dit la Marquise, entrer de l'autre côté dans une gorge et la remonter jusqu'au sommet où l'on arrive sur une sorte de plateau. Cela s'appelle La Valette. Il doit y avoir encore trois lieues.

— Je m'étonne, dit Angelo, qu'on vous ait envoyé un homme aussi peu au courant des égards qui vous sont dus.

— Sans être facile à étonner, dit la Marquise, je suis obligée d'avouer que ce soir tout m'étonne. Et le moins étonnant n'est pas que je sois sous votre sauvegarde.

— Malgré les recommandations de l'homme que nous avons laissé sous le chêne, là-bas, dit Angelo, je vous obéis si vous le désirez et je vous quitte.

— Et que ferez-vous dans ce pays que vous ne connaissez pas ? dit la Marquise.

— Je dormirai sous un arbre et j'attendrai le jour.

— Alors, dit-elle, tant vaut que vous dormiez à l'auberge de La Valette. »

« Suis-je un enfant ? se dit Angelo. Le cocher que j'ai agrafé se rend compte que mon poignet est solide et il est tout prêt à m'appeler Monseigneur. Mais cette femme que je suis obligé de ne secouer qu'en paroles me traite comme un petit garçon. Je ne sais pas me faire valoir. On ne sait ce que je vaux que dans l'action même. Ceux qui savent parler et sont capables de donner ainsi une bonne opinion ou une juste opinion d'eux-mêmes peuvent rester assis sur les banquettes et les fauteuils pendant que leur réputation s'augmente. Moi, je suis obligé d'agir. Me restera-t-il le temps de vivre ? »

Il fit quelques réflexions très italiennes sur la Marquise, qu'il regardait du coin de l'oeil. Il la méprisait pour son inaptitude à jouir des événements extraordinaires. « J'aime mieux, se dit-il, ces femmes imaginatives qui exagèrent le tragique et mettent des manteaux couleur de muraille à tous les bourgeois qu'on rencontre dans les ruelles passé minuit. Quelles délices de se promener avec elles dans l'ombre ! Elles tremblent, gémissent et cherchent mes bras. On les sent femmes ; on se sent homme. S'il n'y a rien à craindre, elles l'inventent. C'est de la jeunesse. Cette femme n'a jamais été jeune. »

« Au fond, elle ne comprend rien aux joies de la vie. J'ai rarement été aussi heureux que tout à l'heure à plat ventre dans les feuilles sèches, quand ces hommes masqués nous entouraient. Le plus petit mouvement de mes mains et de mes jambes avait de l'importance. Et j'aime ce froid qui me saisit et dans lequel il faut avoir le sens précis des choses quand le danger s'avance. Elle a le cuir épais. Ces gens-là ne comprendront jamais la différence qu'il y a entre l'enfer et le paradis. Ils ont des enfers et des paradis si médiocres qu'ils passent de l'un à l'autre sans s'apercevoir de la différence. Je parie qu'elle aurait tout un tas de raisons bêtes pour se moquer de moi si elle savait que je porte sous ma chemise un scapulaire trempé dans le sang de saint Janvier. Quelle différence avec ma mère qui voit des sorts dans le plein soleil de midi ! »

Sans se représenter exactement ce que signifiait le rassemblement de cavaliers sur la route, il imaginait des scènes héroïques autour de l'yeuse sous laquelle tout à l'heure il était abrité.

« Mais !... se dit-il brusquement à haute voix.

— Mais quoi, demanda la Marquise, vous vous agitez sur votre banquette comme sur un pal. Votre double vue de colonel vous fait-elle pressentir quelque embuscade ? Ou n'êtes-vous pas entièrement satisfait de la paisible promenade que, selon vos ordres, mon cocher nous fait faire au milieu de ces gentilles forêts ? Votre escadron doit sauter dans de drôles de voltes quand vous le commandez. Vous avez attaché trop d'importance aux faits et gestes de mon honorable ami. Je le connais assez pour savoir que le plus sage est de ne jamais s'inquiéter ni de ce qu'il fait ni de ce qu'il dit. Nous sommes en France, mon ami, et cette fantasmagorie d'Iroquois à laquelle il nous a fait assister n'est pour les têtes solides que ce qu'elle est : sans doute des fermiers qui allaient s'amuser à quelque bal en plein air, et qui se donnaient rendez-

vous pour passer le gué de compagnie !

— Vous avez probablement raison, dit Angelo, mais est-ce ma faute si, bien que je ne vous connaisse que depuis hier soir, j'ai grand plaisir à imaginer que je vous protège. Les nuits de France sont en effet extraordinairement paisibles ; vous n'avez pas besoin de moi, et vous pouvez me congédier quand vous voudrez. Cependant, comme vous avez eu la bonté de me laisser entrevoir la possibilité de trouver un lit à La Valette, c'est vous qui me rendez service si vous voulez bien me garder jusque-là. » Il s'était ingénier à trouver des phrases un peu longues mais très polies. « Mais je viens de me rendre compte brusquement, se disait-il, que tu en sais plus long que nous sur toute cette histoire. Pourquoi as-tu insisté pour descendre à ce carrefour ? Ton cocher n'aurait pas perdu la tête au point de t'injurier pour un simple bal. Il agissait tout simplement comme quelqu'un qui a une peur bleue. Et il t'a demandé grossièrement s'il était bien nécessaire de te donner des explications sur sa frousse. Quant à la sentinelle que j'ai aperçue en dernier lieu à dix pas derrière l'yeuse où nous étions cachés, elle n'avait pas plus l'allure d'un fermier que moi. Je sais reconnaître la coupe des habits, et le cheval de cet homme, ainsi que celui qui, le premier, a dansé dans la lune était des chevaux de luxe. »

Le cocher entrebâilla les portières de cuir. « Nous voici sur la route, monsieur, dit-il. Puis-je faire un petit temps de galop qui nous sera bien utile ? Pour que tout soit parfait, il faudrait que nous soyons rentrés à onze heures.

— Demandez à Madame », dit Angelo.

Pendant tout le temps qu'ils traversèrent la petite plaine au galop, Angelo pensa avec délices à ce « Madame » et au bonheur avec lequel il avait pu dissimuler sous des phrases galantes sa juste compréhension des choses. Deux ou trois fois, il pensa à l'homme au carrick avec plaisir. « Celui-là s'amuse, se dit-il, mais moi aussi. Il n'avait pas besoin de me recommander la prudence. Ces gens-là ne pourront jamais me berner. »

« Quel être charmant ! se disait la Marquise. Il a le cœur à fleur de peau. J'en fais ce que je veux. Je m'amuse beaucoup. Sans compter que, s'il n'était pas là, je serais terrifiée. Je ne comprends rien à tout ce qui se passe. »

## V

« Est-elle vraiment marquise ? se demanda Angelo. Quand ma mère se mêle d'un complot, elle a une autre allure. Que ne réussirait-elle pas à faire avec des cavaliers masqués et la lune ? Au lieu de cette aigreur vulgaire, quel miel en personne ; de quels baumes du diable ne se servirait-elle pas pour endormir l'audacieux qui voudrait la prendre sous sa sauvegarde, comme je fais pour cette soi-disant marquise ! Il est vrai que ma mère est duchesse... et duchesse sarde. » Mais, en arrivant à La Valette, il vit le château qui dominait le village. Sur une éminence couverte de grands arbres, les feuillages découvraient en pleine lune la façade pâle d'une très belle maison du XVIII<sup>e</sup> siècle français, de style pur. De petits escaliers siennois partaient directement de la rue, montant à la colline vers des terrasses à balustrades dont on voyait les lueurs écheler à travers les ombrages du parc. Angelo dut convenir que cela avait l'air noble.

Le cocher frappa avec le manche de son fouet dans l'enseigne de fer qui représentait un soleil et, malgré l'heure tardive, l'aubergiste fut très poli en reconnaissant Madame. « C'est une vraie marquise, se dit Angelo. Que n'a-t-elle en son cœur l'harmonie qu'on a mise dans la façade de cette belle maison qui domine le pays, et le mouvement pathétique de ces grands arbres qui exigent l'amour fidèle de cinq générations pour devenir magnifiques ? » Il écoutait le ruissellement d'un vent léger dans le feuillage de hêtres énormes. L'aubergiste, en bonnet de nuit, n'osait interrompre sa rêverie et attendait, le bougeoir à la main.

La chambre qu'on donna à Angelo, d'ailleurs avec beaucoup d'égards, était vaste et d'une étrange élégance. Une magnifique courtepointe piquée d'un semis de fleurs de soie couvrait le lit. L'oreiller était enveloppé d'une taie à volant de dentelle. Le revers du drap était damassé. Un très beau fauteuil en reps grenat à parement vert trônait près de la table où étaient posés un sous-main de cuir et une écritoire pleine de plumes métalliques neuves.

Angelo, qui n'avait plus dormi dans un lit depuis Turin, tombait de

sommeil. On frappa à la porte. « Qu'est-ce que c'est ? dit-il.

— C'est le vin, monsieur » dit l'aubergiste, et il entra avec un carafon d'argent et un verre sur un plateau. « Voilà ce qui manque aux auberges de mon malheureux pays, se dit Angelo. Cette urbanité naturelle, sans paroles superflues, qui vous apporte votre propre maison sur un plateau. »

Angelo dormit si profondément qu'il n'entendit pas un orage très bruyant qui éclata vers cinq heures du matin. Quand il s'éveilla, il pleuvait encore par rafales et le tonnerre continuait à gronder dans le lointain. De nouveaux nuages très noirs s'amassaient. Il décida d'attendre une éclaircie bien résolue avant de s'enquérir des moyens de gagner Aix. Peut-être même pourrait-on ici lui louer un cheval. Il se sentait frais et dispos, et la perspective de continuer son voyage en cavalier seul lui plaisait énormément.

Il pleuvait toujours avec une certaine rage ; l'unique rue du village qui entourait le parc était déserte. La pluie faisait grand bruit dans les arbres.

La salle commune de l'auberge était sombre et Angelo marcha plus de cent fois, de la grande cheminée à la fenêtre, avant de remarquer dans un coin un objet qui attira son attention : c'était une valise Gladstone. Il la reconnut facilement pour être une des trois qu'il avait vu charger la veille au soir sur la diligence à Manosque.

La maison était silencieuse, à part un froissement continu, semblable au bruit que fait une file de tirailleurs marchant dans du foin mûr, et qu'on entendait très bien malgré le roulement de la pluie dans le feuillage des hêtres. Angelo poussa une porte. Elle donnait dans une vaste écurie voûtée. Il y avait là un grand nombre de chevaux – Angelo en compta dix-huit – qui mangeaient avidement aux râteliers sans autres gestes que ceux de la tête et des mâchoires, comme font les chevaux fatigués. Ils n'avaient pas été pansés ; l'empreinte de la selle était encore marquée en sombre dans leurs poils collés de sueur. Malgré le peu de jour qui tombait des lucarnes, on pouvait voir que quelques bêtes étaient fort belles.

Vers midi, au lieu de se calmer, la pluie s'installa. D'ailleurs, sans qu'il eût donné d'ordre, un couvert était mis fort proprement sur une table dans l'embrasure d'une fenêtre, et l'on fit comprendre à Angelo que c'était le sien. Il se demanda où étaient les autres voyageurs. « Où sont les autres ? dit-il, en faisant signe du côté de l'écurie.

— Ils ne restent jamais ici, dit l'aubergiste. Ils sont là-haut. Les chevaux y monteront ce soir. »

Il mangea solidement du très bon civet de sanglier et on lui servit dans la carafe d'argent de ce vin dont la veille, étant trop fatigué, il n'avait pu apprécier toute la qualité.

« C'est vraiment une marquise, se dit-il. Elle a dû donner des ordres. » Il avait dormi sans goûter la qualité ni des draps ni de la laine, mais il se souvenait de la courtepointe en piqué, des dentelles de la taie et le vin était dans son verre comme un grenat. « Voilà, se dit-il, qui est de la qualité de cette longue façade pâle si aristocratique qui m'a regardé d'entre les feuillages hier soir quand je suis arrivé. S'il existait une femme semblable à cette façade, j'en serais follement amoureux. »

Il allumait son cigare quand un homme entra. Il reconnut le cocher qu'il avait houspillé la veille. Celui-ci s'approcha de la table, salua militairement et tendit une lettre. « De la part du château, mon Colonel, dit-il.

— Et comment sais-tu que je suis colonel ? demanda Angelo.

— J'aurais dû m'en douter quand vous êtes monté dans ma voiture, dit l'homme, mais j'avais du souci pour ce que vous savez, sans quoi, la nuit même n'aurait pas empêché que je vous reconnaisse rien que par les on-dit. » Quoique les doigts sur la couture du pantalon, il souriait avec beaucoup de franchise. Il avait les dents extraordinairement blanches pour un paysan. « Tu es fort habile », dit Angelo, avec une lenteur diplomatique.

Le billet était une invitation en règle pour le château. Il y était dit en termes fleuris qu'on attendait, à son gré, M. le Colonel. « Cela leur a coupé le sifflet, se dit Angelo. Ma mère connaissait bien le monde quand elle a employé son crédit à me faire obtenir cette veste qui a de l'or sur les manches. L'habit fait toujours le moine. Mais comme mon costume de velours n'a pas de galons et qu'il est parlé là-dedans de mon gré, mon gré va être de fumer paisiblement mon cigare. » « C'est bon », dit-il avec juste ce qu'il fallait de hauteur pour marquer son rang. L'homme s'apprêtait à sortir. « Attends, reste à l'abri, lui dit-il. Il est inutile que tu ailles te mouiller. Tu ne me gênes pas. » Il s'efforça de bâiller très ostensiblement sans mettre la main devant la bouche. « Cela impressionne toujours beaucoup les sergents, se dit-il. Il faut que cet homme reste là et se rende bien compte qu'il a porté une

invitation et non pas un ordre. »

Après plus d'un bon quart d'heure d'attente pendant lequel il fut sur des charbons ardents, Angelo jeta enfin un raisonnable morceau de cigare non fumé et s'approcha de la porte en pliant ses jambes comme pour se les dégourdir. « Et maintenant obéissons », dit-il en appuyant sur la drôlerie. Il vit qu'il pleuvait dur et il ajouta : « Ces pékins vont nous faire tremper comme des soupes.

— J'avais l'ordre de remonter chercher la voiture à votre heure, dit l'homme très poliment, mais, comme vous m'avez dit d'attendre... » Angelo eut un regret mortel de n'avoir pas pensé le premier à cette voiture. « Voilà ce qu'il fallait faire, se dit-il, il fallait envoyer chercher la voiture. Mais elle y avait pensé avant moi. Elle croit connaître mon jeu, elle va voir. » « D'ailleurs, dit l'homme, je peux en me dépêchant monter quatre à quatre les deux cents marches de l'escalier et si mon Colonel peut attendre dix minutes...

— Économise tes jambes, dit Angelo, je n'ai pas de voiture à la guerre et il y pleut quelquefois. Je m'abriterai sous ton parapluie et nous monterons tes fameux escaliers ensemble. » Pendant que l'homme se débattait pour lui laisser tout l'énorme parapluie bleu, Angelo se reprochait amèrement ce qu'il venait de dire. « Et quelle guerre as-tu faite à ton âge pour en être si glorieux ? se disait-il. Crois-tu que ce Français ne connaisse pas l'Histoire ? Tu as beau te surveiller : ton primesaut est toujours mauvais. Si tu ne réfléchis pas un quart d'heure avant chaque phrase, tu seras ridicule ou pendu. Peut-être même les deux... » Enfin il obliga l'homme à s'abriter en lui prenant le bras, et ils partirent sous la pluie, vers les escaliers.

Cet homme, qui avait l'allure d'un soldat, fit, sans obséquiosité, tant d'efforts pour ne pas l'éclabousser en marchant près de lui, qu'Angelo osa le regarder et lut de la sympathie dans ses yeux. « Tant qu'il ne réfléchira pas à l'Histoire, se dit-il, je m'en suis fait un ami. »

Ces escaliers de pierres brutes, très blanches, entraient sous les arbres après un premier détour. La pluie faisait lever une telle odeur de feuillage et de terre, le ciel gris était si doux, le bruit du parc mouillé était si mélancolique dans la solitude, qu'Angelo pensa de nouveau à la belle façade pâle qui l'attendait là-haut et à l'irrésistible séduction qu'aurait un visage de femme harmonieux comme elle. « Si elle existe, je suis perdu », se dit-il avec

des frissons de joie.

Dès qu'il arriva sur la pelouse qui faisait comme une cour d'honneur, il se précipita sur le château au pas de charge.

« Monsieur le Colonel voudra bien prendre ma défense, dit l'homme, je serai sûrement grondé pour avoir accepté qu'il monte les escaliers avec moi.

— Va où tu dois aller, dit Angelo, et ne crains rien, je n'abandonne jamais les amis. » L'homme fut stupéfait de cette déclaration d'amour. Angelo sauta les trois larges et plates marches de marbre qui accédaient à la terrasse bordée d'orangers en caisses et il ouvrit lui-même la magnifique porte d'entrée aux petits carreaux. « Annonce le colonel Angelo Pardi », dit-il au valet qui était dans le hall.

Le valet disparut précipitamment dans un couloir. Angelo resta un moment seul avec le silence de la maison. Enfin, il entendit un pas alerte, quoique accompagné du bruit d'une canne, et le marquis de Théus parut. Il était grand et mince, sans être maigre, et son allure annonçait une vigueur peu commune. Cependant Angelo distingua la malice du tailleur qui, sans exagérer les épaules de la longue redingote, avait mis tout son art à en mouler l'ampleur. Une balafre tirait un coin de l'oeil droit dans la joue. « Colonel, dit-il en souriant, vous avez effrayé mon valet. Votre brusquerie lui a fait croire à l'arrivée de je ne sais quel dieu. Il en a tellement bégayé que je venais me rendre compte par moi-même. Excusez-le ; il n'est pas habitué à l'irruption de saint Georges dans notre Thébaïde. Venez, mon cher, on vous attend. » Il prit familièrement Angelo par le bras. « Hé, hé, voilà un bras qui justifierait les frayeurs de François. Savez-vous, dit-il, pendant qu'ils marchaient tous les deux le long du couloir dont des treilles de roses lourdes de pluie assombrissaient les fenêtres, que vous avez tiré ma soeur d'un fameux guêpier ? Connaissez-vous la nouvelle ? »

Angelo ne connaissait qu'une très subtile odeur d'encens qui parfumait le couloir. « Alors, dit le Marquis, attendez que je vous l'annonce. Ma soeur elle-même ne la connaît pas toute. On a arrêté, cette nuit, la diligence de Marseille, à quatre pas du carrefour où vous aviez l'enfantillage d'attendre mon cocher. Voilà ce que ma soeur sait. On a enlevé une caisse de la Trésorerie générale et il y a trois morts parmi les gendarmes en civil qui ont essayé de la défendre. Voilà ce que ma soeur ne sait pas. Ne pensez pas aux trois morts, faites bonne figure et entrez recevoir vos remerciements. »

Avant d'être remercié par la Marquise, qui se leva de son siège et s'avança avec toute la vivacité que lui permettaient ses vastes hanches, Angelo fut présenté à un hôte. Angelo n'avait jamais vu d'évêque français. C'en était un. Habitué aux Monsignori coquets de l'au-delà des Alpes, il fut étonné de la lourdeur paysanne de celui-ci. Les mains, notamment, étaient celles d'un laboureur et l'anneau épiscopal y faisait l'effet d'un bijou volé. Il avait des pommettes de joueur de clairon : « Il éclate de santé et il a les yeux jaunes, c'est un *in partibus* », se dit Angelo. « Vous avez, à ce qu'il paraît, assisté à l'affaire, s'entendit-il dire brusquement.

— Aux préparatifs seulement, Monseigneur, répondit Angelo.

— Il s'agirait de savoir exactement ce que vous avez vu, dit l'évêque.

— À mon idée, fort peu de choses, dit le Marquis, et ceci confirme le récit que nous a fait Céline.

— Il n'est pas question de vos idées, mon cher, dit assez grossièrement l'homme d'Église, je veux des faits précis.

— Vous ne les aurez qu'en laissant vos mains tranquilles, dit le Marquis d'une voix glaciale.

— Je m'excuse », dit l'évêque d'un ton paisible. Son visage prit naturellement un air très noble. « Voilà enfin le visage d'un Monseigneur, se dit Angelo. Quand je suis entré, il était sans doute affolé à l'idée qu'il va courir désormais quelques dangers sur les routes. C'est ce qui lui donnait ces mâchoires de dogue. »

« Vous m'avez coupé mes effets, dit la Marquise, et je ne sais plus que dire. J'avais cependant bien combiné mon affaire. Es-tu toujours colonel, mon garçon ?

— Il n'y a pas de raison pour que je cesse de l'être, dit Angelo surpris.

— Eh bien, nous ne nous entendrons jamais avec cet être-là, dit la Marquise. J'aime les étonnements qui se multiplient, et toi tu n'éclates qu'une fois, comme les pétards. Tu as dit hier soir que tu étais colonel, d'une façon si étonnante que je m'attendais aujourd'hui à une prodigieuse promotion : Alexandre ou l'Archiduc. Je suis bien déçue.

— Vous demandez mal, Céline, dit le Marquis, les miracles ne vous répondront jamais. Quant à moi, je l'ai instantanément comparé à saint Georges tout à l'heure, rien qu'à voir la façon dont il a mis en fuite François qui montait la garde dans le hall. Si vous voulez être étonnée, touchez ses bras : c'est du fer.

— Grand merci des étonnements qu'il faut toucher, dit la Marquise.

— Chère amie, dit l'évêque, laissez donc parler ce garçon. Je vous assure qu'il sera plus étonnant qu'Alexandre pour le Marquis et pour moi s'il se révèle avoir été simplement Argus. »

« Les séminaires français sont de véritables écoles d'alchimie, se dit Angelo. Voilà maintenant sur ce visage de paysan de la profondeur authentique. » « Mme la Marquise a dû vous dire, dit-il, que nous étions cachés sous une yeuse.

— Je connais fort bien l'endroit, dit le Marquis. Sous quelle yeuse étiez-vous caché ?

— Je ne me suis jamais battu à la guerre, dit Angelo, mais j'ai fait souvent des manoeuvres près des frontières si détestées que j'ai mis tout mon coeur à prendre l'habitude de connaître en un clin d'oeil le terrain sur lequel je vais avoir peut-être à me battre. Nous étions très exactement sous l'yeuse ronde qui est à cinq pas de la grand-route et qui domine le chemin qui mène ici. » Il avait rapidement débité son petit préambule pour se punir d'avoir menti au cocher au sujet de la guerre.

Le Marquis resta pensif, le menton appuyé sur sa cravate.

« Êtes-vous étonné ? demanda l'évêque.

— Je suis étonné, dit le Marquis. Et à ce moment-là, poursuivit-il, Bousson était-il avec vous ?

— Qui est Bousson ?

— Ma soeur nous a raconté qu'un de ses amis était avec vous et qui a pris beaucoup d'initiatives.

— S'il s'agit de cet homme qui portait un carrick, il était avec nous, en effet. Il avait l'air, je dois le dire, fort au courant de tout. » Ceci détermina le Marquis à appuyer de nouveau le menton sur sa cravate.

« Il a toujours été, je crois, un peu amoureux de toi, Céline, n'est-ce pas ? dit-il enfin.

— Est-ce que tu sais seulement ce que veut dire être amoureux de quelqu'un ou de quelque chose, toi ? dit la Marquise. Je connais Bousson depuis quarante ans. Il est gentil et serviable, un point c'est tout.

— Il faut exactement l'amour que je dis, Céline, pour être gentil et serviable pendant quarante ans. Et que fait Bousson ?

— Qu'entends-tu par faire ?

— A-t-il une charge ?

— Tu sais bien que non. Il est passionné pour des choses qu'il n'explique pas et qu'on n'explique pas, d'ailleurs. Il se dépense pour ces mystères en va-et-vient par monts et par vaux. Puis, un beau jour, il décide que c'est fini et il se met à courir derrière une nouvelle ombre qu'il est le seul à voir.

— Rien d'officiel en tout cas, tu le saurais ? »

« Quelle différence avec le personnage qui, à l'instant même, est venu m'accueillir dans le hall, se dit Angelo. Le voilà qui rentre sa tête ; j'augurais mieux d'un homme qui porte dans ses yeux l'ardeur d'une bravoure folle. Il est terrifié à l'idée qu'on peut venir casser les vitres de ses fenêtres pendant une nuit d'orage, comme celui qui se prépare pour cette nuit-ci. Est-il simplement amateur de ces délicieux petits carreaux, qui donnent tant de caractère à la grande porte vitrée que j'ai poussée tout à l'heure, ou bien tremble-t-il de se voir arracher quelque cassette qu'il se sait incapable de défendre ? Sur le moment où je l'ai vu, j'aurais parié cependant qu'il était à mon goût. Mais d'où vient cette odeur balsamique qu'on respire dans cette maison ? La Marquise, au repos, se parfumerait-elle ? Je n'ai jamais senti une odeur plus belle. » Et il était de nouveau amoureux de l'amour.

« Je ne saurais rien du tout, dit la Marquise. Comment le saurais-je ? Et de quoi d'officiel veux-tu qu'il s'occupe ?

— De police, dit le Marquis.

— Au fait, dit la Marquise.

— Au fait de quoi ? dit l'évêque.

— Vous avez de la chance. Monseigneur, dit la Marquise, que j'aie été

bien élevée, c'est-à-dire religieusement. J'en conserve toujours, et forcément, une sorte d'indécision qui me retient dans la témérité de mes jugements sur les dignitaires de l'Église. »

Juste à ce moment, au contraire, Angelo revenait de ses sentiments sur l'évêque. Il ne voyait plus l'air paysan. Il était touché par une acuité de regard très extraordinaire et, par ailleurs, une immobilité de traits qui donnait au visage une dureté de pierre.

« J'ai pensé aussi, dit-il, que cet homme était de la police. Il m'a interrogé fort habilement et m'a poussé dans des retranchements que je n'avais d'ailleurs aucune raison de défendre. Il est vrai que je suis moi-même en situation délicate depuis quelques jours à peine, et porté à voir de la police partout pour le moment. Mais j'ai regardé son costume avec attention et, en réalité, il s'habille avec trop de goût pour avoir un métier si salissant. » Il expliqua très longuement tous les rapports qu'il avait eus avec l'homme au carrick, et donna beaucoup de raisons psychologiques pour prouver qu'à son avis, c'était simplement un bourgeois curieux qui s'ennuyait, portait en lui-même une âme un peu plus grande que sa taille, et profitait fort habilement de toutes les occasions pour contenter son besoin de romanesque. Il eut le bonheur d'être brillant dans sa façon d'expliquer son sentiment et il vit qu'il intéressait beaucoup l'évêque. Celui-ci l'interrompit : « Mon jeune ami, dit-il, et permettez-moi de vous appelez ainsi malgré le haut grade auquel vous avez si rapidement accédé, je vous félicite de tout mon coeur. Voilà ce qui s'appelle observer. Je vois M. Bousson comme s'il était devant moi. Mieux que s'il était devant moi : comme s'il était en verre. » Il se crut obligé de faire un petit sermon sur la clarté que l'âme projette à travers le corps. Il employa le procédé de la parabole, et il compara Angelo à un essuyeur de verre de lampe, ce qui ne fut pas du tout de son goût. « Voilà pourquoi tu n'es qu'in partibus, se dit Angelo. Tu n'as pas l'invention noble, tu prends tes images à la cuisine au lieu de les prendre dans des galops de chasse : ce qui te permettrait de crever les nuages de l'horizon et d'entrer dans un évêché de pierre meulière. J'espérais bien que tu m'épargnerais cette onctuosité classique. Tu as la chance de sortir du peuple : pourquoi n'en as-tu pas la verdeur ? Voilà qui aurait été un coup de génie. » Mais comme l'évêque cessait de parler et se léchait les lèvres, selon l'habitude des orateurs sacrés dont la voix doit porter sous les voûtes, il vit le bout rouge de la petite langue et, comme par un engrenage mécanique, le visage prit aussitôt un air de ruse,

pendant que le regard, mince comme un fil, passait à peine entre les paupières presque fermées. « Diable, se dit Angelo, mon homme a plus d'un tour dans son sac ! Mais, dans mon pays, on est évêque de père en fils ; ce petit ultramontain, malgré son bréviaire, ne me damera pas le pion. »

« Et, dit la Marquise d'un ton sec, ce verre de lampe avait deux pistolets ?

— Un bourgeois qui s'imagine Chevalier de la Table ronde a toujours deux pistolets, dit finement Angelo.

— Pertinente remarque, dit le Marquis.

— Qui ne m'a pas coûté beaucoup d'effort, continua Angelo. Je joue moi-même constamment à ce jeu. »

Il avait parlé avec une extrême franchise ; il fut surpris de voir la stupéfaction de l'évêque et le saisissement qui laissa le Marquis bouche bée. Ensuite les visages devinrent si sérieux qu'il expliqua : « Je ne suis pas tout à fait un jeune chien qui s'embarrasse dans ses oreilles, dit-il en regardant du côté de la Marquise. Je connais très bien mes défauts. J'ai le bonheur de les trouver assez nobles : c'est pourquoi je ne m'inquiète guère de les cacher ou de m'en guérir. Je suis un animal grave. Et je ne suis dupe que de la gravité que ma nature donne gratuitement à toutes les entreprises que la vie me propose. Je comprends très bien que d'autres, au contraire, en voient le frivole... » Et il raconta très simplement le duel avec le baron Schwartz.

La pièce où ils se tenaient était très vaste et l'ombre de la pluie ne permettait pas d'en voir les murs, les fenêtres ouvraient sur des arbres et de la verdure qui se déroulaient à l'infini. Tout en racontant son histoire, Angelo avait serré à plusieurs reprises l'accoudoir de son fauteuil, et, passant la main sur son visage, il sentit que ses doigts étaient parfumés de cette odeur qu'il trouvait si belle. « Le personnage qui a cette odeur s'est assis dans le fauteuil où je suis », se dit-il, et naturellement il donna à ce qu'il racontait un tour tendre qui rendit la mort du Baron presque plaisante.

Il était placé de telle façon qu'il voyait clairement les visages de l'évêque et du Marquis. Ils étaient tous les deux fort soucieux. Le Marquis surtout serrait tellement les lèvres que sa bouche avait disparu ; il jeta d'abord de furtifs regards très précis autour de lui et enfin, sans cesser de dissimuler, il s'intéressa longuement à quelque chose qui devait se passer dehors et très loin dans le parc. Il posa enfin une question bizarre :

« Je suppose, dit-il, que vous vous sentez à votre aise avec nous ? (L'évêque fit un mouvement brusque, puis sourit lentement d'un très beau sourire paisible.) Puisque vous étiez sous l'yeuse ronde, avez-vous reconnu quelqu'un hier soir ?

— Je ne pouvais reconnaître personne, dit Angelo, puisque je ne connais personne.

— J'attache beaucoup d'importance à votre grade dans l'armée, dit le Marquis. Vous êtes vous-même bon cavalier et vous devez savoir reconnaître la monte de vos hommes. Si vous rencontriez en plein jour un de ces cavaliers nocturnes, le reconnaîtriez-vous ? À son allure ?

— Pour les deux qui sont passés près de nous, le premier, qui était en avance, faisait rêver son cheval ; s'il le fait rêver devant moi de la même façon, je le reconnaîtrai sûrement. Le second était en sentinelle à dix pas derrière nous. Je le reconnaîtrai à sa tournure, même s'il était à pied.

— C'est un homme de quel âge ?

— Il n'a pas passé trente ans. »

Le Marquis relâcha sa bouche et sourit très rapidement : « Vous êtes un homme très précieux, dit-il. Êtes-vous bien installé à l'auberge ? »

Angelo ne tarit pas d'éloges. Il parla de la courtepointe piquée, de la taie de dentelle, du fauteuil de reps, et surtout du fameux vin qu'on lui avait servi dans la carafe d'argent.

« Alors voici, dit le Marquis, la plus drôle de vos aventures : tout ceci était destiné à un hôte de qualité que j'attends et qui, pour des raisons bourgeoises, ne pourra pas habiter le château. Ne vous excusez pas, je suis ravi que vous ayez été ainsi mon invité depuis hier soir. Il est inutile d'ailleurs que vous essayiez de partir par cette pluie battante. Ne vous souciez plus de l'auberge et permettez-moi de mettre à votre service, pour cette nuit, un petit pavillon qui est à cent pas d'ici dans un massif de hêtres. Si demain la pluie a cessé, ce que je crois, je vous prêterai un de mes chevaux, et vous pourrez entrer à Aix avec toute l'élégance que vous devez vouloir y mettre. »

Après la petite cérémonie de refus et d'insistances où le Marquis mit beaucoup d'ardeur, Angelo accepta volontiers. Il fut également gardé à dîner et, en sortant de table, le Marquis lui dit :

« Puisque vous allez à Aix, voulez-vous me rendre un petit service ? Savez-vous jouer aux échecs ?

— Tu aurais pu t'éviter cette question, dit la Marquise. Je te croyais plus perspicace. Crois-tu que ce garçon échafaude ? Et s'il le fait, crois-tu que ce soit avec de petits bouts d'os taillé ?

— C'est vrai, dit le Marquis, ce jeu n'est captivant que pour les ambitieux froids, et vous êtes, de toute évidence, un mangeur de feu. Je vais vous expliquer en deux mots : je déteste demander à mes amis des services insolites. Ils ont le droit de savoir à quoi ils s'engagent. Ici donc vous ne vous engagez à rien. Venez voir. Voici un échiquier sur lequel est posée la partie que je joue à distance avec le vicaire général. Il n'y a pas d'ambitieux plus froid qu'un vicaire général et, quant à moi, je suis un iceberg d'ambition, cela est visible à l'oeil nu. L'admirable de ce jeu est qu'il n'exige pas la présence des adversaires. Il est diaboliquement copié sur la vie. Il suffit que mon adversaire, ou plus exactement mon partenaire (car l'ambition à sa pointe extrême finit par être aussi pure que la géométrie et il n'y a plus d'adversaire) garde soigneusement posé chez lui un échiquier semblable à celui-ci avec la même disposition des pièces. Ces rangées de cases verticales sont numérotées de 1 à 8, ces rangées de cases horizontales sont notées en lettres de A à H ; cela donne un signe à toutes les cases du tableau : voici le roi, voici la reine, voici les fous (vous voyez que rien n'est oublié), voici les chevaux et voici les tours. Les pions sont les soldats. Quand je joue un coup, je note sur un feuillet l'initiale de la pièce que je déplace, le signe de la case qu'elle quitte et le signe de la place où elle va. La poste se charge d'aller porter cette indication à mon partenaire qui, par le même moyen me répond en conséquence. Voilà, colonel, à quoi jouent les ambitieux de mon âge au XIX<sup>e</sup> siècle.

« La partie que vous voyez ici est engagée déjà depuis assez longtemps. Si vous étiez familier de notre jargon je vous dirais même que ma reine est en fâcheuse posture. Mais j'emploie toujours très habilement les cavaliers. Ce cavalier noir qui est sur la case F5, je le porte sur la case E7. Voilà ma reine sauvée.

— Réfléchissez bien, dit l'évêque. Vous vous êtes déjà beaucoup servi de vos cavaliers. Ne vaudrait-il pas mieux sacrifier le fou ?

— Toute pièce touchée est jouée, Monseigneur, dit le Marquis, je respecte

toujours les règles, même seul. C'est ce qui me rend si dangereux.

— Que ne ferais-je pas pour sauver la reine ? dit Angelo en riant. Je porterai volontiers votre petit feuillet au grand vicaire. »

Le pavillon où il fut conduit apparut aux lanternes posé à cru sur la pelouse d'un vert épinard. L'herbe touchait les murs. Il ne comportait qu'une grande pièce, très haute de plafond, qui n'était pas à proprement parler une chambre, quoiqu'un lit de repos fût dressé dans un coin. Pour l'occasion, on l'avait garni de draps éclatants, légèrement amidonnés, où Angelo reconnut le damas des draps de l'auberge. Il fut touché de l'attention qu'on avait eue en enveloppant également l'oreiller d'une taie à volant de dentelle, en tout point semblable à celle qui était destinée à l'« hôte de qualité ».

Pour le reste, la vaste pièce avait l'air d'être un lieu de méditation. L'odeur si belle était ici encore plus précise qu'au château. Cette odeur était si charmante qu'il tomba en rêverie. Il resta planté devant une bibliothèque basse, où il venait d'apercevoir les elzévirs d'une petite édition de l'Arioste, de Shakespeare et de Calderon. « Quel est l'être passionné, se dit-il, qui a inventé de porter ce parfum et laisse ainsi des traces devant tous les pas que je fais depuis que j'ai poussé la porte vitrée de cette façade pâle, si harmonieuse et si noble ? Si cette Marquise caustique qui n'a presque pas parlé aujourd'hui, mais n'a pas cessé de me regarder d'un air amusé, avait quarante ans de moins, je dirais que c'est elle. Elle a dû être fort capable, dans sa jeunesse, d'arborer ainsi ce besoin de l'ultra. Mais il faut à peine ici vingt ans. Ceci n'est pas porté par souci d'élégance : c'est le romarin d'Ophélie. »

La nuit retentissait du chant des rainettes. Il y eut un frémissement assez violent dans les arbres, et Angelo entendit le bruit d'une eau qui clapotait. Il entrouvrit une fenêtre qui donnait sur les derrières du pavillon et un peu de lune qui avait déchiré les nuages lui fit voir, au pied des murs, l'eau et les joncs d'un étang.

Il ne pouvait pas détacher ses yeux de cette plaque d'étain luisant sertie par l'ombre très noire du parc. Enfin il ferma la fenêtre et fut en proie à d'amères réflexions : « J'ai manqué ma vie, se dit-il. J'ai cru voir de la grandeur à lutter pour établir la liberté. Je ne serais arrivé qu'à établir des

hypocrites dans les ministères de mon pays. Il n'y a pas de tâche plus noble que la poursuite du bonheur. Là aussi, il est difficile de rester pur sans être dupe, mais quelle victoire si on y parvient ! Il y faut presque autant de bravoure. Je me suis laissé prendre à l'illusion de la quantité. La bonne opinion qu'on avait de moi, j'ai voulu la justifier en me sacrifiant au plus grand nombre. Quel bonheur, au contraire, si je pouvais mettre mon coeur au service de la qualité ! Cette qualité n'étant même contenue que dans une seule personne. »

Tout en réfléchissant gravement de cette façon très enfantine et en éprouvant des souffrances véritables, il avait fait quelques pas jusqu'à un petit secrétaire, et l'odeur qui le touchait si profondément fut soudain, à cet endroit-là, très présente « C'est ici, sans doute, se dit-il, que cette femme si tendre s'assoit. C'est ici qu'elle vient vivre une partie de sa vie que personne ne connaît, sauf elle, et dont son parfum dévoile toute la richesse. C'est certainement ici, quand elle est seule, qu'elle a les pensées les plus audacieuses et qu'elle peut devenir aussi belle que ce parfum. Non, poursuivit-il au comble de l'émotion, elle doit être toujours aussi belle que ce parfum, puisqu'elle a l'audace de le porter partout dans cette maison et sans doute partout dans le monde. » Il ne se demanda même pas comment tant de qualités pouvaient laisser supposer le libre fonctionnement d'un organisme physique. Si cette femme était entrée, il ne l'aurait pas reconnue.

Il y avait sur le secrétaire un petit vase de porcelaine d'où le parfum semblait venir. Angelo le regarda de plus près et découvrit un petit mouchoir enfoncé dans le goulot. Il le tira, et dès qu'il l'eut dans ses mains, il ne vit absolument pas de ridicule à se faire tuer pour ce mouchoir. Il fut alors tellement heureux que, dans sa fatigue, une grande paix soudaine l'obligea presque à dormir debout. Il se déshabilla et, gardant le mouchoir dans sa main, il n'eut pas plus tôt la tête sur l'oreiller qu'il tomba dans un sommeil sans rêves.

Les oiseaux et le grand vent du jour dans les arbres le réveillèrent. Il faisait frais et grand soleil. Un valet qui l'attendait au seuil du château le mena dans la cour des écuries. « Je vous ai fait préparer, dit le Marquis, ce beau cheval qui non seulement va vous mener à Aix, mais encore vous donnera un grand plaisir tout le long du chemin. Amusez-vous à le faire rêver : vous verrez. Je ne vous conseille pas de suivre la route par laquelle vous êtes venu et qui vous oblige à passer par Peyrolles. Toute la

maréchaussée doit être sur pied et vous risquez, avec votre costume de velours, de paraître insolite sur un cheval que les terrassiers ne sont manifestement pas assez habiles pour monter. Je vous prêteraient bien une redingote, mais je crois que vous détesteriez ça. Passez par Saint-Paul et Vauvenargues. Et voici le petit papier sur lequel j'ai marqué mon coup d'échecs que je vous ai montré hier soir. Je vous ai indiqué au dos l'adresse du grand vicaire. Vous pourrez également lui laisser le cheval : il a souvent des occasions de me le faire retourner. Bon voyage, et je remercie la Providence de m'avoir mis sur votre route. Ma soeur vous fait plus d'amitiés qu'elle n'en a jamais fait à personne. » Angelo, qui avait le petit mouchoir dans la poche de son gousset, débordait de bonheur, et il aurait écouté n'importe quoi. Il fut une surprise délicieuse pour le cheval qui n'attendit même pas d'être sorti de la cour pour manifester sa joie d'être libre, en plein soleil, avec un cavalier si compréhensif.

## VI

L'entrevue avec le vicaire général fut cordiale. Cet homme habitait dans une rue d'ombre, de paix et de verdure. Des fontaines chantaient autour de sa maison. Il avait à peine quarante ans. Les fleurs d'une vie très ardente riaient dans les fossettes autour de sa bouche. Il était célèbre pour des sermons très écoutés qu'il se donnait le plaisir de faire tous les mercredis soir, aux Saints-Augustins.

Il sortait certainement d'une très bonne famille. Ses manières étaient larges. Il marchait d'ailleurs à grands pas, sans se soucier de sa robe qui bouillonnait autour de lui d'une façon fort guerrière. Angelo le trouva en train de préparer une de ses petites pièces oratoires qui donnaient chaque fois pas mal de tablature aux maris et aux amants, mais enchantait tellement les dames que quelques-unes avaient fait broder certaines de ses phrases sur des ombrelles, et même sur des coussins.

« Alors, voilà, dit-il, ce que le vieux loup a décidé ! S'il était là, je lui dirais qu'il est mon maître. Le coup qu'il vient de jouer me désarme. Cette partie est perdue pour moi. Nous en recommencerons une autre. » Ceci était dit avec beaucoup de gaieté. Il fit apporter du vin qui fut servi par une servante joliment habillée et très loin de l'âge canonique. Il bourra une petite pipe d'ambre et d'écume. « Voilà qui rappelle mon pays, se dit Angelo, la qualité est à son aise partout. »

Il donna même à Angelo un mot de recommandation pour un tailleur qui avait, paraît-il, la coupe de Paris et des notions assez précises de confortable anglais. « Il a la prodigieuse habileté, dit le vicaire général, de donner le chic anglais, même à des soutanes. Vous ne pouvez vous faire habiller par personne d'autre que lui, si vous désirez, comme je le vois, éprouver le bonheur d'être à la fois invisible et présent. » « Quelle profondeur, se dit Angelo, c'est exactement ce que je suis. » Néanmoins, il parla avec beaucoup de liberté de lui-même et de toute son histoire.

En revanche, le fameux affilié dont il avait l'adresse le déçut beaucoup. C'était un ingénieur Tyrolien qui s'était tout de suite mis à son métier, et conduisait les travaux d'un canal qu'on creusait pour amener les eaux de la Durance à Marseille. Angelo le trouva dans une cabane construite en planches, au milieu des déblais, et où il vivait dans deux petites pièces tapissées de papier journal, avec sa femme et ses deux enfants. Une grue à vapeur traînait ses godets, battait la poussière et sifflait à deux pas de là.

Cet homme, emmitouflé dans une très belle barbe noire, ferma soigneusement sa porte, embrassa Angelo, appela sa famille et devant elle le salua solennellement comme un héros. Il demanda avec feu des nouvelles de la cause ; sa femme, qui allaitait, couvrait de sa main son sein lourd et le visage du nourrisson, mais elle participait en même temps si violemment à l'impatience de son mari qu'elle remuait les lèvres en silence sur la forme de tous les mots qu'il prononçait. Angelo répondit fort mal. « Viens avec nous, dit l'homme, j'embauche tous ceux qui sont chassés de notre pays. Nous sommes déjà assez nombreux et assez sûrs les uns des autres pour réunir une vente qui peut être active. » Il avait des projets grandioses. Angelo demanda à réfléchir. « Je sais, dit l'homme, que le bras qui nous a débarrassés de ce chien et de ce fils de truie n'est pas fait pour soulever des brouettes mais je te ferai nommer contremaître, et nous siégerons ensemble dans l'assemblée que je compte réunir bientôt dans des grottes de la montagne Sainte-Victoire, du côté de Trets. » Il avait toutefois créé une organisation clandestine de confection de faux papiers fort bien faits, et Angelo s'empressa d'en profiter.

Trois jours après, vers les onze heures du soir, comme il faisait quelques pas en fumant son cigare avant de rentrer chez lui, il fut légèrement bousculé par un manoeuvre qui, grommelant en piémontais quelques mots d'ivrogne, lui glissa dans la main le carton d'un passeport régulier. Il y était appelé Edmond Vassard, avec le métier de « professeur d'escrime ». « Ceci, se dit Angelo en souriant, est l'humour de mon Tyrolien barbu. Il ne se tient pas de joie du coup de sabre que j'ai donné et il voudrait que toute l'Europe le sache. C'est déjà mieux que la froide colique des hypocrites qui m'ont obligé à partir de Turin. Mais je ne serai pas contremaître. »

Le tailleur, à qui il avait été recommandé, lui livra l'impeccable redingote sanglée à forme militaire de ses rêves. Il eut grand plaisir à se promener sur les boulevards de la petite ville dans du linge frais et un costume qui le rendait magnifiquement invisible et présent, suivant la petite roublardise du

vicaire. Il passait parfaitement inaperçu au milieu de jeunes officiers de Bugeaud qui restaient à Aix en convalescence, remplissaient les cafés, les promenades et le parterre d'un minuscule théâtre, où Anna Clèves venait de Marseille, une fois par semaine, chanter les opéras de Rossini et de Mozart. Pourtant, quelques jeunes bourgeois se retournaient quelquefois sur son passage.

Avant de se mêler ainsi à la vie de la ville, il avait pris de délicieuses précautions : le lendemain du jour où il posséda son costume neuf, il en fit un paquet très soigné et quitta ostensiblement l'hôtel de La Croix de Malte où il avait pris pension et laissé pousser un peu de duvet noir sur sa lèvre et ses joues. Il arriva le soir à Marseille, juste à temps pour se faire raser et raccourcir ses cheveux bouclés. Il se mit en sentinelle près de l'hôtel de Versailles et, quand la diligence d'Avignon arriva vers les onze heures, il se mêla aux voyageurs et prit une chambre. Il dormit à peine, se leva à quatre heures, s'habilla avec son linge neuf et son beau vêtement, fit un nouveau paquet de son costume de velours, surveilla le moment où le garçon du matin prenait sa garde, lui paya sa chambre, alla tourner avec son paquet autour de la diligence qui s'apprêtait à partir pour Nice, passa le seuil comme pour prendre l'air, et entra dans les ruelles d'autour de la porte d'Aix. Il laissa son paquet dans un angle de porte.

Il descendit vers le port, trouva un café ouvert et s'installa dans l'arrière-salle pour écrire une lettre à sa mère. Il lui parla surtout de la nuit passée dans le pavillon et écrivit plus de vingt lignes de mots plus passionnés les uns que les autres, sans liaison entre eux et tous séparés par des virgules. Il s'en alla ensuite sur le quai chercher un voilier de Gênes ; il en trouva un dans le canal du fort Saint-Jean.

Il approcha avec beaucoup de naturel du matelot qui fumait sa pipe à côté de la passerelle. Il eut la chance de trouver en celui-ci un homme qui, dès qu'il entendit les noms, sauta sur ses pieds et lui dit en Florentin : « Parlez bas et servez-vous de l'italien classique, tant que nous ne serons pas sous ce rempart très haut et tout nu, jusqu'où vous allez m'accompagner, en faisant semblant de me marchander ce collier de corail que j'ai dans la main. »

Le rempart qu'il désignait avait plus de cinquante mètres de haut et la route qui passait à ses pieds était déserte à cette heure de la matinée. Un petit bastion derrière lequel ils s'engagèrent les cacha à la vue du bateau. « On

parle toujours beaucoup de vous au pays, dit le matelot en piémontais, et on essaie de faire croire que vous êtes un coquin parce que vous avez déserté votre régiment. Mais personne n'y croit, sauf ceux qui sont intéressés à y croire. Demandez-moi ce que vous voulez et, sur la Madone, je vous jure que je le ferai.

— Il s'agit, dit Angelo, de porter cette lettre à ma mère. C'est simple, mais il faut bien savoir que tu ne dois pas te laisser arrêter ni par le portier ni par les domestiques parmi lesquels on a dû, dès les premiers jours, payer des espions.

— Où couche la Duchesse ? demanda le matelot, je jetterai du gravier dans ses fenêtres, et si le mur n'est pas plus haut que ce rempart, je monterai pieds nus jusqu'aux barreaux de sa chambre lui porter la lettre. » Depuis qu'il était entré en France, c'était la première fois qu'un homme parlait le langage de son cœur : Angelo serra presque le matelot dans ses bras. « Tu me comprends et je t'aime, lui dit-il, mais tu n'auras pas besoin de te casser le cou. Monte négligemment la garde à l'angle de la place Pardi, sous le mûrier près de la fontaine. Amuse-toi peut-être à laver ton béret dans le bassin. Surveille la petite porte qui ouvre juste en face. Vers les quatre heures du soir, tu verras sortir une femme droite et noire, aux gros seins et toujours vêtue de jupes vertes. Tu ne peux pas te tromper, elle est la seule à sortir par cette porte et elle tient à cette prérogative comme à la prunelle de ses yeux. C'est la Thérèse, c'est ma nourrice. Dis-lui mon nom et que tu veux voir ma mère, elle te mènera jusqu'à elle par un escalier où l'on ne rencontre jamais personne.

— Dans la première quinzaine d'octobre, dit le matelot, je serai de nouveau par ici ; soit sur ce bateau, soit sur un autre, car c'est le moment où l'on fera le transport du vin.

— Il se peut, dit Angelo, qu'on te confie de l'argent. Je me fie à toi corps et âme.

— Venez, dit le matelot jusqu'à cette petite rue là-bas, nous allons boire un verre d'Asti chez une femme qui est presque ma femme. Elle se ferait tuer plutôt que de ne pas m'obéir. C'est là que je laisserai les commissions pour vous. » La femme, qui s'appelait Paule, était énorme et marchait comme les canards, mais son visage, entre les deux bandeaux noirs de ses cheveux plaqués, était plus beau que le visage d'une déesse grecque. Ses yeux

immenses écouraient comme la solitude des océans. « Mefiez-vous des femmes maigres, mon Colonel, dit le matelot. L'absence les mange à un point que vous n'imaginez pas. Après huit jours de mer, il ne vous en reste plus, même pour le petit déjeuner du matin. » Angelo accompagna le matelot jusqu'à cent pas du bateau. « Quand partez-vous ? demanda-t-il.

— Dans deux heures.

— Adieu, dit-il, tu emportes ma vie. » Il se sépara rapidement de lui et, par un chemin détourné, monta sur le rempart. « Va-t-il me trahir ? » se disait-il. Mais on retira la passerelle après deux bonnes heures pendant lesquelles Angelo ne cessa, du haut de son observatoire et dissimulé derrière un créneau, de surveiller le pont ; le bateau fut tiré à la toue jusque dans l'entrée du port, et il commença, sous petites voiles, à faire lentement de l'erre vers le large.

Angelo alla déjeuner. « Que va-t-il penser de moi ? se reprochait-il, je n'ai même pas eu la gentillesse de lui parler de mes amours. Mais c'est que je n'ai pas d'amour. Il ne l'aurait pas cru, même si je le lui avais dit. Il se serait imaginé que je suis fier et sournois. Il aurait fallu inventer. Oui, j'aurais dû avoir la politesse d'inventer. »

Ces réflexions lui remirent en mémoire un petit travail qu'il comptait faire exécuter à Aix, mais qu'il serait peut-être plus facile de demander à Marseille. Il se fit indiquer la boutique d'un ouvrier maroquinier et il la trouva au milieu de la rue d'Aubagne, sur une placette dominée par le buste d'Homère. Il voulait qu'on lui fît un petit sachet en cuir souple. On lui montra des cuirs de Russie, de Cordoue, et des peaux persanes d'un beau vert, mais il exigea des cuirs sans odeur. Enfin, il trouva ce qu'il fallait, fit exécuter le travail sur-le-champ, et, demandant à passer dans l'arrière-boutique, il dénoua sa cravate devant la petite glace où les apprentis se peignaient avant de sortir, et suspendit à son cou le sachet où il avait enfermé le mouchoir parfumé. Il le plaça sur sa peau à côté du scapulaire de saint Janvier.

Il prit ensuite un cabriolet de louage et rentra à Aix.

Quelques jours après, il se fit annoncer chez le vicaire général. « Je suis ravi de vous revoir, lui dit cet homme aimable, et, dans mon coeur, je vous attendais. Vous êtes beau comme un dieu ou, plus exactement, vous êtes beau

comme Dieu. Tournez-vous. C'est parfait. Il n'a même pas oublié cette petite piqûre de soie en forme de pointe de flèche qui donne un sens à tous les beaux plis de votre dos.

— Je suis venu vous demander un service, dit Angelo.

— Je vous embrasserais pour l'avoir fait, dit le vicaire général. Je suis votre ami.

— J'habite, dit Angelo, à l'hôtel de La Mule noire, mais la table d'hôte m'oblige à des conversations qui me gênent. Je n'aime pas non plus la curiosité des domestiques qui font ma chambre. Ne pourriez-vous pas me recommander à une femme d'âge respectable qui me louerait un appartement, que je préférerais donnant sur les jardins ? L'admirable serait qu'elle puisse me faire un peu de cuisine et qu'elle s'occupe de mon linge. Mais, si elle ne peut pas, je prendrai un valet.

— Pas de valet, dit le vicaire général, et vous mettez le comble à mes voeux les plus chers : j'ai fait une prière en ce sens au Sacré-Coeur de Jésus. J'ai la femme, l'appartement et le jardin. Je vous attendais la semaine dernière, je vous ai aimé tout de suite. Comment le Marquis a-t-il pu laisser échapper un homme tel que vous ? Vous avez vu Rosette ? C'est la jeune personne qui vous a déjà servi du vin et va nous en servir encore. Nous allons le boire à notre bonne amitié et je vous accompagne chez sa mère. Il ne faut pas, pour tout l'or du monde, que vous alliez ailleurs que là. Vous allez être comme un coq en pâtre. »

Le vicaire général fit durer l'entretien jusqu'à la nuit.

« Dépêchons-nous, dit-il alors, nous nous sommes oubliés dans les délices de Capoue d'une fraîche amitié. Mais ne le regrettons pas. Tout ce que vous venez de me dire de votre mère et de vous-même me comble de joie à un point que vous ne pouvez imaginer, je vous l'ai dit déjà trois fois, il faut que je vous le dise une quatrième : je vous aime. Prenez mon bras. » Les rues étaient très obscures.

Mme Hortense, en demi-deuil gris, presque gai, ressemblait à une pintade. Une grosse jeannette en or était lourdement plaquée sur une opulente poitrine soigneusement tenue en bride. Ses gestes étaient d'une telle rectitude autoritaire qu'on sentait bien que Dieu ne pouvait pas lui échapper. Elle le traquait jusque dans ses petits retranchements. Seule parfois sa bouche lui

échappait : pendant les grandes chaleurs de l'été, au moment où Mme Hortense allait faire la sieste, sa bouche s'épanouissait et devenait fleur. Il fallait un grand renfort d'autorité pour l'avaler et la serrer de nouveau comme il était décent de l'avoir.

Elle s'occupa magnifiquement d'Angelo. La maison était vaste, fraîche et contenait une ombre verte. Au premier étage, deux larges pièces, hautes de plafond, donnaient sur un petit jardin de lilas et de jasmins, séparé par un simple mur des jardins de l'archevêché avec ses grands sycomores.

Mme Hortense soigna le linge, plia les chemises, repassa les cravates, frotta le parquet et regarda vivre Angelo.

« Quelques fleurs, monsieur », dit-elle un matin en entrant. Elle avait trois très belles roses dans un vase qu'elle posa sur un guéridon. Les matins d'après, en trois ou quatre fois, elle garnit de géraniums rouges en caisse le devant des fenêtres. « Une belle étoffe, monsieur », dit-elle un après-midi. Elle montrait un cachemire jaune à petits pois noirs ; chacun de ces pois perdait sa couleur et devenait une minuscule violette persane ; la soie pesait aux doigts et retombait en plis aquatiques. Elle laissa le cachemire sur le dessus d'un fauteuil. « Ceci est vraiment beau, se dit Angelo qui s'ennuyait, et ferait une magnifique cravate pour le gilet ouvert que je porte avec mon spencer gris. » Il mit ses bottes pour aller au café, Mme Hortense l'attendait en bas pour le brosser au passage. « Si Monsieur portait un gilet ouvert, dit-elle, il aurait fallu mettre le cachemire en cravate. Cela relèverait son teint et ses yeux. »

« Je m'ennuie, se dit Angelo. J'ai eu le cœur arraché par cette odeur si belle que j'ai respirée chez le Marquis. Dans le monde que cette odeur représente, j'aurais de quoi vivre ; mais ici non. Faisons attention de ne pas nous passionner pour ce qui n'en vaut pas la peine. »

Il allait souvent chez le vicaire général. « Venez chaque fois que vous en avez envie, lui disait cet homme aimable, et je souhaite que vous en ayez envie chaque jour. Au fond, lui dit-il une autre fois, c'est moi le grand bénéficiaire de la mort du baron Schwartz. Grâce à elle, je jouis de la société d'un être beau, brave et désiré de tous. C'est ici qu'il vient s'asseoir pour passer son temps et qu'il se sent en confiance. » « Le fait est, se dit Angelo, que je lui dirais tout, s'il y avait quelque chose à lui dire. » « Mais, ajouta-t-il à haute voix, la préférence que je vous donne (et que je vous donnerai

toujours, car je sens que vous me comprenez complètement), n'est hélas pas flatteuse : je n'intéresse personne.

— Détrompez-vous, dit le vicaire général, et il resta un instant à regarder Angelo en silence. Je ne peux rien dire, poursuivit-il. Vous avez d'ailleurs des yeux pour voir, une bouche pour parler et des jambes pour marcher. Ce n'est pas à moi de diriger toute cette artillerie. Que Dieu me préserve même de vouloir y faire songer. Vous intéressez beaucoup, au contraire. Tenez, dit-il, avec un peu de hâte (et comme pour couper court au flot de questions que, dans son ennui, Angelo allait lui poser) Rosette elle-même... J'ai remarqué que, quand vous venez, elle va vite mettre un petit ruban de velours noir à son cou. » En effet, Rosette, qui apporta le vin et le tabac, avait autour du cou un petit ruban de velours noir qui rehaussait le lait de ses joues de lis, un peu pleines. Elle ne baissait pas les yeux et Angelo lui trouva le regard langoureux. « Je vous assure, dit-il fort gêné, quand elle fut sortie, que jamais je n'aurais pensé...

— Et quel mal y aurait-il ? dit le vicaire général. Cette fille est en âge de savoir très bien ce qu'elle fait et ce qu'elle veut. Vous ai-je dit que Mme Hortense a habité le Mexique ? C'est là-bas que Rosette est née. Son père est un colon espagnol. Dieu qui est partout, comme vous le savez, est également aux tropiques. Mais, dans sa sagesse infinie, il y prend un esprit tropical. »

Rentré chez lui, Angelo courut au jardin ; il y respirait le jasmin le long d'une allée couverte quand Mme Hortense vint vers lui les yeux baissés. « Une porte, monsieur, dit-elle, soulevant à demi un feutrage de vigne vierge et découvrant une porte dans le mur. Elle donne dans un couloir de la conciergerie de l'évêché, qui débouche par un passage entièrement libre dans la rue Caisserie, toujours déserte. Si vous sortiez jamais par là, rien ne m'empêcherait de dire que vous êtes chez vous à ceux qui voudraient un compte de vos gestes. Et si vous receviez quelqu'un venu de ce côté-ci, je pourrais jurer sans danger pour le salut de mon âme que vous êtes absolument seul chez vous. Cette maison est fort commode et a toujours été habitée par des gens de qualité. »

« Elle est presque aussi jolie que sa fille, se dit Angelo, et, malgré son air dévot, elle ne peut empêcher quelquefois ses lèvres de lui échapper. S'il ne s'agissait que d'enlever des scrupules, cet excellent vicaire et cette dévote un peu mûre y auraient parfaitement réussi. Mais il s'agit d'autre chose. » Et il

pensait au sublime.

« Il faut, se dit-il, que je rende à peu près vraisemblable la profession qui est portée sur mon passeport. » Il demanda à Mme Hortense le nom d'une salle d'armes bien fréquentée.

« Il n'y en a qu'une, lui dit-elle, qui soit possible pour vous. C'est le Prytanée du Cengle. Elle est un peu en dehors de la ville, dans des arbres, et ces messieurs s'y rendent à cheval. Elle est tenue par un nommé Brisse, gentilhomme breton à ce qu'il paraît, en tout cas si élégant et de ton si certain, qu'il est le seul maître d'armes ayant réussi à donner des leçons à des dames de la meilleure société. Il y en a parfois qui vont voir les assauts. » « Inutile d'acheter un cheval, lui dit le vicaire, quand il lui fit part de son intention d'aller faire des armes chez le gentilhomme breton. Ne suis-je pas votre ami ? Je vais vous faire des confidences, moi aussi, et vous allez entrer dans le secret de mon cœur. » Il releva sa soutane. Il était dessous en culotte de cheval et de bonne coupe. « C'est mon péché mignon, dit-il. D'ailleurs autorisé par les textes : les cavaliers ne se comptent pas dans La Légende dorée, et il y a une Queste du Saint-Graal, par les cavaliers de laquelle les moines de Cîteaux ont fait entrer le sang du Christ jusque dans le roman courtois. Cependant, je ne sors qu'aux alentours de la nuit. Si bien que personne ne connaît l'alezan qui va vous faire honneur. »

Le cheval était nourri dans les écuries de l'évêché. Angelo le jugea vite : trop d'avoine, mais un cœur droit. Il l'utilisa selon son jugement, et il fit une entrée très remarquée dans les bosquets du Cengle où quelques guinguettes pour parties fines entouraient la salle d'armes.

Les jeunes officiers de Bugeaud passaient leurs après-midi dans ces bosquets.

La fatigue des armes contenta le besoin de pureté d'Angelo. Il mit des gloires dans la souplesse de son poignet et de son coude, et ne s'ennuya plus. « Je n'ai plus rien à vous apprendre, lui dit M. Brisse, un jour où Angelo insistait pour faire assaut avec lui. Quand vous êtes arrivé ici, vous aviez encore quelques italianismes dans les bras et dans les jambes : vous voilà maintenant froid comme un laird écossais, sans avoir rien perdu de votre brio. D'ailleurs, l'école ne vous sert à rien et vous auriez perdu vos ronds de bras superflus sans moi. Que voulez-vous que j'ajoute à tout ça ?

— Je ne suis pas venu à l'école, lui dit Angelo, et ne voyez aucune fatuité dans ce que je viens de vous dire. Ce dont vous m'avez débarrassé m'empêchait d'avoir du style, et ce que vous m'avez appris me fait gagner une seconde sur deux dans tous mes gestes. Vous voyez que votre école a été très utile. Cependant, je ne viens pas ici pour faire le joli cœur, ou pour boire du vin sur les tables des petits cafés champêtres qui sont dans les arbres devant votre porte, et que je trouve fort sales et pleins de mauvaises odeurs. Je tiens à continuer à faire au moins deux assauts par jour, et j'aimerais que vous les critiquiez soigneusement chaque fois. » M. Brisse attira alors Angelo dans un coin. « Dites-moi le fin mot de l'histoire », lui demanda-t-il à voix basse. Angelo mit longtemps à comprendre ce qu'il voulait dire : cet homme croyait qu'il préparait soigneusement une vengeance mortelle. « Il n'en est pas question, dit Angelo, je suis d'humeur grave, voilà tout, vous ne me ferez jamais passer des après-midi à traîner sous les tonnelles, ou à frapper du pied sur les planches comme un coq, en froissant du fer pour donner le frisson aux dames. Je viens ici pour occuper ma vie : je veux une occupation noble ; et je n'en connais pas de plus noble que celle qui consiste à apprendre parfaitement l'usage des armes, puisque c'est par cet usage que je suis le maître de mon bonheur. » Il parla plus de dix minutes très gravement sur ce sujet. « S'il en est ainsi, dit M. Brisse, j'ai à vous apprendre encore beaucoup de choses. Je ne fais pas voir à tout le monde tout ce que je sais » ; et il entra dans des explications qui passionnèrent Angelo. « Je vais vous mener dur, lui dit-il. Je ferai chaque jour deux assauts avec vous, mais chaque fois je vous pousserai à fond. Gardez toutes vos forces pour me résister. Et c'est pour ces moments-là qu'il faudra réserver ces inventions naturelles qui surgissent dans vos bras, et font de vous l'homme le mieux doué que j'aie jamais connu. » M. Brisse vit tout de suite le parti qu'il pouvait tirer de ces leçons exceptionnelles. Il les donna avec un certain apparat. Il ne s'était pas trompé sur la fougue qu'y déployerait Angelo. Celui-ci s'y délivrait librement de tout l'ennui de la petite ville. Malgré la clientèle des officiers de Bugeaud, il ne se donnait au Prytanée du Cengle que de médiocres tournois de fleuret. Ces messieurs ne venaient là que pour se dégourdir les jambes, ou pour donner un prétexte plausible aux innombrables rendez-vous galants qu'abritaient les guinguettes, et même les fourrés des grands bois de pins des environs. L'escrime au sabre de cavalerie était bien en dehors des désirs de jeunes hommes, abondamment pourvus par ailleurs de passés et d'avenirs pathétiques. « Que fait cette grande flamberge, se disaient-ils, avec ce sabre

qu'elle tient d'ailleurs admirablement ? Si ce grand jeune homme veut nous épater, il n'a qu'à venir chercher Abd el-Kader avec nous. »

Angelo ne vivait plus que pour ses deux assauts quotidiens : il en rêvait la nuit, passait son temps à éliminer des habitudes de son corps la moindre possibilité de faute, ne s'ennuyait plus, et regardait le petit sachet contenant le mouchoir parfumé avec un grand contentement de lui-même. Au bout de quelque temps, M. Brisse devint également passionné, malgré lui, par l'habileté prodigieuse qui lui était opposée. Les assauts devinrent des spectacles recherchés dont on commença à parler en ville. Angelo arrivait au Prytanée vers les quatre heures de l'après-midi ; à partir de trois heures, la plupart des officiers et des dames quittaient les tonnelles et venaient s'asseoir près des planches, pour être bien placés. Sous les plastrons rembourrés et le casque de grillage, Angelo gardait très grand air. Ses immenses jambes et ses bras maigres, mais bien développés, donnaient une allonge impressionnante à son arme. M. Brisse était souvent obligé de sauter désespérément de côté, puis en arrière, comme un singe fouetté ; il sortait de ces rencontres essoufflé et couvert de sueur.

Débarrassé de ses plastrons, Angelo revêtait alors le petit dolman de toile fine qu'il avait fait très bien couper pour ces cérémonies et, tête nue, il galopait seul jusqu'à des bois de pins qui, à deux lieues de là, bleuissaient de petites collines. Il s'en allait ensuite à l'aventure dans des sous-bois moelleux et propres où les pas de son cheval ne faisaient pas de bruit. Quelquefois il se baignait dans un petit ruisseau. Toutes les dames déploraient sa sauvagerie.

Un soir, dans une rue près de chez lui, il fut de nouveau accosté par l'ivrogne qui parlait piémontais. « Fais deux pas avec moi dans l'ombre », lui dit ensuite cet homme, d'une voix calme. Ils entrèrent sous un passage en voûte qui aboutissait à des greniers. « Nous savons tout ce que tu fais, poursuivit-il à voix basse. Tu as sans doute de grands projets que tu ne veux confier à personne, et tu as raison, bien que nous soyons sûrs. Je suis venu te dire que, quoi qu'il arrive, tu peux compter sur nous. » « Il est inutile de les détronger, se dit Angelo, puisque de toute façon, s'il fallait de nouveau donner des coups de sabre pour eux, je les donnerais. Qu'ils me laissent vivre à ma guise. Les gestes essentiels des révoltes ne sont jamais faits par ceux qui y pensent toute leur vie. Il y faut un désintéressement qu'ils n'ont plus. Et moi, rien ne m'intéresse. » Il remercia chaleureusement l'homme, qui ne le quitta qu'après avoir tracé affectueusement avec le pouce un signe de croix

sur son coeur.

« Vous devez être content, lui dit le vicaire général. Vous n'allez pas me dire maintenant que vous ignorez l'intérêt que tout le monde vous porte ?

— Je vois, en effet, beaucoup de monde, lui répondit Angelo, et j'ai dit deux ou trois paroles à tout ce qui compte dans Aix, si c'est ce que vous voulez dire, mais je n'ai pas d'amis. Il est vrai que vous me suffisez. Pourvu que vous consentiez toujours à ce que je vienne ainsi vous importuner et troubler votre studieuse retraite, je m'estime le plus fortuné des hommes. » Il fit une très jolie déclaration d'amour au vicaire et croisa les jambes d'un air accablé.

« Allons, dit l'autre en enlevant ses lunettes, dites-moi ce qui ne va pas.

— Je n'ai pas encore rencontré un regard franc, dit Angelo, et l'on ne m'a pas dit un mot qui ne soit de simple politesse. En revanche, j'ai lu beaucoup d'envie dans les yeux, et il ne faut pas être un grand connaisseur de la nature humaine pour savoir que les bouches sont toutes prêtes à raconter sur mon compte les plus effroyables mensonges. Je vous jure que tout ceci ne m'inquiète pas et il suffit que vous m'aimiez pour...

— Venez donc avec moi, dit le vicaire général qui se dressa et, le prenant par la main, le mena devant la glace de son armoire. Regardez-vous et dites-moi ce que vous voyez.

— Je me demande où vous voulez en venir, dit Angelo, qui avait fait une magnifique toilette.

— À ceci, dit le vicaire, qu'il vous faudra d'abord entendre quelques phrases qui vont mécontenter votre modestie. » Et il lui parla en termes difficiles à écouter pour un homme très mâle, de son visage et de la grâce de son corps. « Tout ceci est sous vos yeux, dit-il, oubliez que c'est vous et jugez-le d'une façon objective. Vous êtes un des plus beaux garçons qui existent et votre coeur non moins beau vous éclaire d'un feu difficile à soutenir. Vous possédez en plus une modestie si totale que vous présentez toutes ces raretés avec une désinvolture où les hommes ordinaires sont fondés à croire qu'il y a beaucoup de mépris pour eux. Mais – faut-il vous le dire ? – toutes les femmes en sont viollement touchées. Tous les garçons que vous rencontrez ont des maîtresses et vous n'en avez pas. Ils se sentent tous menacés et sont unis contre le rival commun. Prenez-en une, vous vous ferez

un ennemi mortel, mais les autres seront rassurés et passeront de votre côté.

— Il est difficile de vivre selon ses goûts », dit Angelo avec le plus grand sérieux.

Sans attacher plus d'importance à ce qu'il avait vu dans la glace, « il a raison, se dit-il, mon originalité les irrite. Soyons plus habile et prenons les apparences de l'ordinaire. Il faudra que je m'arrange pour que les apparences suffisent, je ne peux pas aller plus loin ». Il alla regarder si la porte de sa chambre était bien fermée et, soufflant sa bougie, il vint devant une de ses fenêtres. Il osa alors délacer le petit sachet de cuir qui contenait le mouchoir et respirer de nouveau l'odeur si belle. « Tout serait beau et facile si tu étais là, dit-il. Cette femme, d'ailleurs, n'existe peut-être pas. Il est possible également qu'elle soit laide à faire peur. Mais ce parfum me parle de la seule sorte de vie que je veuille vivre. »

Il y avait toujours sept ou huit dames autour des assauts d'Angelo ; certains jours même, elles étaient plus nombreuses. Il les regarda soigneusement à travers son masque de grillage. « J'aimerais mieux la laideur, se dit-il, si elle était au moins extraordinaire. Il n'y a rien d'autre là que de quoi employer cinq minutes. Et que ferais-je après ? Je n'ai pas l'hypocrisie qu'il faut pour faire croire à de l'intérêt quand je n'en ai pas. Bah, elles ne voient pas plus loin que le bout de leur nez ; c'est peut-être plus facile que ce que je crois. Mais s'il faut que je prenne cet air idiot et content de soi qu'arborent leurs chevaliers servants, adieu veau, vache... »

Un coup de pointe de M. Brisse faillit passer, mais Angelo fut aussi brillant que d'habitude. La seule concession que se permit Angelo fut de se priver de ses promenades dans le bois de pins. Son assaut terminé, il prit l'habitude de rester encore une heure à flâner sous les grands arbres, puis de revenir au pas vers Aix, avec les calèches de toutes ces dames.

Le petit théâtre qui donnait une fois par semaine du Rossini et du Mozart jouait tous les samedis soir. Les artistes venaient de Marseille, en berline, dans le courant de l'après-midi. La prima donna était toujours très fêtée par tous les messieurs. Elle n'en distinguait aucun ; le plus empressé était Lacroix-Plainval, un jeune sous-lieutenant noiraud et vif, qui semblait être une sorte de préfet de cantine. Elle était venue souvent au Prytanée, du temps où Angelo s'en allait dans les bois de pins. Cette fois elle le vit qui se promenait sous les grands arbres. « Appelez donc ce garçon, dit-elle.

— Je ne me hasarderais pas à l'appeler, dit Lacroix-Plainval, il n'aurait qu'à me répondre qu'il n'est pas pendu à un clou et je serais dans mon tort. Mais, si vous voulez, je vais le chercher.

— Que d'histoires pour peu de chose, dit-elle. Vous ne voyez pas qu'il fait le pied de grue ? » et elle l'appela sans cérémonie.

Une minute après, il était sous la tonnelle avec la compagnie. « Vous nous avez beaucoup intrigués, lui dit Lacroix-Plainval. Il faut que vous ayez été militaire : j'ai remarqué que vous finissiez toutes vos tailles franches en les détournant sur la droite ou sur la gauche, comme quelqu'un qui est habitué à éviter les oreilles de son cheval.

— Mon histoire est fort simple, monsieur le lieutenant, dit Angelo. Je suis fils de prêtre. Ma mère s'est confessée d'un peu trop près à un bon curé savoyard (d'ailleurs de bonne maison) auquel, quand j'eus dix ans, elle me confia pour qu'il fasse mon éducation. Mais, dans mon pays, qui est la Savoie, la position de bâtard noir est vouée aux sarcasmes du vulgaire. Il arrive même parfois que nos bons paysans se vengent de ce que nous sachions lire, avec quelques volées de bois vert. J'ai appris à tirer des armes avec un maréchal des logis en retraite qui ne possédait que deux sabres. Je tenais à m'éviter les inconvenients du bâton, ou tout au moins à m'en venger avec élégance. Je n'aime pas être berné. » Il débita son petit conte très gravement et avec un grand naturel. « J'aime les insolents, lui dit Anna Clèves à l'oreille, viens dans ma loge ce soir. » Il n'y manqua pas. Elle avait trente ans et beaucoup d'expérience ; mais elle s'aperçut qu'elle n'en avait pas assez.

« Maudit visage », se disait Angelo en se regardant dans les glaces. La pauvre femme ne pouvait pas faire plus que de poudrer longuement ses seins qui étaient célèbres et fort beaux. Elle chanta *In te la fede e la bontà del core* sans quitter des yeux la place de parterre où Angelo était venu s'asseoir. Le théâtre était très petit. Tout le monde le remarqua.

« Il faut que je fasse plaisir à Mme Hortense », se dit Angelo, et un samedi soir il parla à Anna Clèves de la petite porte du jardin. « Est-ce que la conciergerie de l'évêché est ouverte passé minuit ? » lui dit-elle aussitôt. Il n'y avait pas pensé. « Je ne sais pas, dit-il.

— Va l'ouvrir », dit-elle. Le mystère de l'évêché nocturne ne laissa pas

Angelo indifférent. Il traversa le grand couloir de la conciergerie avec d'infinies précautions, et mit au moins cinq minutes à tirer les verrous de la porte qui donnait dans le passage. Il ne l'eut pas plus tôt ouverte qu'Anna Clèves le prenait dans ses bras. « Il y a une demi-heure que je suis là, lui dit-elle, d'une voix entrecoupée de baisers et de petits sanglots, j'ai entendu toute la peine que tu as eue avec les serrures. Mais si tu n'avais pas pu ouvrir, j'étais résolue à aller jeter des pierres dans la fenêtre du concierge ; quitte à lui raconter n'importe quelle histoire ou même à le payer », et elle fit toucher à Angelo une bourse de mailles qu'elle avait à la main. « Quelle sorte de plâtre s'est-elle mis sur la figure ? se disait Angelo, j'ai la bouche poussiéreuse comme en temps de carnaval. » Il n'aimait pas non plus la petite bourse.

Il lui fit traverser les jardins et, arrivé chez lui, prit le temps d'allumer six bougeoirs. « Et maintenant ? » se dit-il. Enfin, il réussit à s'en tirer avec honneur. « Quel dommage que tu n'aimes pas l'amour, lui dit-elle. Non, ajouta-t-elle en lui couvrant la bouche de sa main, ne mens pas. Ce n'est pas à moi qu'il faut raconter l'histoire du fils de prêtre. Ne dis rien, et je suis ton amie. » Il n'était plus ici question de théâtre, et elle fut touchante et naturelle en parlant de l'amitié. Une larme glissa jusqu'au coin de sa bouche qui était agitée de petits tremblements. « Même si tu n'aimes pas, finit-elle par dire, tu as besoin qu'on t'aime. Mon métier me porte un gros préjudice. Je suis moins mauvaise que ce qu'on dit. En tout cas, je ne mets rien au-dessus de la tendresse et si tu consens quelquefois à me caresser les cheveux, comme tu le fais maintenant, je remercierai le ciel chaque soir. » Touché par la sincérité évidente de ce qu'elle disait, Angelo en effet lui caressait les cheveux et même ses petites oreilles. Tout en restant lui-même très sincère, il réussit à lui dire quelques mots qui la rendirent folle de joie. « Voici la plus belle nuit de ma vie, lui dit-elle, faisons attention de ne pas la gâter. Samedi prochain, j'arriverai par le coche d'Arles, au lieu de venir par la berline qui mène toute la troupe, et je serais à ta petite porte vers dix heures du matin. Permets-moi alors de rester une heure dans ta chambre pendant que tu feras ta toilette. Ces appartements ont besoin d'être, de temps en temps, habités par une femme qui t'aime. Même par moi qui ne te suis rien. » Et elle avait l'oeil égaré. « Nous partirons vers les midi pour Saint-Antonin, où il y a une petite auberge que tu aimeras, et des paysages qui seront chers à ton coeur. Nous nous promènerons en camarades. Il faut que je te donne de belles joies si je ne peux pas te donner autre chose » ; et elle pleura dans les mains d'Angelo.

« Ainsi, se dit-il, je vais être obligé d'interrompre les assauts un jour par semaine. Espérons que les paysages sont aussi beaux qu'elle le prétend. »

Ils étaient plus beaux : ils ressemblaient à des paysages de Toscane. Il était difficile de résister à la suavité des horizons qui déployaient avec une noblesse infinie de lentes vagues de bronze vert sous d'énormes nuages éblouissants et pathétiques. Anna montait fort bien une jument de manège qu'Angelo avait soigneusement essayée, de crainte d'un accident qui l'aurait rendu irrémédiablement ridicule.

L'auberge fut déserte jusqu'à trois heures de l'après-midi. On avait fermé les volets contre le plein soleil. La salle était vaste, fraîche et on avait arrosé le parquet qui sentait l'argile. Anna et Angelo étaient assis dans deux fauteuils qui se faisaient face ; trois hommes insignifiants entrèrent sans faire de bruit.

« Mes vêtements ne sont pas pratiques, se dit Angelo, je ne peux pas emporter mon poignard, et je vais être obligé de me colleter comme un charretier si cette belle dame a décidé de venger le demi-affront que je lui ai fait l'autre nuit. » Les hommes s'en allèrent dans le fond de la salle, qui était dans l'ombre, et on les entendit ouvrir des boîtes. Anna continua à rêver. Alors, un violon, un alto et une flûte commencèrent à jouer le déchirant andante d'un Concerto en ut de Mozart.

Anna devait se préparer pour la représentation du soir et il fallut rentrer de bonne heure. Angelo paya royalement les musiciens. « J'ai beau habiter un monde, hélas ! très loin du monde ordinaire, dit-il à Anna, mais ici je ne crois pas au hasard. Par quelle grâce avez-vous pu trouver les choses essentielles à mon coeur ?

— C'est que je t'aime, dit-elle, et que je suis bête. Alors on invente tout comme Dieu. Je t'assure que c'est la première fois que j'ai du plaisir avec mon malheur. Je ne suis pourtant pas tombée de la cuisse de Jupiter : j'étais couturière à Marseille avant qu'un imprésario, qui a été l'amant de ma mère, puis le mien, consente à dépenser un peu d'argent pour me cultiver la voix. Mais je suis sûre que pour toi, j'aurais facilement des idées de grande dame. » « Ce qu'elle me dit est touchant, se dit Angelo. Et que faire pour la remercier ? Décidément, je n'aime pas. »

« Serais-je incapable d'aimer ? » se dit-il quand il fut seul chez lui. Le

paysage dans lequel il avait marché tout le jour, en se demandant à chaque instant s'il faisait bien tout ce qu'il fallait faire pour que sa compagne soit contente, vint lentement occuper, comme un décor étrangement illuminé, les autres murs de sa chambre. « Avec celle qui est tellement faite pour moi qu'elle a inventé cette odeur qui contient tout ce que je désire, ce serait le paradis, se dit-il. Même laide. Même malade et couchée sur une litière, que deux chevaux traîneraient. On peut faire tellement de choses personnelles avec ces magnifiques nuages et ces collines qui roulent à perte de vue comme la mer ! »

Il y eut d'autres promenades à Saint-Augustin. Il commença à voir que la montagne de Sainte-Victoire ressemblait à un immense voilier couvert de toile. Mais il garda l'image pour lui. « Qu'en ferait-elle ? se dit-il. De toute façon, me voilà loin du sabre. Il vaudrait peut-être mieux que je me fasse contremaître. »

Il se le disait fort sérieusement et avait presque décidé d'aller voir le Tyrolien dans sa baraque en bois, quand il reçut un petit mot du vicaire qui le priait de venir. C'est Rosette qui le lui apporta. Tout semblait providentiel, même la jeune fille qui roulait son tablier avec un air un peu bête et ouvrait de grands yeux. Enfin elle eut l'imprudence de dire : « Je crois que l'on a besoin de vous » et elle eut l'air de traiter Angelo de pair à compagnon. Il fit sa toilette en sifflotant.

« Je me suis permis de vous envoyer chercher, dit le vicaire général, et je suis confus de n'avoir à vous dire qu'une chose qui vous paraîtra enfantine et pour laquelle, j'en ai peur, vous allez beaucoup me mépriser : je languis de vous. Et c'est l'unique raison de ma maladroite démarche. Cela fait presque un mois que je ne vous ai vu. Vous me manquez. Je ne devrais pas vous le dire. » Il parla pendant plus de cinq minutes sur son manque d'habileté. Angelo lui répondit presque aussi longtemps, en lui faisant les protestations d'amour les plus folles. « Si vous me parlez ainsi, dit le vicaire, comment voulez-vous que je garde mon sang-froid ? Ayons aujourd'hui une petite conversation d'hommes. Je vous ai montré franchement que je suis très attaché aux choses de la vie. Ceci est loin d'être une cellule de moine. Il s'est trouvé d'ailleurs que, pour parler le langage militaire, mes généraux ont jugé bon de m'employer comme soldat dans le monde. Je me souviendrai toujours d'un Père à qui j'ai dit – j'avais votre âge – : "Je suis sensible aux tentations, mon Père, et vous me mettez à la place où elles ne m'épargneront pas.

— Apprenez à vous servir de compromis”, me répondit-il. C’était un saint, et je ne sais ce qu’attendent les miracles pour flamboyer sur ses os. Je vous dis tout ceci par manque de courage et parce que je tourne autour du pot. Nous avons eu des relations d’amitié ; elles ne me contentent plus. J’ai résisté, mais ces quelques semaines, auxquelles vous avez donné l’apparence que vous me négligez, m’ont fait voir clairement la vanité de la résistance à une tentation de cette espèce. Et comme, suivant le conseil de ce saint, j’ai pris l’habitude de me satisfaire de compromis, voici ce que j’ai à vous proposer : il ne s’agit pas d’engagement, il s’agit d’un simple contrat tacite, et votre cœur vous dira tout de suite s’il vous est possible de l’accepter. Voulez-vous être mon fils ? C’est-à-dire que désormais nos intérêts soient communs et que vous me donniez librement le droit d’intervenir, d’une façon paternelle, dans votre vie ? Si vous pensez avoir besoin de réflexion, ne répondez pas tout de suite. » Le vicaire s’était exprimé sans aucune émotion. Angelo, très ému par le long préambule, laissa parler son cœur. « Ceci est donc parfait, dit le vicaire général. Il n’est naturellement pas question de tendresse filiale. Notre différence d’âge est à peine suffisante, et s’il n’y avait pas de mon côté la soutane et ce vieillissement prématuré que donne l’examen professionnel des turpitudes humaines, il serait parfaitement ridicule que je me prétende le père d’un colonel. Vous avez compris qu’il ne s’agit pas ici de m’appeler papa. Soyons simplement camarades jusqu’au moment – qui ne viendra sans doute jamais – où j’aurai besoin que vous soyez mon Cid Campeador. Bien entendu, de mon côté, je suis à vous comme un père l’est à son fils ; la seule marque d’affection que je demande, c’est que vous le sachiez et que vous ne me ménagiez pas. Avez-vous besoin d’argent ?

— Il n’en sera jamais question », dit Angelo. Sa vivacité fit sourire le vicaire général. « Comprenez bien, dit-il, que je n’ai pas besoin de preuves.

— Je ne songeais pas à vous en donner, dit sèchement Angelo, refroidi par le sourire.

— Corrigez toujours ainsi mes maladresses, dit le vicaire général, je vous en saurai un gré infini. Et maintenant, une question qui m’a brûlé les lèvres quand vous êtes entré et que j’ai retrouvé votre visage : je ne vois pas le bonheur dans vos yeux !

— Mes vacances me pèsent, dit Angelo. Dans cent ans, je me demande comment les gens qui me ressemblent feront pour ne pas s’ennuyer, quand les

unités nationales seront reconnues et les États constitutionnels construits. Le meilleur moment de ma vie, je l'ai passé à tuer le Baron. Vous avouerez que c'est court... Quand vous m'avez fait appeler, je songeais sérieusement à reprendre du service parmi mes compatriotes qui ont encore des passions.

— Gardez-vous-en bien, dit le vicaire, il vous faudrait retourner dans ce Piémont qui n'est, en fin de compte, pas si large que ça, entre les montagnes et la mer. Cela a pu vous suffire jusqu'à présent, mais il y a des tables de jeu plus vastes et c'est de celles-là que vous aurez la nostalgie quand la bouillotte sera finie sur votre petit guéridon. Vous accommoderez-vous du ministère que votre monarchie reconnaissante vous fera passer sous le nez, ou d'une chaise curule dans le phalanstère que vos généreux amis installeront au pis aller sur l'échafaud de la maison de Savoie ? Rien n'est plus mort qu'un révolutionnaire qui a réussi. J'ai décelé en vous la présence de passions qu'une simple unité nationale ne peut satisfaire. Admettons que, jusqu'à présent, la politique vous ait servi d'exutoire : elle ne le pourra pas continuellement. Vous êtes un solitaire et les solitaires sont toujours deux, mais jamais plus. » Il eut la suprême habileté de prononcer le nom de la duchesse Ezzia sans transition, comme s'il lui venait naturellement aux lèvres. « Les grandes passions, ajouta-t-il, composent les patries mieux que les territoires cousus de fil blanc. » « Voilà mon cœur, se dit Angelo. Que tu étais fou de croire que tu pourrais te tenir en tutelle avec un petit sabre et une chanteuse d'opéra. Et même avec le cadavre d'un mouchard. » « Il vous fallait bien commencer par quelque chose, continua le vicaire qui semblait lire dans ses pensées. Et rien n'est inutile. C'est une grande loi. Faites-moi donc une confession filiale. Voilà à quoi sert notre contrat.

— Rien n'est plus simple, dit Angelo, je ne peux pas, moi, me contenter de compromis. Tout est là. Je n'ai pas, comme vous, de raisons supérieures pour lâcher la proie pour l'ombre. Dois-je me fabriquer une raison supérieure ? Et entrer comme contremaître dans les chantiers de ces terrassiers passionnés ?

— Ne parlons pas boutique, dit le vicaire, l'essentiel est ailleurs. Ce n'est pas pour rien que l'autre jour je vous ai présenté en pied devant la glace de mon armoire. L'esprit fait plus de mal que le tabac et le café. Vous portez un scapulaire de saint Janvier, ce qui est parfait. Mais vous portez un autre scapulaire, que j'imagine profane, et si je ne me trompe pas, c'est, à mon avis, plus que parfait. Ne vous étonnez pas si je connais ces détails, et

n'accusez que ma tendre sollicitude. Mme Hortense est d'ailleurs un tombeau de secret pour tout le monde, sauf pour moi. Je ne vous cache plus que depuis que je vous aime je suis inquiet, et que je l'avais chargée de m'aider à vous faire du bien. Elle a aperçu ces deux symboles un de ces soirs derniers, où vous preniez le frais, chemise ouverte, dans le jardin. » « Serait-il jésuite ? se demanda Angelo. En tout cas, je me méfierai de Mme Hortense, et si jamais elle revient fouiller dans ma chemise, je la ferai rougir de façon qu'elle n'ose plus rien rapporter à cet homme de bien. » « Je comprends vos sentiments, dit-il à haute voix, et il n'était pas besoin de chaleur suffocante ni de cette excellente dame, qui a dû beaucoup prendre sur sa pudeur pour regarder avec attention dans ma chemise entrouverte : il suffisait de votre affection, et surtout de ce qu'elle a maintenant de paternel, pour que, de mon propre sentiment, je n'aie absolument rien de caché pour vous. Mais commençons par le commencement : il est inutile, je suppose, de vous parler de mon intrigue avec cette chanteuse d'opéra ?

— Tout à fait inutile, dit le vicaire d'un air aimable. On n'achète pas un sou de papier à lettres dans Aix sans que je connaisse le filigrane du papier et la qualité de la colle de l'enveloppe. En ce qui vous concerne, ma connaissance des choses va même beaucoup plus loin. Je sais, par exemple, que de temps en temps des ivrognes vous accostent dans les ruelles désertes et que, jusqu'à présent, vous vous êtes tiré sans dommage de ces légères conjonctions. Je sais aussi que Mme Clèves vous fait assez souvent donner de petits concerts particuliers, et qu'au cours d'un des derniers vous avez demandé qu'on vous joue une petite pièce de Brahms qui s'appelle, je crois, *Les Regrets*. Vous pouvez donc parler à cœur ouvert. » « Hé ! pensa Angelo, que me restera-t-il à dire ? » « Beaucoup de choses cependant restent à dire, continua le vicaire qui semblait lire à livre ouvert. Notamment ce qui se passe dans votre cœur. Je ne manque pas de renseignements pour savoir que vous n'êtes pas épris, et vous-même me l'avez confirmé tout à l'heure. Mais cela vient-il de la dame ou de vous ? » « Il parle comme elle, se dit Angelo. Qu'ont-ils tous à me demander : Aimes-tu l'amour, mon garçon ? Bien sûr que je l'aime. » Mais il était troublé par les questions qu'il s'était posées lui-même à ce sujet. « Dois-je lui parler du mouchoir ? C'est pour le coup qu'il rirait de moi. Cet homme est le diable. Mais j'ai tué le Baron. Et combien de fois n'ai-je pas couru toute la nuit à franc étrier, pour aller passer deux heures dans une grotte de la montagne avec des hommes qui cachaient leurs visages, et me disaient cent mots dont un seul aurait fait pendre tout un régiment ? » Il

était tellement éperdu à l'idée qu'il avait failli parler du mouchoir à cet homme froid et perspicace, qu'il était obligé de se donner du courage. Enfin, il comprit que le silence dans lequel il était tombé ne pouvait plus s'expliquer par son soin de bien répondre. « Je vais être franc, dit-il. Rien ne compte si je ne suis pas passionné. Et je suis très difficile. Autour des femmes que vous avez ici, il a beau y avoir des fontaines dignes de Rome, des platanes grecs et un ciel qui joue la tragédie de Don Quichotte à chaque coin de rue, je n'aimerai jamais. Je suis peut-être incapable de sortir de moi-même, mais si on ne vient pas me chercher où je suis, on ne me rencontre pas. Quand j'attends, je fume. Admettons que je fume Mme Clèves... » Il était assez content de ces petites images que la peur lui faisait trouver. « Cache-toi au fond de moi-même, odeur si belle, se disait-il, ce démon ne te connaîtra jamais. »

« Mais, dit le vicaire, si vous rencontriez l'oiseau rare ? Je vous vois fort bien jetant ce qui vous reste à fumer de votre cigare. Seriez-vous toujours aussi intransigeant sur la question du compromis ?

— Certes, dit Angelo, ce serait le moment ou jamais, à tel point que je garderais probablement la proie et l'ombre.

— Je crois qu'un de ces jours je vous demanderai un petit service », dit le vicaire général.

Ils parlèrent ensuite des choses assez badines et se mirent à rire aux éclats tous les deux. « Restez à souper, dit le vicaire, j'ai donné à Rosette la précieuse habitude de toujours préparer ses “impromptus”. Je m'étonnerais qu'elle n'eût pas ce soir quelque poule glacée. » Finalement, Angelo rentra tard chez lui, et de très bonne humeur.

## VII

Il n'était plus retourné chez le vicaire depuis assez longtemps lorsqu'un certain soir d'automne, la nuit tombant assez vite d'un ciel qui annonçait la pluie, Angelo s'en alla faire un tour sur les boulevards extérieurs de la ville pour jouir d'un peu de mélancolie très savoureuse et de l'odeur des feuilles mortes.

Il s'était arrêté sous un réverbère qui donnait un peu de lumière rouge, quand un homme, sortant de l'ombre des grands ormes, lui dit : « Vous êtes bien méditatif, mon joli colonel ! (C'était l'homme au carrick.) Je vous observe depuis un moment, poursuivit-il. Vous donnez tout à fait l'impression d'attendre à un rendez-vous. Je suis passionné de rendez-vous nocturnes. Mais si je vous gêne...

— Il n'en est pas du tout question, dit Angelo. Je n'étais sorti que pour entendre le bruit du vent et être seul. Mais il n'y a pas de compagnie que je désire plus que la vôtre. Me ferez-vous l'amitié de venir jusque chez moi ?

— Oui, si ce n'est pas loin et si j'en peux sortir dans deux heures sans qu'on me voie, dit l'homme au carrick.

— Vous entrerez même sans qu'on vous voie, dit Angelo, et il le fit passer par la rue Caisserie.

— Hé là ! mon jeune ami, dit l'homme au carrick, quand il vit qu'on s'engageait dans le couloir de la conciergerie, me feriez-vous une farce ? Ceci est l'archevêché. » Angelo lui fit toucher, dans la paroi du couloir, la porte qui donnait dans les lilas de son jardin. Il la poussa et, traversant les tonnelles de jasmins qui en cette saison sentaient le chien mouillé, ils montèrent aux appartements.

« Vous êtes providentiel, dit l'homme au carrick, et, pendant qu'Angelo allumait les bougies, il alla aux fenêtres. Auriez-vous une lunette d'approche ? dit-il. Regardez, j'imagine que cette lumière qu'on voit là-bas

provient d'un des cabinets de l'archevêque. C'est sans doute derrière ces carreaux qu'il fait ses dévotions vespérales. Je suis un monstre de curiosité, que ne donnerais-je pas pour voir un archevêque abîmé ? Vous n'avez pas de lunette d'approche, bien entendu, ce serait trop beau ; si j'avais su, j'en aurais apporté une. On ne pense jamais à tout. Mais qu'êtes-vous devenu depuis la route de Peyrolles ? En tout cas, un fort élégant jeune homme ! »

Angelo raconta la vie qu'il menait à Aix, en quelques mots, mais sans parler du vicaire. Il sentait le ridicule de la demande d'affection filiale que celui-ci lui avait faite. « C'est de vous, dit-il, que j'ai été inquiet pendant longtemps. Ce cocher un peu fou nous mena un train d'enfer et quand je le fis arrêter au sommet de la colline, j'ai entendu qu'on tirait des coups de pistolet à l'endroit où je vous ai laissé.

— Quelques coups, dit l'homme au carrick. Quatre ou cinq ; très peu de chose. L'affaire s'est passée fort vite à cent pas de moi et, malgré la lune, je n'ai vu qu'un embrouillamini dans lequel il n'était plus nécessaire que j'aille mettre le nez. Voulez-vous être aimable ? dit-il brusquement ; soufflons les bougies. L'archevêché me gêne avec son oeil allumé. Nous n'avons pas de lunette d'approche, mais peut-être en ont-ils une. J'ai la fâcheuse habitude de me fourrer les doigts dans les narines quand on me raconte des histoires intéressantes et je n'aimerais pas que Monseigneur en fût informé. Car vous allez me raconter une histoire intéressante. D'ailleurs, je suis anticlérical. Soufflez les bougies, mon jeune ami, et restons dans l'ombre. »

Tout ceci amusa prodigieusement Angelo. Il souffla les bougies. Il ne pensait plus du tout à la mélancolie. Il alla entrouvrir le tiroir de la commode où il tenait son poignard. « Venez vous asseoir à côté de moi, près de la fenêtre. Si on entre et qu'on vous demande qui je suis, je suis un astronome de vos amis qui vous fait une causerie sur les étoiles.

— Personne n'entre chez moi pour me poser des questions, dit Angelo, et d'ailleurs il n'y a pas d'étoiles, le ciel est couvert et il va pleuvoir.

— Je vous avais sous-estimé, dit l'homme au carrick. Judicieuses observations auxquelles il n'y a rien à répondre. Verriez-vous un inconvénient alors, à ce qu'au cours de notre conversation, tout en restant en bonne compagnie, je jette quelques coups d'oeil sur cette fenêtre épiscopale qui m'intrigue ?

— Vous êtes mon hôte, dit Angelo, et je vous ai en assez grande estime pour être assuré que vous ne ferez ici rien de déshonorant.

— Un cierge devant le portrait de votre mère qui vous a si bien élevé. Sans parler de la noblesse native. Déshonorant est une merveille. Vous êtes une hermine. Et maintenant, au coeur du sujet : avez-vous vu le vieux loup ?

— De quel loup s'agit-il ?

— Allons, dites-moi comment vous avez remis cette femme agaçante à sa famille et je vous montrerai le loup au passage.

— Est-ce de la Marquise que vous voulez parler ?

— D'elle-même, et de son frère.

— Ils ont été fort aimables. » Angelo fit un récit circonstancié de ses démêlés avec le cocher, de l'agréable malentendu de l'auberge, de la réception, d'après-midi au château. « Vous êtes un étourdi, dit l'homme au carrick. Vous n'avez pas fait ce que je vous avais recommandé de faire. Je vous avais dit : "Ne laissez cette femme qu'à la porte de sa maison." Je parle toujours pour dire quelque chose de précis. Il ne fallait pas se laisser déposer à l'auberge. La porte de sa maison était là-haut sur la terrasse. C'est là qu'il fallait aller. Il fallait l'amener jusqu'à la porte et dire au laquais avec cette habitude du commandement dont je croyais un colonel abondamment pourvu : "Je désire remettre Madame en mains propres à son frère." Enfin, une de ces phrases de grand air qui, dite en pleine nuit, au seuil d'un parc, par un homme de votre qualité, à un laquais endormi et très ennuyé, aurait produit les effets que j'escomptais et que vous m'auriez soigneusement rapportés aujourd'hui. Je n'ai pas eu le temps de tout vous expliquer sous l'yeuse mais je faisais fond sur votre galanterie extrême. » Angelo ne se fâcha pas du tout de l'ardeur avec laquelle ces reproches étaient faits. Il trouvait la chose plaisante. « Quel amoureux, se disait-il, et à cinquante ans, et pour une femme qui, à plus de soixante ans, saurait se faire respecter de l'enfer même. » « Je ne croyais pas, dit-il, que la Marquise pût courir un grand danger entre l'auberge et le château.

— Elle n'en courait aucun, dit posément l'homme au carrick. Mais vous auriez pu me dire si le vieux loup était chez lui ce soir-là. Alors que vous n'en savez rien.

— Je sais qu'il était chez lui le lendemain, en tout cas, dit Angelo.

— Le lendemain, tout le monde était chez soi, dit l'homme au carrick, sauf deux gendarmes. Cela n'a plus aucun intérêt.

— Soupçonneriez-vous le Marquis d'attaquer les diligences ? dit Angelo en riant.

— Je ne soupçonne personne, dit très vite l'homme au carrick. Je n'ai pas à soupçonner. Je n'ai aucun droit pour soupçonner. Vous vous trompez sur mon compte. Oui, j'ai voulu parler des deux gendarmes qui ont été tués et sont en effet les seuls à n'être pas rentrés chez eux, ce lendemain où le Marquis était chez lui. Mais n'en tirez aucune conclusion, sinon que j'aime la poésie des événements et les effets faciles dans la conversation. »

L'ombre, le mystère, le tiroir entrouvert sur le poignard, le vent de nuit, les scrupules de cet homme romanesque enchantaiient Angelo. Il passait une bonne soirée.

« Ce qui vous manque à vous, Français, dit-il avec bonne humeur, c'est une Autriche. Vous n'en avez pas et vous êtes obligés de vous créer de petits carbonarismes individuels pour vous distraire. Le plus amusant, c'est que le vieux loup, de son côté, ne m'a pas caché qu'il vous soupçonnait d'être de la police.

— Diable, dit l'homme au carrick, voilà qui est fâcheux !

— Tout est resté dans les limites de la bienséance.

— C'est précisément en pensant à cette bienséance que ces soupçons sont fâcheux et m'obligent à changer mon fusil d'épaule. J'avais l'intention d'aller faire une petite visite à cette femme têteue. Quelle figure ferais-je maintenant ?

— Mais celle que vous faites ici ce soir, et qui n'est pas désagréable ; l'intrigue vous va bien.

— Malheureusement, dans cette visite il s'agissait de laisser l'intrigue aussi loin de l'esprit que les cordes d'une maison de pendu. J'avais envie de me mettre carrément au vert pour quelques jours et passer d'agrables heures dans le délassement et les confidences mutuelles. »

« Voilà le bourgeois qui reparaît », se dit Angelo. « La Marquise, dit-il, avait l'air de n'attacher aucune importance à la chose et le Marquis lui-même semble indifférent à ce qui n'était dit que pour faire passer un après-midi de pluie fort ennuyeux, sous l'ombrage des grands arbres. (« Ne lui disons pas, se

dit-il, que le Marquis se prenait au sérieux comme il se prend lui-même. Ces petits Français sont drôles avec leurs combinazioni purement hygiéniques. Nous autres, quand nous inventons, nous avons au moins la désinvolture de jeter le filet assez loin pour qu'il ne se prenne pas dans nos jambes.") Dois-je, poursuivit-il, vous assurer que personne, ni moi-même, ne pouvons prendre ces soupçons au sérieux ?

— Croyez-vous ? » demanda l'homme au carrick. Il y avait moins d'amusement dans sa voix. « Quelle frousse ! » se dit Angelo en employant un mot de l'argot de M. Brisse. « Ne connaissez-vous pas, dit-il, la couleur de la pluie dans ces maisons couvertes de grands arbres ? Il y fait sombre à trois heures de l'après-midi. Il faut mettre du sel sur tous les mots pour qu'ils aient du goût. L'événement était une aubaine et on a parlé de vous comme on aurait parlé du Grand Turc. »

Malgré l'épaisseur de la nuit, le visage de l'homme au carrick se découpaient très nettement sur le gris des vitres. Il était tourné vers la fenêtre de l'archevêché où brillait toujours une lampe qui brusquement s'éteignit.

« Passez muscade, dit l'homme au carrick en se dressant, je me sauve. Combien faut-il de temps pour aller d'ici à la porte de votre jardin en prenant toutes les précautions d'usage ?

— Une minute.

— Il m'en reste donc une pour vous faire un commandement cette fois très sérieux. Ne parlez de moi et de ma visite à âme qui vive. C'est formel. Je vous avais déjà recommandé le silence une fois et vous n'en avez pas tenu compte. Mais je ne vous en garde pas rancune. Vous ne pouviez pas museler la Marquise. C'est au-dessus des forces humaines. Aujourd'hui, il n'y a que vous à surveiller, surveillez-vous, je vous le recommande sur l'honneur. » « Voilà de nouveau les transes romanesques, se dit Angelo. Qu'il est heureux ! » Il n'avait pas du tout envie de se fâcher du ton impératif qui était employé pour lui parler d'honneur. « Pour vous faire voir que je comprends toute la gravité de l'événement, dit-il, sachez que j'ai souvent introduit des femmes chez moi par cette porte secrète. Il vous suffira donc de cacher votre visage dans le col de votre manteau, d'ébouriffer vos cheveux, de faire voir vos souliers à boucles et de marcher à petits pas, pour qu'on trouve notre promenade tout à fait naturelle si nous avions la malchance de rencontrer quelqu'un dans l'ombre du jardin. Venez.

— Vous ne manquez pas d'a-propos », dit l'homme au carrick avec le plus grand sérieux.

Peu de temps avant que la lampe s'éteigne à la fenêtre de l'archevêché, le vicaire général était à côté d'elle. Il était debout et s'apprêtait à partir. L'archevêque soignait un commencement d'accès de goutte dans cette petite chambre où le ronronnement des arbres lui facilitait le sommeil.

« Vous n'avez pas conclu ? dit l'archevêque.

— Je ne crois pas à la solidité d'une alliance entre les vieux nobles d'ancien régime et le clergé, dit le vicaire général. Je n'en vois même pas la nécessité.

— Ne généralisez pas et dites ce qui vous tient au coeur. Que reprochez-vous au Marquis ?

— Il me faut cependant encore une phrase de généralisation pour bien préciser ma pensée. Ils craignent le ridicule ; nous savons nous accommoder de lui et le tourner à notre avantage. Ils luttent essentiellement contre le retour de 93 et nous sommes tellement assurés du retour de 93 que tout est prêt pour l'accueillir.

— Alliance ne signifie pas suicide. Il y a toujours un des alliés qui meurt le premier. C'est normal.

— Ils perdent leurs priviléges et nous gardons les nôtres. Comment exiger qu'ils nous aiment ?

— Quant à exiger qu'on nous aime, ceci est une affaire d'offices, et est réglé depuis longtemps. Vous qui avez de bons yeux, comptez-moi donc dix gouttes de colchique dans ce verre. Que reprochez-vous au Marquis ? Son courage ?

— Son romanesque.

— Sept cent mille francs en six mois.

— Son imprudence.

— Il est habile et nous le sommes plus que lui.

— Son erreur fondamentale.

— Je la connais. Mais une des plus grandes incommodités de la

préparation des guerres civiles est qu'il faut encore plus d'application à ce qu'on ne doit pas dire à ses amis qu'à ce que l'on doit faire contre ses ennemis.

— Nous ne savons pas dépaver les rues. Les barricades ne se construisent pas à prix fait. Son erreur est de le croire. Sept cent mille francs en six mois ne sont que sept cent mille francs d'un côté et six mois perdus de l'autre.

— Qu'auriez-vous fait de ces six mois ?

— J'aurais engagé le combat avec des armes qui nous sont familières. Tandis que M. de Théus l'attend de pied ferme avec des armes dont nous ne saurons jamais nous servir. Le peuple ne se révolte pas de nécessité ; il se révolte d'émotion. Voilà le secret du délit d'audience de Blanqui, voilà le secret de Barbès, de Martin Bernard, du 12 mai et du bonheur qu'on peut avoir à être condamné à mort ; surtout quand la peine est commuée. Que ferez-vous de sept cent mille francs et même de deux millions quand l'émotion sera à son comble ? Comptez-vous sur les nobles ? Ils ne sauront que mourir : c'est leur définition. Le véritable trésor révolutionnaire, c'est le temps. M. de Théus remplit les coffres et perd le temps. En six mois on peut faire naître et grandir une émotion contraire.

— Vous en chargez-vous ?

— Personnellement non. Je suis en excellente santé ce soir. Si j'avais pris de l'opium pour ma crise de rhumatismes, je vous dirais sans doute oui. Mais j'aurais l'excuse de la médecine.

— Que craignez-vous ? Nous apprécions autant la bonne volonté que la réussite.

— Je n'en doute pas, mais j'ai un éloignement congénital pour l'honorariat.

— Il se peut qu'on obtienne des promesses fermes simplement pour la bonne volonté. La place de M. de Théus est déjà plus qu'une promesse.

— Mes douleurs fulgurantes commencent en général avec les grandes pluies. Le temps est couvert ce soir. Il est possible que je prenne un peu d'opium à la fin de la semaine prochaine. Votre crise de goutte sera sans doute finie ?

— Je ne crois pas. Elle a l'air de vouloir durer. Ces affaires me donnent

beaucoup de soucis. Mais rien ne vous empêche de venir ; votre rhumatisme est au bras, je crois ?

— Au bras droit, Monseigneur.

— Droit ? Oh ! Cela empêcherait donc les engagements écrits si j'entends bien. Enfin ce n'est pas du côté du cœur, c'est le principal. Il faut toujours trouver un moyen de remercier la Providence. D'ailleurs, nous ne désavouerons jamais M. de Théus. Ce qu'il fait est si chevaleresque ! Si moyenâgeux. Il faudrait que la démission vienne de lui-même. Sans toutefois que cette démission soit provoquée par des trahisons qui pourraient faire tomber en des mains curieuses un fil de piste dont on ne sait jamais où il aboutit. Vous êtes en relations constantes avec le Marquis, je crois ?

— Constantes, Monseigneur, soyez sans inquiétude, je n'attaquerai pas M. de Théus de ce côté qui nous chatouille tous. Mais, il pourrait avoir des ennuis domestiques. Sa femme est fort jeune.

— Le colchique m'endort. Je crois qu'il ne faut plus attacher aucune importance à ce que je dis. Votre idée n'est pas mauvaise.

— Je vais vous laisser reposer. Avant d'avoir ma crise de rhumatismes, croyez-vous que je puisse vous présenter un jeune ami qui précisément désirerait votre bénédiction ?

— Je dors, dit l'archevêque. Bonsoir. Soufflez la lampe. Amenez-le.

— Bonsoir, Monseigneur. »

Le vicaire général souffla la lampe et sortit.

## VIII

Angelo avait à peine quitté le château de La Valette que la marquise de Théus dit à son frère : « J'ai fait plus de trente lieues, j'ai failli être égorgée, je me suis compromise avec ce galopin à qui vous avez prêté un de vos meilleurs chevaux, qu'on ne reverra plus. Vous m'avez écrit que vous étiez marié ; je suis venue voir votre femme, or je tiens compagnie à votre évêque sans emploi, je ne vois que vos hêtres pourpres et vous savez que je déteste ces arbres. Qu'y a-t-il au fond de tout ça ? Êtes-vous accouplé avec une créature de l'enfer ? Se manifeste-t-elle au sein de vapeurs de soufre et ménagez-vous ma santé ? Est-elle enragée, attendons-nous la fin de quelque crise, ou mal élevée, et vous méfiez-vous de mon jugement ? Est-ce une babouine ? Avez-vous honte pour la première fois de votre vie ? Enfin, qu'y a-t-il ? Où est-elle ? Est-ce une femme intelligente ? Vous a-t-elle déjà quitté ? »

Pauline arriva le surlendemain. Elle avait un petit costume d'amazone.

« C'est une biche », dit la marquise étonnée.

Elle s'arrangea pour la rencontrer seule dans le grand couloir du premier étage. La jeune femme venait en chantonnant. Elle sursauta mais se mit tout de suite à sourire quand la Marquise surgit de son embrasure de fenêtre.

« Montrez-vous, dit la Marquise. Mais vous n'avez que des yeux ! Et qui a pu faire un aussi petit visage pour de si grands yeux ?

— Mon père, dit la jeune femme. Il paraît que je lui ressemble beaucoup.

— Mensonge, dit la Marquise. Aucun homme n'est capable de ça. C'est votre mère.

— Je ne l'ai pas connue, dit la jeune femme. Elle est morte en me donnant le jour.

— Je comprends ça, dit la Marquise. Contentement et repos. J'aurais fait comme elle. Eh bien ! si elle vous a également donné cette sagesse-là, vous

êtes l'être humain qui ait jamais été le plus près de mon coeur. »

« Même pas Diablon », se dit-elle en entrant dans sa chambre. Il était trois heures de l'après-midi, par un soleil lourd qui incitait à la sieste. Mais la Marquise ne découvrit pas son lit. Elle enleva ses souliers et ses bas et marcha pieds nus sur les carreaux frais. « Si j'étais sa mère, dit-elle à haute voix, je monterais la garde à côté d'elle avec un fusil. Je la regarderais dormir. Et je lui aurais donné une bonne paire de claques le matin de son mariage. » Pendant plus d'une heure, elle se moqua d'elle-même. Elle ne pouvait croire à son bonheur.

« Quel âge avez-vous ? lui demanda-t-elle un peu plus tard.

— Vingt-deux ans. » Elles attendaient la cloche du dîner dans la bibliothèque, assises côte à côte sur une bergère, face à la grande fenêtre qui découvrait toute la perspective du parc. La Marquise abandonna la main de la jeune femme qu'elle caressait ; son plaisir était trop vif. « Êtes-vous heureuse ? dit-elle.

— Très heureuse », dit la jeune femme d'une voix calme. « Et c'est la vérité, se dit la Marquise, cette voix ne trompe pas. Je vois dans ses yeux l'image immobile d'un arbre qui est au moins à cent pas de l'autre côté de la pelouse. C'est de la vérité absolue. »

Le dîner ne fut pas plus tôt fini que la Marquise monta dans sa chambre. Elle avait hâte d'être seule avec sa découverte. « C'est une enfant, se disait-elle. Elle sentait encore le glissement de cette petite main douce dans sa main. Quelle chose étrange que la vie ! Tout portait à croire qu'il faudrait ne plus compter désormais que sur quelques souvenirs et pas mal d'artifice pour me tirer d'affaire, et voilà que je découvre une enfant ! Je n'ai pas vu un seul geste, un regard, je n'ai pas entendu un seul mot qui ne soit un geste, un regard et un mot d'enfant ; même sa gravité pour ne pas paraître enfant est enfantine ; même cette façon de se coiffer à la dame avec son chignon bas est un jeu. Tout est candide, pur et paisible. Son coeur est comme de l'eau. Je ne sais même pas si ses yeux ont déjà de la couleur... Ils n'ont que de la candeur. Laurent a huit ans de plus que moi, se dit-elle, presque neuf. Et que ferait-il encore comme folie dans ce qui lui reste à vivre ? Je ne veux pas que cette enfant en supporte les conséquences. Je vais arranger mes affaires. S'il meurt, je veux qu'elle vienne chez moi. Théus est à elle. Et moi-même. » Elle était bouleversée de joie à l'idée qu'elle aimait encore quelqu'un de vivant.

On gratta à la porte et Pauline entra. Elle était en longue chemise de nuit.

« Pouvez-vous m'écouter ? dit-elle.

— Ne marche pas pieds nus sur le parquet froid, dit la Marquise, viens sur le tapis et mets ce châle sur tes épaules. Ou, bien mieux, couche-toi dans mon lit où tu seras à ton aise et au chaud. Je me mettrai dans le fauteuil. Attends, je vais pousser le verrou, dit-elle folle de bonheur.

— Je n'ai pas froid, dit Pauline en riant. J'aime beaucoup me promener en chemise de nuit et pieds nus. »

Après de longues minutes de gronderies tendres où la Marquise, littéralement hors d'elle-même et haletante, imagina toutes les variétés de courants d'air et les mille dangers de maladie qui pouvaient menacer son trésor, Pauline, couverte de manteaux et les pieds enveloppés de châles, s'assit dans un fauteuil à la tête du lit où elle avait forcé la Marquise à se coucher.

« Vous m'avez demandé si j'étais heureuse, dit-elle en souriant, c'est pourquoi je suis venue vous voir. On m'a posé quelquefois cette question, et je sais que c'est parce que mon mari a presque cinquante ans de plus que moi. »

Au mot de mari, il sembla à la Marquise que ses bougies s'éteignaient, pour se rallumer aussitôt dans un monde qu'elle n'avait pas prévu. « C'est vrai, se dit-elle, et cet après-midi même j'ai pensé que, si j'avais été sa mère je l'aurais claqué le matin de son mariage, mais j'imaginais un mariage à faire et non pas fait, et surtout je ne pensais pas à Laurent. »

« J'ai dit à mes amies, poursuivit Pauline, que j'étais très heureuse car elles ont été les premières à me le demander. Mais je ne leur ai pas dit pourquoi. Je suis trop fière. Si vous doutez de mon bonheur, sachez seulement que j'ai mis longtemps à comprendre pourquoi on me posait cette question. Dès que j'ai compris, j'ai demandé à Laurent la permission d'aller rassurer mon père. Ce qui était curiosité chez les uns aurait pu être inquiétude chez lui. Je suis allée lui dire mes raisons et c'est ce qui m'a privée du bonheur de vous accueillir à votre arrivée. Vous avez été tout de suite si bonne, vous êtes si différente des femmes méchantes et envieuses que j'ai rencontrées, vous avez un visage qui ressemble tant à celui de la bonne nourrice qui m'a élevée et qui m'endormait en me caressant, que ce soir,

quand vous m'avez posé la question attendue, je voulais vous embrasser et vous rassurer comme j'ai rassuré mon père. »

Il faut dire qu'à la lettre, la Marquise fondait en larmes. « Viens sur mon cœur, dit-elle en sanglotant. Tu es un ange. Ah ! Pourquoi as-tu épousé mon frère ?

— Parce que je l'aime », dit la jeune femme en serrant la Marquise dans ses bras. Sans se l'avouer, la Marquise avait considérée Pauline comme sa nièce jusqu'au mot de mari. Elle était encore en train de faire de grands efforts pour se persuader qu'il s'agissait de Laurent quand elle entendit cette déclaration d'amour. Dans le mouvement vif qu'elle avait fait pour se pencher sur le lit, Pauline avait dérangé les manteaux et découvert sa gorge de pommes.

« Couvre-toi, dit la Marquise d'un ton sévère. Il ne s'agit pas maintenant de faire des folies auxquelles il n'y a pas de remèdes. Les nuits sont fraîches et c'est à ton âge qu'on attrape la phthisie. »

Elle la repoussa, la força à se rasseoir et elle agrafa autour du cou de la jeune femme le col de la cape d'astrakan qu'elle lui avait jetée sur les épaules.

« Voulez-vous que je vous laisse maintenant ? dit Pauline interdite.

— Certes non, dit la Marquise. Je ne veux pas que tu aies froid. Un point c'est tout. Tu as rassuré ton père avec des raisons qui ont dû être très bonnes. Eh bien, il te faut rassurer ta mère maintenant. Je t'avertis que ce sera beaucoup plus difficile.

— Vous êtes encore meilleure que je ne l'espérais, lui dit Pauline. Je savais bien que sa soeur devait avoir les mêmes qualités que lui. Mais vous avez l'avantage de ne pas cacher votre bonté. Nous sommes plus tendres, dit-elle avec une naïveté qui, de nouveau, tira des larmes abondantes des yeux que la Marquise n'essuyait pas.

— Ne me cajole pas, réussit-elle à dire avec sa bouche tremblante. Je vais être très sévère, car il s'agira de ton bonheur.

— Avez-vous jamais rêvé ? dit la jeune femme.

— Je n'ai jamais fait que ça », dit la Marquise, et elle glissa sa main sous les manteaux pour toucher le bras de Pauline. « Et maintenant, est-ce que je

rêve ? » se disait-elle. « Alors, tout sera facile à comprendre ; mais il faut que je vous dise qui je suis, car vous ne le savez pas. »

« Il y a à dix lieues d'ici un gros bourg qu'on appelle Rians et c'est là que mon père exerce la médecine. C'est un homme sans malice et essentiellement préoccupé de ce qui n'est pas son intérêt personnel. Tout le monde l'aime. En tout cas personne n'osera dire qu'on ne l'aime pas. Mais, comme il soigne gratuitement les gens qui n'ont pas de ressources, je ne crois pas qu'on ait beaucoup d'estime pour lui. Il a de plus les yeux bleus, si clairs qu'il semble n'y avoir jamais de force dans son regard, et on peut imaginer qu'il n'est jamais présent à l'endroit où il se trouve. Cela facilite beaucoup l'absence de respect avec lequel tout le monde le traite, surtout les paysans de l'endroit qui savent très bien la valeur d'un sou et dédaignent tout ce qui ne peut être évalué de cette façon. Il a encore une particularité qui le rend très étranger à l'endroit qu'il habite et où cependant nous sommes nés tous les deux : c'est que, dans les occasions dangereuses – qui ne lui sont jamais fournies que par le métier qu'il exerce – il est d'une précision remarquable, d'une volonté de fer et même d'une cruauté nécessaire à laquelle rien ne résiste. Je comprends très bien les gens et je ne leur en veux pas. Ce doit être très pénible d'être obligé d'obéir au péril de sa vie à un homme que l'on n'estime pas, à cause de son regard trop clair. Mais il a aidé à naître les trois quarts des habitants de Rians et il a réussi également cinq ou six guérisons qui peuvent aisément passer pour des miracles.

— Ne me parle plus de ton père, parle-moi de ta mère qui est morte », dit naïvement la Marquise. Elle était jalouse.

« Enfin, se dit-elle, il faut que je me résigne à apprendre encore qui sait quoi de cette petite sotte ? Elle aime tout le monde. Tout à l'heure c'était Laurent, maintenant c'est son père. Si elle s'imagine que je vais entrer dans cette compagnie de surcroît, elle se trompe. » « Eh bien, reprit-elle à haute voix, parle-moi de ce que tu voudras, mais j'aimerais bien que ce soit enfin de quelqu'un que tu n'aimes pas, ou tout au moins alors qui est mort depuis longtemps, comme ta mère.

— Comprenez-vous, tout au moins, que j'aie été bouleversée, dit assez finement Pauline, quand il y a un peu plus d'un an, mon père et moi, retournant en plein orage du bois de la Gardiole, avons trouvé dans le torrent, et déjà à moitié noyé, un homme blessé à l'épaule ?

— Mais j'en veux moins, dit la Marquise. Où ton père va-t-il chercher tout ça précisément ? Je n'ai pas besoin d'hommes qui soient à la fois blessés et noyés. Je veux simplement, entends-tu, ma fille, un peu plus de choses qui s'accordent avec tes grands beaux yeux, et ce front tête qui, je le vois bien, va en fin de compte me faire mourir à force de je ne sais combien d'hommes blessés, noyés, roués, estrapadés, écartelés, et bouillis. Allons, va. Ton homme était blessé à l'épaule, dis-tu ?

— D'un coup de feu.

— Au surplus ! et noyé ?

— À moitié seulement. Il était couché sur la berge du torrent et les eaux grossies par l'orage faisaient déjà flotter ses jambes. Mais il a fallu plus d'une heure pour le faire revenir à la vie. Je l'abritais en écartant mon manteau au-dessus de lui. Il ne me vit pas tout de suite. Dès qu'il ouvrit les yeux, il aperçut mon père qui rangeait dans sa sacoche les instruments avec lesquels il venait de lui poser un petit appareil. Alors, il fit un effort de son bras valide pour tirer un pistolet de la poche de son pantalon. Et je suis assurée que, si les circonstances lui avaient été plus favorables, il s'en serait servi. Mais je savais que l'amorce était sûrement mouillée, et je lui dis froidement : "Comment allez-vous ?", sans cesser de le couvrir avec mon manteau. Il leva les yeux sur moi et il dit : "Qui êtes-vous tous les deux ?" Quoique allongé dans la boue, il avait un grand air de commandement. "Je suis docteur, lui dit mon père, et j'espère vous avoir bravement arrangé, contrairement à celui qui a tiré sur vous par-derrière. Vous avez de la chance que nous ayons été obligés de descendre par ce chemin à cette heure-ci et que nous n'ayons pas peur des éclairs. Il s'en est fallu d'un quart d'heure que le torrent vous emporte. — J'allais commettre un crime impardonnable, dit l'homme. Avez-vous un peu d'alcool ? — C'est précisément ce que je vous prépare", dit mon père qui dévissait le bouchon de sa gourde. Sitôt après avoir bu, l'homme se dressa et il se tint tout de suite étonnamment droit. "Serez-vous capable de rester debout et de marcher jusqu'aux chevaux qui sont attachés à un pin de l'autre côté de la route ? — Certainement", dit-il. En effet, il n'eut besoin d'aucune aide. "Maintenant, voici la vérité, dit mon père. La blessure est vilaine, surtout dans le dos. Vous pensez bien que je ne l'ai pas sondée ; il va falloir que je sorte le plomb qui est dedans. Mais j'habite à une lieue et demie d'ici. — Je peux marcher. — Au bout de cent mètres la douleur sera insupportable. Chaque pas tapera sur votre épaule comme avec un marteau.

Croyez-moi, vous n'irez pas loin. Ceci n'est plus une question de caractère. Vous sentez-vous capable de monter à cheval ? — Fort bien, dit-il, mais je n'en vois que deux. — Et combien vous en faut-il ? dit mon père. — Je ne consentirai jamais, dit l'homme, à ce que l'un de vous deux aille à pied." Malgré le crépuscule et l'embrun du ravin tout rayé de pluie, je le vis fort bien sourire. Il était assez singulier de le voir s'oublier ainsi dans autant de politesse. Mais il était si naturel et si peu forcé que mon père lui dit simplement : "Soyez sans inquiétude, ma fille viendra en croupe derrière moi." L'homme se mit alors en selle sans aide. Il eut la coquetterie de ne pas toucher aux guides. Il est vrai que nous allions au pas. Mais, entre ses jambes ma jument qui craignait le tonnerre se mit à marcher paisiblement comme un chat. Nous arrivâmes à la maison sans rencontrer personne, à cause de l'orage qui était devenu très noir et avait éteint toutes les lanternes des rues.

« Le soir même, les deux balles étaient extraites. Je dis deux, car l'homme avait une autre blessure à la hanche, que nous n'avions pas vue. "Impossible de le supposer, me dit mon père, souviens-toi comment il s'est tenu à cheval. Cet homme-là est un Chinois." Tout était si étrange depuis le moment où, à travers la brume de l'orage, j'avais aperçu les jambes de l'homme flottant dans le torrent, j'étais si impressionnée par le silence hautain avec lequel cet homme souffrait, que je demandai bêtement et un peu déçue si c'était vraiment un Chinois. "J'ai voulu dire, dit mon père, qu'il a une noblesse, un courage et une force de caractère comme seules peuvent en donner de très vieilles méthodes de vie. Pour le reste, ma fille, il est probablement des environs, mais il n'a pas dit un mot et, par Dieu, ce n'est pas moi qui l'interrogerai." Je demandai s'il allait guérir. "Très vite, dit mon père. Je n'ai jamais vu un corps plus sain." Il resta cependant quelques jours couché dans une petite chambre du deuxième étage de notre maison. J'étais très curieuse de le revoir.

« Notre vieille bonne lui portait ses repas. Mais un jour je m'emparai du plateau et montai moi-même. On avait tiré les persiennes, et d'ailleurs cette chambre était encore obscurcie par le feuillage d'un marronnier qui touchait la fenêtre. Je ne le vis pas autant que je l'aurais voulu et il refusa obstinément d'être servi par moi. Il me fallut redescendre et dire à Nathalie d'aller lui couper sa viande.

« Il y avait une semaine qu'il était chez nous et il commençait à se lever dans sa chambre. Au bruit, je pouvais comprendre qu'il venait s'asseoir

devant la fenêtre. Je ne vous ai pas dit que c'était mai. Il faisait beau et j'allais tous les soirs me promener dans l'allée de tilleuls qui monte vers le vieil hospice. C'est une coutume du pays. J'y étais avec mes amies. On faisait une sorte de toilette et les jeunes gens nous regardaient. Il y avait aussi sous ces ombrages des jeux de grâce auxquels nous prenions part. Je suis déliée et j'y joue bien. On nous y faisait cette sorte de cour brutale et un peu grossière qui est la grande audace des garçons dans ces bourgs solitaires, au milieu des collines sauvages. Le cœur n'y a pas d'importance et l'argent en a beaucoup. Si je vous ai dit qu'à ce point de vue mon père était fort méprisé, c'est pour expliquer l'inconvenance de ces garçons qui, à l'occasion des jeux, me saisissaient parfois à bras-le-corps comme une chèvre. "Toi tu te marieras, me disaient mes amies, quelle chance tu as d'avoir ces grands yeux et d'être mince. Tu fais valoir tes robes en courant vite et tu as toujours l'air d'être étonnée. Les garçons le prennent pour eux. Ils sont flattés." Dieu me préserve d'avoir jamais pensé à eux, même au plus fort de ma solitude. Elle n'a d'ailleurs jamais été malheureuse, au contraire ; mon père est l'homme le plus merveilleux du monde pour faire de la solitude une joie continue. Bien avant que je sache lire il m'a fait entrer dans les forêts de l'Arioste, dans les palais de Madrid où Calderon ouvre des portes au fond des placards. Combien de fois n'ai-je pas, de cette petite main-là, giflé Hamlet ? J'étais sûre qu'à la place d'Ophélie j'avais mieux à faire qu'à me noyer. J'ai aimé cent fois éperdument. Ce ne sont pas les beaux hommes qui manquent. Et je vous assure que Roland ne serait pas devenu fou avec moi. Mais dans l'allée des tilleuls qui montait vers le vieil hospice, il n'y avait ni Roland, ni Hamlet, ni personne. Savez-vous comment une de mes amies a réussi à se marier ? C'est bien simple : elle a appris par cœur la mercuriale des veaux dans toutes les foires de la région. Elle est devenue une sorte de barème en cette matière. Elle a étonné un énorme garçon rougeaud qui était sûrement le plus gros parti de tout le pays, incapable de courir à barre avec ses quatre-vingt-dix-huit kilos, et qui a été pris comme sous un chapeau par cette science si nécessaire pour son état, qui est d'être commissionnaire en bestiaux pour le port de Toulon. Concessionnaire pour l'approvisionnement de la marine de guerre ; elle nous a étalé tous les titres. Et savez-vous quel a été le plus beau de son roman d'amour ? C'est ce qu'elle m'a soufflé à l'oreille de dessous son voile blanc quand je l'embrassai à la sacristie : "Et maintenant, mon petit lapin, vite des enfants, je ne veux pas que les sous m'échappent."

« Je n'aime pas les garçons. Si on les veut, on n'a qu'à les étonner, avec

de grands yeux ou avec des veaux. Mais, où est celui qui m'étonne ?

« Mon père m'étonnait. Le seul tort qu'il avait était d'être mon père ; j'étais obligée de lui cacher presque toutes les raisons de ma tendresse quand je l'embrassais passionnément sur ses yeux étrangers et sa bonne petite barbe piquante.

« Donc, un soir, pendant que je courais à barre, j'avais remarqué, adossé contre le tronc d'une tilleul, une sorte de jockey ou de postillon. Il était encore suant et au débotté. Son cheval lui léchait l'épaule. Quand le jeu fut fini, il m'aborda et me demanda si j'étais la fille du docteur. "Indiquez-moi le chemin, dit-il, j'irai vous attendre devant la porte. Si on vous interroge sur ce que je viens de vous dire, répondez que je vous ai demandé la route de Saint-Paul." Il prit, en effet, cette route, mais je lui avais montré une venelle qui tournait. J'arrivai moi-même peu après à la maison, mais ayant réfléchi. Je savais que mon père était parti pour Artigues où une de ses clientes accouchait et ces affaires-là ne sont jamais soumises à des horaires fixes. Il en avait peut-être pour toute la nuit. Les précautions prises par le postillon m'inquiétaient. Il y avait déjà suffisamment de mystère dans les deux blessures de l'homme. Je fus d'autant plus portée à voir de grands gestes dans la nuit que le postillon me demanda des nouvelles du blessé. Je lui répondis, pendant que négligemment je passais la main dans le tiroir où mon père tenait son pistolet, mais, au moment où je tirais l'arme, le blessé lui-même apparut et me surprit en train de menacer le postillon qui ouvrait de grands yeux. "Merci, mademoiselle, dit-il en souriant. Mais celui-ci est mon domestique. Je l'attendais, il a dans son portemanteau du linge fin et des vêtements avec lesquels je comptais faire honneur à tant de courage et à tant de charme." Il me baissa la main. C'était celle qui tenait le pistolet et elle ne profita pas du baiser autant que je l'aurais désiré.

« Chaque fois que mon père était absent, je mangeais seule. Il y avait déjà ce soir un tout petit peu de miracle dans l'air. Le postillon était parti après m'avoir saluée avec beaucoup de respect. Nathalie venait à peine de me servir ma soupe que j'entendis l'homme descendre de sa chambre. La porte de la salle à manger était ouverte sous un rideau. Il s'arrêta derrière le rideau et il dit : "Voulez-vous me permettre, mademoiselle ?" Puis il entra. Il était comme un prince. Il avait des pantalons collants, d'une étoffe beige très fine que les sous-pieds tendaient sur ses mollets et sur ses cuisses, et une simple chemise de soie molle et ample à manches bouffantes. Un foulard rouge

soutenait son bras du côté de son épaule blessée. Il s'avança et dit : "Laissez-moi vous servir." J'étais comme une statue de marbre. Alors, il fit quelque chose de très difficile à faire : il rendit le surnaturel paisible et normal ; il sourit et il ajouta : "Je savais que vous ne vous troubleriez pas." Et j'ai pris tout mon repas ce soir-là, en effet, calmement, servi par lui, comme si j'étais habituée à ce service depuis ma naissance. Et c'est avec le plus grand naturel que je me suis entendue dire à Nathalie : "Fais-nous du café, ma bonne." Il s'est assis sur le fauteuil en face de moi, il m'a parlé. C'était la vieille conversation tant désirée ; j'avais l'habitude. Combien de fois n'avais-je pas parlé ainsi à haute voix toute seule ? Cela me donnait une aisance surprenante. Il m'accablait de merveilles. Mais il y avait tant d'appétit pour elles en moi que, pas une fois, il ne m'a vue essoufflée ou inquiète. J'étais à son pas dans les hauteurs. Je me disais seulement : "Puisqu'il est vivant, puisque tout cela est vrai et possible, il ne faut plus qu'il y ait autre chose dans ta vie. Pourrai-je jamais retrouver quelqu'un qui ait ce sens de l'exquis et de la grandeur ?"

« Personne ne savait que cet homme était chez nous. Nathalie m'appartient corps et âme. Un soir il dit : "Pouvez-vous me garder jusqu'au moment où ma blessure ne laissera plus de trace dans mes gestes ?

— Il suffira de deux mois, dit mon père, mais d'ici quinze jours, il vous faudra faire travailler votre bras et votre corps, rien n'est meilleur que de sortir à cheval. Avez-vous des raisons pour rester enfermé ?

— Aucune, dit l'homme, si vous permettez à Mademoiselle de participer à mes promenades."

« Le postillon revint. Il amenait un cheval, le plus beau que j'eusse jamais vu. Je n'avais non plus jamais rien vu de plus beau que ce mois d'août. Et un après-midi, pour la première fois, nous sortîmes. Il me mena tout de suite à l'endroit où nous l'avions trouvé. "Il ne peut plus rester de traces, dit-il, mais j'imagine que mon cheval a voulu boire, j'étais inconscient et j'ai dû tomber, car c'est plus loin que j'ai été attaqué. Cherchons s'il ne reste pas une empreinte de sabot." Nous écartâmes les joncs et les salicornes. Enfin, nous trouvâmes l'empreinte de quatre fers. Je voyais le cheval avec sa selle vide. Il avait dû rester là un moment, regarder son cavalier tombé, attendre un signe, un appel qui ne vint pas. Et il était parti tout seul à travers la colline, chassé peut-être par un éclair éblouissant, laissant sur ma route celui qui m'était

destiné. "Montons sur le plateau", dit-il. Il me précédait, obligeant son cheval à un petit galop qui permettait à ma jument de suivre sans peine. Il se tenait admirablement en selle. Il était maigre et souple, entièrement fait de muscles habitués à conquérir le plus beau de la vie. La ligne de ses larges épaules, malgré la blessure, restait plate comme le fléau d'une balance qui a tout résolu. Nous fîmes plus d'une lieue avant de voir un très gros genévrier à dix pas de la route. "C'est là qu'ils étaient, dit-il, venez." Nous mêmes pied à terre et, tirant les chevaux par la bride, nous entrâmes sous le couvert. Il faut vous dire que tout ceci se passait dans cette solitude des bois de Vacon, sur cette route déserte qui va de Rians à Saint-Maximin par les montagnes de Séouves. "Attachons les chevaux, dit-il. Ou je me trompe fort ou je vais vous montrer quelque chose qui va vous réjouir le cœur." Le fourré était très épais. Il écartait les branches devant moi. En arrivant près du genévrier, il s'arrêta et se tourna vers moi. "J'imagine, dit-il, que vous n'aimez pas qu'on me batte sans que je morde ?" J'étais, je vous l'assure, au milieu de ces maquis aussi douillettement que je le suis dans ce fauteuil sous vos manteaux. "J'aime que vous soyez ce que vous êtes, dis-je. — Alors, regardez, dit-il. C'est là qu'ils sont", et il s'écarta. Je ne vis d'abord qu'une masse brune. Mais j'étais fascinée et je m'approchai. C'était, éparpillés par les abeilles et les renards, les corps de deux hommes morts depuis trois mois. "J'ai tiré en me guidant sur les feux, dit-il. Il aurait été surprenant que mes balles se fussent perdues. — Je suis ravie qu'elles aient atteint leur but, dis-je. — Il m'était très désagréable que vous eussiez pu me croire de la race de ces hommes qu'on peut impunément jeter à bas à coups de pistolet, dit-il. — Je ne l'ai jamais pensé", répondis-je en le regardant bien en face. Il détourna légèrement les yeux comme s'il était embarrassé de ma certitude. "Ce soir-là, poursuivit-il, il y avait déjà eu une sorte de crime sur la route de Saint-Maximin à Aix. La malle de Nice avait été dépouillée d'une caisse du Trésor public. J'avais été prévenu et je me tenais sur mes gardes. Ces gens se dispersent volontiers dans les bois après leur coup fait. D'ailleurs, voyez." Il fouilla dans les débris, du bout de sa botte, et il découvrit les chapeaux de feutre qui contenaient encore les deux crânes.

« Ai-je assez fait comprendre que jamais cet homme ne m'avait touchée, fut-ce du bout des doigts, sauf pour me baisser la main une fois ? Il m'avait cependant fait entrer dans son magnifique domaine. Il fallait absolument maintenant que je me fasse connaître, non pas telle qu'on me voit, mais telle que je suis, et qu'il sache que tout ce qui lui appartenait serait aimé et

respecté. Il était très important que je le fasse sur-le-champ et sans équivoque ; il lui était si facile de fuir, ne serait-ce que du regard. Je lui demandai son pistolet. Il me le donna sans émotion, tout de suite. Je ne suis pas très habile, mais j'y mis tellement de mon âme, que, du premier coup, je fis éclater un de ces sales petits crânes de sel. "Bien, dit-il, ceci va au-delà même de ce que vous pouvez imaginer, mademoiselle. Permettez que je recharge cette arme, rien ne me serait plus agréable que de vous entendre encore." Et je tirai volontiers une deuxième fois sur les restes de ces hommes qu'il avait abattus pour défendre sa vie.

— C'est celui-là que tu aurais dû épouser », dit la Marquise. Elle ne pleurait plus, mais elle respirait très bruyamment.

« Avez-vous remarqué, dit la jeune femme, que je ne vous ai pas encore parlé de son âge ? J'admirais son corps solide et maigre. Il était infatigable à cheval. Il m'apprit à tirer au pistolet. J'y suis devenue très habile. Quant à lui, il avait l'oeil aigu, le poignet sûr, sa décision ne s'embarrassait jamais d'aucun remords, sa sagesse était faite d'action et de promptitude. Ses phrases commençaient souvent par : "Permettez" ou : "Voulez-vous me permettre ?" Mais c'était chaque fois pour faire à sa volonté. "Permettez, me dit-il un soir, que je vous accompagne à cette allée de tilleuls où vous n'allez plus jamais maintenant et où j'entends qu'on joue." Je compris qu'il était poussé à me faire cette demande par une sorte de nécessité semblable à celle qui m'avait fait frapper les restes de ses ennemis morts. Vous imaginez ma joie. Il joua avec nous. Léger et vif comme les garçons, mais lui, il m'étonnait et je l'admirais, car il emportait en se jouant dans sa vitesse son lourd fardeau de chevauchées, de courtoisie et de noblesse. Aussi, quand tout fut décidé et que mon père me dit : "Il a soixante-huit ans. — Qu'en sait-il ?" lui répondis-je.

— Comment, comment ? dit la Marquise. (Elle semblait frappée de la foudre.) Perfide, lui dit-elle enfin tendrement. Comme tu te défends bien ! N'empêche que tu as vingt ans ! Montre-moi tes yeux d'innocence ! Mais il est impossible de reconnaître mon frère dans ton histoire ! Ce n'est pas lui, c'est mille fois lui. Et que faisait-il dans ce pays qui me paraît habité par toutes les tigresses d'Hyrcanie, si toi tu es une petite fille, comme ton visage le prétend et comme je le croyais ! »

Elle posa cent questions et se fit répéter toutes les circonstances de la

trouvaille. « Ses jambes flottaient, me dis-tu ? (Il lui était impossible de le concevoir.) Flottaient, se répétait-elle, avec une moue de ses grosses lèvres. Tu ne t'en tireras plus désormais avec des douceurs, dit-elle. Je suis assez vieille pour savoir ce que parler veut dire. Tout cela est un joli galimatias. Mais tu n'as pas répondu à ma question. Es-tu heureuse ? Combien y a-t-il de temps que tu es mariée ? Cinq mois, bon. Cela prouve simplement que tu es têtue. Comme ton front l'indique, d'ailleurs. Écoute bien ce que je te dis : on ne vit pas de réputation... Même de réputation justifiée. Je ne t'expliquerai pas pour tout l'or du monde ce que cela veut dire. Je ne sais plus si je dois répondre aux questions que me posent tes grands yeux, ou à l'amazone. Pourtant tu ressembles à une biche. Je l'ai vu tout de suite. De toute façon je suis ridicule. Que tu sois une biche ou une petite panthère, ni les biches ni les panthères n'ont le sens de la soupe. N'écoute pas ce que je dis, tu n'y comprends rien. Va ouvrir, j'étouffe. Non, ne bouge pas ; tu prendrais froid. »

Elles passèrent tout le reste de la nuit à redire inlassablement l'une à l'autre ce qu'elles avaient déjà dit. « Mais tu ne comprends rien à l'amour, mon ange », dit la Marquise, et elle se mit à le lui expliquer longuement. Enfin, comme le jour blanchissait les fenêtres, la jeune femme s'endormit fort paisiblement dans son fauteuil.

« Qui dort dîne », soupira la Marquise délivrée de la surveillance des grands yeux.

## IX

Un des premiers jours de décembre, Angelo retourna à Marseille et alla rendre visite à la grosse Paule. Elle avait un paquet pour lui. Il contenait d'abord un billet du matelot génois, où il était dit dans un patois très pathétique : « La Duchesse a eu la bonté de me considérer comme l'homme le plus capable d'être votre courrier et votre domestique. J'en suis fier, car on a fini par fermer la bouche à tous ceux qui parlaient mal de Votre Seigneurie. Dans tous les cafés de Gênes et dans toutes les auberges de la route de Turin, on dit que c'est vous qui tirerez les oreilles du Pape et que vous nous donnerez Rome. La Duchesse protège ma mère et mon plus jeune frère. Je suis donc libre de parler à tout le monde comme je l'entends et je ne suis pas pour rien dans une petite correction qui a mis au lit, pour six mois, les deux avortons verts qui vous ont poussé à partir. Je suis embarqué dans un voyage à Alger et si vous n'avez pas d'ordre à me donner avant deux mois, je ferai encore un voyage à Barcelone. J'ai expliqué les choses d'une façon fort claire à la grosse femme. Elle est comme moi, entièrement à votre service. »

Elle était surtout terrifiée. Elle supplia Angelo de ne pas partir sans laisser un mot qui certifierait, sans malentendu possible, qu'elle avait bien fait la commission. « Si on dit que je dois tirer les oreilles au Pape, se dit Angelo, il faut que je me méfie de tout ce que je peux écrire et signer. Sans compter les amis des avortons. » La grosse femme, qui se méprenait sur le sens des hésitations d'Angelo, se mit à pleurer et lui dit : « Je vous assure que j'ai obéi à Beppo. Il y a plus de trois semaines que j'ai décousu ma paillasse, sans lumière, et que j'ai caché votre paquet dans la paille, mais de façon à y penser constamment quand je suis couchée. Ce paquet, qui est dur, m'a fait un bleu dans le dos, que je vous montrerai si vous voulez. Non seulement j'ai tenu ma porte fermée, mais deux ou trois fois, chaque jour, je montais me rendre compte si le paquet était bien à sa place. Et je vous assure que je n'ai absolument rien dit à l'homme qui a essayé de me tirer les vers du nez. »

Il y avait trop longtemps qu'Angelo s'ennuyait. Il frémît de joie en

entendant la dernière phrase. « Quelle sorte d'homme était-ce ? demanda-t-il.

— Ça avait l'air d'être un maçon », dit la femme « C'est un tour de mon marchand de contremaître, se dit Angelo. Mais comment a-t-il su que j'avais affaire avec cette grosse femme ? Chère patrie ! » se dit-il... Il était joyeusement ému de rencontrer de nouveau cette science d'intrigue. « Ne t'inquiète pas, dit-il à la femme, et fais ton devoir, ajouta-t-il si gravement que la grosse personne se remit à sangloter. Voici ce que tu montreras à Beppo et il sera très gentil pour toi. Donne-moi une de ces grandes feuilles de papier gris avec lesquelles tu fais les cornets pour vendre tes moules. » Il trempa son doigt dans du vin rouge et il écrivit, en lettres d'imprimerie, un vers du Dante : Di sotto al capo mio son li altri tratti. « Sous mon front sont enfouis d'autres papes. » « Et maintenant, mène-moi dans ta chambre et ne me dérange plus. »

Il ouvrit le paquet. Il y avait une lettre de sa mère.

Angelo la relut plusieurs fois. Il ne pouvait se lasser de ce vent de Turin. Enfin, il appela la grosse femme et elle le fit sortir par une porte qui donnait dans une rue des vieux quartiers.

En arrivant à Aix, il trouva Mme Hortense dans tous ses états. « Rosette est venue trois fois, lui dit-elle. On vous demande chez le vicaire général. »

Ce même jour, en effet, vers les six heures du matin, le vicaire général avait eu une surprise. Sans soutane, en culotte de cheval et manche de chemise, il se rasait devant une petite glace éclairée par un photophore, quand on frappa à sa porte. Sans être rudes, les coups étaient très nets. « Ceci est un manche de cravache en métal », se dit le grand vicaire. On frappa de nouveau. « Manche de cravache en argent », ajouta-t-il en approchant de la porte. Il examina furtivement la chambre pour voir si tout était en ordre. Il tira les verrous et il ouvrit. C'était le Marquis de Théus. « Je vous surprends ? dit-il.

— En train de me raser, oui. Entrez. » Le Marquis était en costume de cheval. Il sentait très légèrement la sueur et le drap mouillé. « Quel est ce garçon que vous me jetez dans les jambes ? dit-il brusquement.

— Je ne m'occupe ni de garçon ni de vos jambes, dit le vicaire général. Entrez que je ferme cette porte. Il fait un froid de canard. » Il alla relever le

couvercle d'une casserole qui chauffait sur un trépied, dans les braises de la cheminée. « Prendrez-vous du café ?

— J'ai pris plus de café qu'il ne m'en faut, dit le Marquis. Il me suffira pour ce matin de quelques explications claires.

— Je pense pouvoir vous les fournir », dit le vicaire général. Et il savonna soigneusement son menton. « J'arrive de chez l'archevêque, dit le Marquis.

— Comment va sa goutte ? dit le vicaire.

— Fort bien.

— Qui est fort bien : la goutte ou l'archevêque ?

— Les deux font un ensemble qui est parfait.

— Alors je comprends votre intention, dit le vicaire général.

— Vous semblez ignorer que je travaille la nuit, dit le Marquis. Rien n'est plus touchant, je le confesse, que vos petits ménages de célibataires, les remèdes sur la table de nuit de l'archevêque et, ici, la casserole de café dans les braises ; le Paradis ne s'écroulerait pas si l'autre, là-bas, avait un valet de chambre et vous, ici, une débâloire, mais vous avez vos armes, je ne les conteste pas. Ne contestez pas les miennes.

— Je n'ignore rien, dit le vicaire général, et reconnaissiez que je ne vous ai pas laissé ignorer non plus que je n'approuve ni vos méthodes de combat ni vos plans de bataille. Nous ne sommes pas obligés d'être d'accord, dit le Marquis.

— Pas obligés, certes non, mais tout irait mieux si nous l'étions.

— Je ne vois pas en quoi tout irait mieux, dit le Marquis. De toute façon, ai-je été choisi par le conseil ? Je réponds : oui.

— Moi aussi, dit le vicaire général. Il était entendu que, seuls, les résultats compteraient. Je suis à mon poste de commandement depuis deux ans. J'ai créé tout seul la machine qui, en un an et demi, vous a apporté un million sept cent mille francs. Un million la première année, et sept cent mille francs en six mois... Sans risques, pour vous tout au moins, car je les prends tous sur ma tête. Cette nuit encore, j'ai apporté cent cinquante mille écus.

— Cette nuit ? dit le vicaire général. De quel côté avez-vous donc

travaillé ? N'ont-ils pas prévu un système d'escorte à cheval ? Le colonel de gendarmerie m'a parlé, sous le sceau du secret, d'une combinaison de patrouilles volantes et de je ne sais combien de postes fixes, dont il serait d'ailleurs facile de vous préciser les points exacts où ils se trouvent, pour peu que cela vous soit utile.

— Ne vous occupez pas des combinaisons de la gendarmerie, coupa le Marquis, ni des côtés où je travaille ni de mes façons de travailler. Comptez les millions, c'est tout ce que je vous demande. Vous ne pouvez pas prétendre que votre rôle est difficile. Je me suis toujours laissé dire que le clergé avait des dons particuliers pour la gérance des fortunes. Gérez celle que je vous apporte. Vous êtes à votre place et moi à la mienne. Mais, quand j'arrive avec l'intention d'enlever mes bottes pendant cinq minutes, je ne voudrais pas être obligé de lutter de finesse, pendant des heures, avec un prélat qui se sert de sa goutte comme moi de mes pistolets.

— Des heures, dit le vicaire général, quel maladroit ! Je vous plains bien sincèrement. Tirez donc vos bottes en toute sécurité ici même, cher ami, je trouverai bien une paire de pantoufles à vous prêter.

— J'ai gardé pendant trois mois, cet été, votre évêque syrien qui ne dissimulait pas sa qualité d'observateur, poursuivit le Marquis. Je vous l'ai rendu. Envoyez-le donc faire des quêtes sous les cèdres du Liban. C'est tout ce qu'il peut faire ; et je vous préviens que si jamais il trouve une pièce d'or dans son plateau il tombera à genoux dans la poussière. Il n'est pas fait pour les entreprises qui demandent du sang-froid. Il a failli m'attirer des inconvénients dans l'affaire de Peyrolles. Et maintenant, vous me parlez d'un jeune homme.

— Ne me chargez pas des péchés d'Israël, dit le vicaire général qui se poudrait les joues. Je ne vous ai parlé de rien, moi-même.

— À qui ferez-vous croire, dit froidement le Marquis, que Monseigneur a des idées personnelles ?

— À personne, si j'en juge par l'opinion courante, dit le vicaire général. Mais vous vous êtes aperçu qu'il sait se servir de sa goutte avec une habileté manifeste. Reconnaissez que sa maladie lui donne un certain caractère. Je n'ai pas besoin de suggérer dans ces occasions-là.

— L'auriez-vous fait malgré tout, dit le Marquis, et simplement pour vous

conformer à l'usage, qu'il eût été ravi, j'imagine, de trouver sous sa main, comme d'habitude, une idée toute prête ? C'est ce que j'ai pensé à tout hasard.

— À votre tour, à qui ferez-vous croire que le hasard préside à vos entreprises nocturnes ? Elles sont trop parfaites pour qu'elles ne soient pas solidement pensées. Employez ici la même logique. Quoique, je le reconnais, la chose confine au miracle, Monseigneur a parfois des idées personnelles. Croyez bien, dit-il en riant, que je suis le premier à le regretter. Je sens que je ne vous persuade pas, poursuivit-il en ouvrant un petit placard et en prenant deux tasses.

— J'ai déjà joué au plus fin avec l'archevêque, dit négligemment le Marquis. J'espérais que nous nous ferions ici l'honneur réciproque d'un peu de brutalité.

— Vous avez parlé d'un jeune homme, dit le vicaire général, tout en disposant les tasses sur la table. Si c'est le jeune homme que je crois, vous le connaissez. Non seulement vous le connaissez, mais vous l'avez déjà choisi.

— Pour quoi faire ?

— Accomplir une mission qui ne demandait que beaucoup de naïveté. C'est vous dire si c'est un oiseau rare.

— Je ne connais pas de naïfs.

— Bonne occasion d'en connaître un, et qui ne se reproduira plus dans ce monde-ci, dit le vicaire général, surtout si nos entreprises réussissent. Profitez-en. Mais, je vous répète, vous en avez déjà profité.

— Je ne me souviens pas d'avoir jamais profité d'un naïf.

— Pas sans grandeur, je le reconnais, dit le vicaire général en versant du café dans les tasses. Remontons à quelques mois, voulez-vous ? Et jusqu'à cette affaire de Peyrolles, dont vous parliez tout à l'heure précisément. Souvenez-vous combien j'étais inquiet pour la réussite de cette affaire-là qui me paraissait mal engagée. À un point que j'avais osé critiquer vos méthodes et proposer un changement radical au conseil secret.

— Vous n'avez retardé mon action que d'une heure, dit le Marquis.

— Et vous m'avez fait prévenir de votre réussite par un jeune homme

habillé de velours blanc.

— Est-ce de celui-là qu'il s'agit ?

— Je le suppose, dit le vicaire général.

— J'aime décidément mieux jouer le jeu avec vous qu'avec l'archevêque. dit le Marquis en prenant sa tasse de café. Vous me connaissez comme si vous m'aviez fait. Vos malices s'adressent toujours à une de mes qualités. Il est évident qu'ici il y a une économie de moyens qui me touche. Je me sers par hasard d'un garçon : c'est le même que vous me retournez. Je ne vais pas pouvoir résister au plaisir d'entrer dans votre jeu. Et vous saviez que je ne pourrais pas résister.

— Il y a plaisir à parler à un homme d'esprit, dit le vicaire général.

— C'est d'accord, dit le Marquis. On ne fait jamais appel en vain à mon goût pour les choses parfaites et difficiles. Je prends le garçon.

— Je parie que Monseigneur avait essayé de vous en persuader avec un millier de mensonges minuscules, dit le vicaire général.

— Il n'a évidemment pas votre élégance, dit le Marquis. Alors je refuse de discuter avec lui. Ce que je refuse, d'ailleurs, est moins ce qu'il me propose que le combat proprement dit, mais il n'a même pas la malice de s'en rendre compte et de savoir qu'à la longue il obtiendrait ce qu'il désire par le dégoût. Je finirais par lui dire oui. Vous savez bien que je suis trop joueur pour ne pas accepter tous les jeux. Mais sans plaisir. Tandis qu'avec vous, je jouis.

— Oui, dit le grand vicaire, il y a des diagonales sur lesquelles je ne pouvais pas jouer. Vous m'avez donné un fou : pourquoi ne le déplacerais-je pas ?

— Il me reste donc à vous le reprendre, dit le Marquis. Un fou et des cavaliers peuvent parfaitement donner l'échec.

— Il vous donnera surtout beaucoup de plaisir, dit le vicaire général. Il est maintenant parfaitement habillé ; il est de première force à l'escrime, au sabre, et il met tant de générosité dans l'intrigue qu'il est, pour les yeux avertis, un spectacle fort savoureux.

Dès que le Marquis fut parti, le vicaire général entra dans la chambre de Rosette. « Il ne s'agit plus de grasse matinée, dit-il en s'asseyant dans un

fauteuil de satin blanc, lève-toi et cours chez ta mère : il me faut le petit colonel. »

Angelo n'arriva chez le vicaire général qu'à la nuit close. « Vous êtes ma vie à un point que vous n'imaginez pas, lui dit ce dernier. Je vous ai fait chercher à trois reprises, et maintenant je commençais à désespérer. Qu'êtes-vous allé faire à Marseille ? Ne voyez dans ma question que l'extrême de ma tendresse. » « Lui parlerai-je de ma mère ? se dit Angelo. Bah ! pourquoi pas ? Voilà bien une folie, comme elle le désirerait, de dire la vérité à un homme qui me fait surveiller et a oublié de compter avec le fait que je peux toujours aller me perdre dans les trois cent mille habitants d'un port qui n'est qu'à huit lieues d'ici. Mais motus sur le matelot. Il serait capable de le faire arrêter. » « Vous me voyez touché plus que je ne saurais le dire, répondit Angelo. J'avais écrit à ma mère...

— Par la poste ! s'exclama le grand vicaire.

— Pourquoi pas ? répondit Angelo, je n'ai rien à cacher. J'ai seulement pris la précaution de lui demander une réponse à Marseille à bureau restant, comme cela se pratique dans les ports. Une lettre venant de Piémont aurait attiré l'attention à Aix. Voilà ce que j'allais chercher.

— Je vous admire, dit le grand vicaire, vous savez vraiment vous débrouiller dans toutes les occasions. Voilà des précautions fort sages. Et... avez-vous eu la réponse ?

— Non, dit Angelo. Il n'y a qu'un mois que j'ai écrit et si j'avais moins de passion, j'aurais mieux fait mon compte du temps qu'il faut pour que la réponse arrive. Surtout en cette saison où le mauvais temps peut facilement retarder les bateaux. J'en serai quitte pour y retourner quelques jours avant la Noël.

— Ce sera peut-être difficile, dit le vicaire général, car j'ai un service à vous demander. Ce sera d'ailleurs un service agréable, mais il faudra que vous quittiez Aix demain. » « Ne réponds rien, se dit Angelo, c'est peut-être ici que va se trouver une chose tout à fait agréable à ma mère. » « Vous souvenez-vous du château de La Valette ? poursuivit le vicaire général après avoir soupesé le petit silence d'Angelo.

— Fort bien, dit celui-ci.

— Il s'agirait d'aller y passer quelque temps. Le Marquis vous invite, d'ailleurs.

— Longtemps ?

— Cela dépendra. Avez-vous une objection contre un séjour prolongé ?

— Pas le moins du monde. J'avais apprécié le pittoresque de l'endroit, les grandes frondaisons, les solitudes du parc et j'aimais particulièrement un étang.

— Il est de fait, cependant, ajouta le vicaire général, que l'hiver doit y être assez mélancolique.

— Je ne crains pas la mélancolie, dit Angelo.

— Figurez-vous, dit le vicaire général en souriant, que je l'avais remarqué.

— Et que vais-je faire à La Valette ?

— Vous y comporter comme un hôte ordinaire, un point c'est tout, dit le vicaire général. Aviez-vous cru qu'il s'agissait d'autre chose ?

— Vous aviez parlé d'un service à vous rendre.

— Vous ne m'aimez pas, dit le vicaire général, sans quoi vous comprendriez les soucis de l'amour. Je vous vois gaspiller une âme généreuse avec de petites gens. Vous habitez une rue triste. Malgré tous les efforts d'un cœur qui mériterait mieux, vous n'avez comme amis que quelques vulgaires traîtres de sabres ; et, si nous les qualifions d'amis, c'est à cause d'une pauvreté de ressources à laquelle nous oblige cette ville bourgeoise alternativement couverte de boue et de poussière. Vos amours mêmes... J'ai rêvé pour vos qualités d'un théâtre plus brillant. Non pas le monde, avec ses tentations vulgaires et, au bout du compte, la même pauvreté recouverte d'un peu de dorure, mais la noblesse dans ce qu'elle a fait de plus pur. Ne m'avez-vous pas dit l'émotion qui vous prit à simplement vous confronter avec la façade du château de La Valette ? J'ai voulu vous donner comme compagnons les esprits qui inspirèrent l'ordre créateur de ces œuvres nobles. Vous êtes un homme sublime, mon enfant, et si je comprends parfaitement l'intérêt prodigieux que peuvent avoir pour vous le spectacle et les bruits des parcs d'hiver que traverse le vent du nord, je m'inquiète au contraire de tout l'appareil mesquin qui peut, à force de petites blessures, anémier votre âme où bouillonne un sang chevaleresque. Nous avons, le Marquis et moi, des

intérêts communs dans une grande cause à laquelle je vous demande de rester étranger. Mais ce sont des hommes de cette qualité qui doivent être vos compagnons pour vous préparer un destin exceptionnel. Voilà, mon enfant, le service que je vous demande : me permettre de vous aider à devenir ce que vous devez être. Je ne vous demanderai jamais d'autre service. Soyez-en persuadé. » Angelo était au comble de la confusion. « Quelle sincérité dans ses yeux ! se disait-il. Tout ce qu'il dit part directement de son cœur. C'est le saint le plus blanc que tu aies jamais rencontré. Et c'est celui-là que tu trompes ? Non, tu ne seras pas un ingrat. » « Je vous ai menti, tout à l'heure », dit-il. Il raconta le voyage à Marseille tel qu'il s'était passé. Il parla du matelot génois. Il tira la lettre de sa mère de son portefeuille et il la donna à lire au vicaire général « Ne faites pas votre péché plus grand qu'il n'est, dit cet homme généreux ; vous aviez bien le droit de me dissimuler quelque chose et, quand ce sont les rapports d'une mère et d'un fils, je ne vois pas qui pourrait vous accuser. Admettons que vous n'aviez pas à inventer cette histoire de bureau restant et de tempêtes, mais, quand nous l'aurons appelée intempérance d'imagination, ne croyez-vous pas que c'est le bout du monde ? » Il avait cependant ajusté ses lunettes et il lut fort attentivement la lettre de la Duchesse. « On prétend d'ordinaire, dit-il en rendant la lettre à Angelo, que les enfants sont dignes de leurs parents ; laissez-moi vous dire ici que votre mère est digne de vous. Quelle passion, quelle sagesse ! Comment est-elle ? Blonde ou brune ?

— Blonde, dit Angelo, c'est une Piémontaise du Nord.

— J'aime, dit le vicaire général, ces femmes qui ont une connaissance profonde des sentiments, mais s'y abandonnent et préfèrent courir le risque d'être dupes plutôt que de se dessécher. Il est incontestable que le plus grand bonheur qu'on puisse atteindre sur cette terre, c'est de rester jeune. Rien ne peut remplacer la faculté d'enthousiasme. Entre celui qui connaît et hésite et celui qui ignore et de donne, je m'efforce toujours d'être ce dernier. Je n'y réussis pas toujours, presque jamais, dois-je dire, sauf en ce qui vous concerne. J'ai été emporté par vos qualités qui sont si rares. Vous êtes ma jeunesse. Voilà ce qu'il faudrait dire s'il était nécessaire de chercher des raisons à mon affection. Je vous parle comme votre mère et je souhaite, moi aussi, que Dieu soit votre ami. Je lui demande, moi aussi, de faire entrer vos grands pas dans le désert de l'amour. ("Donnez-moi une femme, dit le psalmiste, ou je boute le feu, m'y jette et y reste.") Comme votre mère a su

trouver le mot juste ! Je comprends très bien que les âmes sublimes puissent être fatiguées de l'usage qu'elles paraissent être obligées de faire de la création divine. Je le comprends, car Dieu, dans sa bonté infinie, l'a compris le premier, et qu'il avait créé des âmes auxquelles le spectacle commun, l'usage des biens communs ne suffiraient pas. C'est pourquoi il a permis, dans son intelligence parfaite des choses, aux hommes de votre qualité, l'accès de l'amour, le désert, la solitude infinie, où, sous l'enflammement éperdu du ciel, vous pouvez dresser vos mirages et vivre dans votre création personnelle. Mais je me laisse entraîner dans une homélie inutile. Parlons de choses terrestres. Il vous fait partir demain, dès la première heure. Le Marquis vous attend demain soir. »

Angelo rentra chez lui, bouleversé et frémissant. Il lui paraissait étrange d'avoir pu vivre à Aix pendant de si longs mois. « Il a raison, se disait-il, qu'ai-je fait jusqu'à présent ? De l'escrime au sabre, et un petit amour de confection auquel il a fallu que je me force et où je ne me suis jamais donné. Tout est mesquin et vulgaire. Sans cet homme admirable, je courrais le risque d'ici quelque temps d'avoir mon râtelier de pipes au café des Deux Garçons et de prendre du ventre malgré tous les appels de pied de l'univers. Je n'ai pas de goût pour être contremaître chez les terrassiers, et c'était le seul endroit où je pusse donner un peu de mon cœur. »

Avant de faire ses bagages, il ferma sa porte à clef et il éteignit ses bougies. Il n'avait plus ouvert depuis longtemps le petit scapulaire de cuir où il gardait le mouchoir parfumé. La nuit était très noire et il pleuvait dans un vent assez violent qui faisait crépiter les vitres. Il trouva néanmoins les lacets du sachet et il se permit de longs moments de délices avec l'odeur si belle.

Il se leva avant l'aube et courut chez le maître de poste pour louer un cabriolet. « Quinze lieues par un temps pareil ne sont pas une plaisanterie, monsieur, lui dit le chef d'écurie. Surtout sur les routes du Var. Je connais ces endroits-là comme ma poche. Il vous faudra passer à gué plus de cent ravins qui, en cette saison et avec ce qu'il tombe depuis trois jours, seront plus mauvais que la Durance. Je ne vois pas du tout un cabriolet dans cette histoire. Je comprends fort bien vos raisons : vous voulez voyager vite, vous êtes tous pareils. À votre place, je prendrais un brougham attelé de deux bons chevaux. De toute façon, puisque vous ne retournez pas, il vous faut un cocher. Les chevaux et l'homme que je vous donnerai sont capables de vous sortir de tous les mauvais pas, l'essieu est assez haut pour passer tous les

gués, et dites-moi donc si vous n'avez jamais perdu, pour de plus mauvaises raisons, les trois heures de plus que vous mettrez à faire le voyage ? Voyez donc si ceci est un temps à fantaisie ? »

Le vent et la pluie avaient, en effet, redoublé pendant la nuit. Ils ferraillaient si rudement les vieux ormes du boulevard qu'une grosse branche s'arracha et tomba à grand fracas en écorchant la façade de la maison. « Votre cabriolet serait propre s'il vous arrivait de semblables accidents dans les forêts du Var. Croyez-moi, monsieur, le brougham est moins représentatif (vous voyez que je comprends toutes vos raisons), mais il est plus sûr. »

Finalement, Angelo se rendit, à condition que la voiture serait devant chez lui avant une heure pour charger les bagages.

Mme Hortense donnait l'impression d'avoir passé toute la nuit à faire sa toilette. Malgré l'heure très matinale – le jour ne paraissait toujours pas dans le ciel dont on commençait à voir le noir à faire peur – elle était admirablement coiffée, poudrée, parfumée et son petit col de dentelle blanche était d'un amidon sans défaut. Elle donnait tous les signes d'une extrême émotion au milieu desquels elle n'oubliait pas cependant de soulever, de temps en temps, le couvercle de la cafetière pour empêcher l'ébullition de son café. « Je vais languir, dit-elle, et c'est un crève-coeur de vous voir emporter tous vos bagages. Je m'étais habituée à vous. Pour la première fois depuis longtemps, j'avais de l'estime et peut-être même quelque chose de plus pour quelqu'un habitant sous mon toit. Je garderai vos appartements tels qu'ils sont, j'irai les fleurir deux fois par semaine et je mettrai des draps propres au lit. Souvenez-vous de la petite porte du jardin et que, d'autre part, je suis sourde, muette et aveugle. Je mets tout mon bonheur à vous garder un nid douillet et secret. » La sorte de regard qu'elle avait en prononçant ces mots ne plut pas à Angelo. Toutefois, en la remerciant, il osa la familiarité de lui flatter l'épaule.

Le cocher n'eut pas plus d'une demi-heure de retard. Avant de charger les bagages, il regarda de tous les côtés. « Je vous connais très bien, monsieur, dit-il, et je sais que vous êtes courageux. C'est pourquoi j'ai accepté de vous conduire. Mais où sont vos pistolets ? Ou tout au moins votre sabre ? Les pays où nous allons ne sont pas extrêmement catholiques. On y arrête souvent les voyageurs.

— Ne vous inquiétez pas », dit Angelo. Il commençait à prendre beaucoup

de plaisir aux rugissements du vent et les précautions du cocher l'enchantaient. « Comment ai-je pu rester si longtemps enfermé dans cette chambre de curé ? » se disait-il. Il respirait avec joie l'humidité glacée de l'aube. « Cela suffit, dit le cocher, avec un homme comme vous j'irais au bout du monde. Mais comment ferai-je au retour ?

— Tu t'arrangeras avec deux écus de pourboire que je te donnerai, dit Angelo.

— Voilà ce qui s'appelle parler, dit le cocher. Alors, en route.

— Songez que vous avez ici une maison et des amis discrets », répéta Mme Hortense avec un affreux sourire, au moment où la voiture s'ébranlait.

Angelo arriva à La Valette à dix heures du soir après un voyage très ordinaire qui n'eut d'exceptionnel que sa lenteur. Dès l'aube, d'ailleurs, le vent et la pluie avaient perdu leur véhémence et il fit, durant tout le jour, un simple petit mauvais temps d'hiver. Les fameux ravins dont avait parlé le chef d'écurie se révélèrent être des ruisseaux boueux dont l'eau n'atteignait même pas le jarret des chevaux. « Vous m'avez roulé, dit Angelo au cocher. Je pouvais fort bien passer avec un cabriolet.

— Le fait est, dit le cocher, que, depuis longtemps, on n'avait pas loué le brougham et que Pierrot en a profité. Il a une ristourne sur le nombre de roues, et moi, en plus des deux écus que vous m'avez promis, j'ai plus de chance de sortir mon compte avec l'avoine de deux chevaux. Ne faites pas la mauvaise tête, monsieur, il faut bien que tout le monde vive. »

Pendant qu'ils traversaient le moutonnement infini des collines, le cocher montra à Angelo quelques gros genévriers qui émergeaient du maquis. « Ce que je vous ai raconté des brigands, dit-il, est cependant la triste vérité. C'est sous ces arbres qu'ils mettent des sentinelles, d'habitude. Rien ne les gêne ici pour faire leur commerce en plein jour. » En effet, le pays était désert aussi loin qu'on pouvait voir. « Et que pourrions-nous faire s'ils nous tombaient dessus ?

— Nous battre, dit Angelo.

— Parlez pour vous, dit le cocher, moi je suis père de famille. Les deux écus que vous m'avez promis sont encore dans votre poche.

— Et ils y resteront si tu n'asticotes pas un peu tes chevaux qui

s'endorment.

— Tenez, monsieur, regardez là-bas, sous le genévrier : si ce n'est pas un cavalier, je veux perdre mon nom. Quand on parle du loup... Halte ! Et sortez donc les canons de vos poches.

— N'essaie pas de me faire encore prendre un brougham pour un cabriolet. Marche. C'est un cavalier, mais il n'y a aucune raison pour que ce soit un brigand. »

À différentes reprises, tout le long du voyage, ils aperçurent des cavaliers solitaires qui semblaient, en effet, faire sentinelle à l'abri d'énormes genévriers. Le dernier qu'ils croisèrent au crépuscule était au bord de la route. Il avait mauvaise mine, mais il était indifférent. Il se contenta de les suivre pendant un quart de lieue, à plus de cent pas derrière, puis il prit une traverse, dans laquelle ils le virent trotter et disparaître. La nuit tomba. Longtemps après, le bruissement du château de La Valette, avec de grandes fenêtres éclairées, apparut sur la colline en face. Mais il fallut encore tourner dans les maquis du plateau et de son ubac avant d'arriver.

« J'ai allumé les salons d'apparat, dit le Marquis. Je voulais que, même de loin, nous vous apparaissions un peu en or. Hélas ! ils sont vides pour ce soir : ma soeur nous a quittés et la Marquise n'a pu résister au sommeil. C'est une enfant. Elle s'endormait sur le bras de son fauteuil. Je lui ai dit : "Va te coucher. Tu le verras demain. C'est un excellent jeune homme qui te pardonnera volontiers." Excusez-moi de n'avoir pas fait toilette. » Il était en culotte de cuir, bottes et blouson de daim. « Excusez-moi surtout de m'excuser de cette façon si bourgeoise. J'ai gardé de vous le souvenir d'un homme semblable à un cerf. Vous avez toujours votre regard de forestier rêveur et hautain. Je ne dois pas apparaître devant ce regard-là en linge amidonné et en drap d'Elbeuf, mais comme un roi des collines que je suis.

— Je suis moi-même en costume de route, dit Angelo, et je bénis le ciel que Mme la Marquise ait eu sommeil, j'aurais été navré de me présenter devant elle en cet équipage. » « Voilà qui n'a plus du tout le ton de notre première rencontre », se disait Angelo, étonné. « Vous n'imaginez pas, dit le Marquis, la séduction que peuvent exercer sur cette femme, sur moi-même et sur toute la maison, la boue ou la poussière des routes et cet air écrasé que les grands voyageurs conservent dans le pliement de leur échine jusque dans le repos complet. Je crois qu'il faudrait faire des cercueils en arcs de cercle pour

les grands voyageurs morts. On ne peut pas dire que vous ayez fait un grand voyage pour venir d'Aix jusqu'ici. En ce qui vous concerne, ce n'est pas de celui-là que je parle ; je parle de ce très long voyage commencé depuis peut-être bien avant votre naissance et qui a créé les formes de votre corps d'une façon aussi évidente que cet immense voyage préhistorique dont le vent a modelé la tête des chevaux. »

Le Marquis avait annoncé à Angelo qu'on allait lui servir à souper et, en attendant, ils se promenaient côte à côte sur les tapis des grands salons.

« Ce qui me donne, dit le Marquis, un grand avantage sur beaucoup de gens, et notamment sur ceux qui calculent, vous entendez bien ce que je veux dire ? sur ceux qui prévoient, organisent, s'entourent des sécurités de leur intelligence comme d'une fortification, c'est que je suis un homme de grand chemin. J'ai reconnu en vous cette même volonté d'explosion. Nous abordons tout comme des ondes. Nous ne trouvons pas, nous entourons. Nous sommes centrifuges comme les frémissements d'un coup de pierre dans l'eau. C'est ce que j'appelle être de grand chemin. Il y a le bandit de grand chemin : pourquoi ne serions-nous pas l'honnête homme de grand chemin ? La seule difficulté, c'est qu'avec cette épithète on est plus habitué à employer le mot bandit que les mots honnête homme, et c'est très difficile d'aller contre l'habitude. Eh bien, acceptons qu'on nous appelle comme on voudra en l'honneur de l'amour du large et des vastes entreprises. »

On annonça que le souper était servi et ils entrèrent dans la salle à manger où un seul couvert était mis au haut bout d'une immense table entièrement habillée de ses damas et de ses cristaux. Comme Angelo montrait sa confusion devant tout cet appareil qui lui était destiné, le Marquis, lui prenant le bras pour le conduire à sa place, lui dit : « S'il n'y avait pas déjà votre qualité et la rareté d'un être tel que vous, il y aurait encore que vous êtes l'ami de cet homme aimable qui remplit les fonctions de vicaire général auprès de l'archevêque. Ce dernier, par surcroît, vous a chaleureusement recommandé. Je n'ai pas l'intention de vous garder sous le boisseau. Ce que j'ai tenu à vous dire dès votre arrivée vous montre bien mon intention de vous faire entrer de plain-pied dans notre vie des collines. Il y a des splendeurs qui mériteraient mieux votre étonnement que cette pauvre petite richesse. Il n'y a pas ici de ville et de jeux de société. Nous vivons dans des alternances de silences et de tumultes. Pour vous permettre de goûter les premiers, je vous ai fait meubler le petit pavillon où vous avez passé la nuit la

première fois que j'ai eu l'honneur de votre visite. Je ne veux pas vous fatiguer par la nécessité d'être notre hôte quotidien. Vous y pourrez rester solitaire à votre gré. Les silences d'ici sont les plus merveilleux qu'on puisse imaginer. J'entends précisément qu'ils sont bondés de merveilles. On n'est pas toujours disposé à faire entendre, serait-ce à l'être qu'on aime le plus, tout ce que peut vous dire de personnel le vent qui présage la neige, ou le passage silencieux d'une escadre d'oies sauvages dans une plaque de ciel vert. Quant aux tumultes, tout ce que je peux vous en dire, c'est qu'ils seront de votre goût. Et si je vous l'affirme, croyez-moi. Mangez de cette hure froide de sanglier, mais réservez votre appétit, on vous a fait un petit chapelet de grives qui sont ici, pourrait-on dire, notre gibier national. Buvez de ce vin, il est du Var. C'est un ami de mon beau-frère qui le fait exprès pour ma femme. Et c'est elle-même qui l'a décanté pour vous ce soir à six heures, quand on a su que vous arriveriez tard. »

Angelo avait trop de sentiment pour répondre par autre chose que par de banales phrases de politesse. Il était débordant d'images et de phrases folles. « Mais, se disait-il, rien de ce que je veux dire ne peut se dire en français, il faudrait que j'emploie le patois de Cunéo où la Thérésa me menait en vacances, l'été, quand j'avais sept ans. Là, j'ai déjà vu des oies sauvages. » Enfin, après s'être fait tous les reproches imaginables et dans la terreur de paraître bête et surtout avare de lui-même, il réussit à dire : « J'étais en exil dans ma propre patrie, sauf dans le palais de ma mère, et je n'ai vécu à Aix que par des moyens de fortune qui m'auraient rapidement conduit au désespoir puis au râtelier de pipes. Je suis à peine arrivé ici que non seulement vous me promettez le bonheur, mais le vent qui traverse votre parc m'affirme que vous me promettez beaucoup moins que ce qu'en réalité vous allez me donner. Pourrai-je jamais vous être de quelque service ?

— Entendons-nous à ce sujet, dit très rondement le Marquis, et le remords ne vous gênera plus. Je suis assez grand garçon pour ne pas avoir de vergogne à parler le premier en ce cas-là. »

Minuit sonna à une grosse horloge et on alluma les lanternes pour conduire les bagages et le voyageur jusqu'au pavillon. En passant dans le grand couloir glacial, Angelo frissonna et il sentit sur sa peau le grattement du sachet de cuir. « C'est ici, se dit-il, que j'ai commencé à sentir l'odeur si belle. »

## X

Angelo retrouva la chambre du pavillon avec une agitation extrême. On avait remplacé le petit secrétaire et les bibliothèques par une grande table Henri II et des fauteuils très confortables. Angelo se promena de long en large avant de retrouver le calme. Il n'y avait plus trace de parfum. « C'est ici, se disait-il, sur j'ai appris à choisir. Que je suis devenu exigeant sur la qualité et, partant, me suis sans doute voué à une vie solitaire. » Son coeur fabriqua sur-le-champ une énorme quantité d'héroïsme et il eut grand plaisir à imaginer tout un avenir mélancolique. Pour rien au monde, il n'aurait voulu retrouver les satisfactions physiques qu'il avait eues quelquefois avec Mme Clèves.

Avant de commencer le petit ménage de célibataire que devaient organiser deux domestiques au pavillon où l'on avait préparé tout ce qu'il fallait et même une petite cuisine, Angelo fut invité au château. Il rencontra la jeune Marquise. Il remarqua surtout ses magnifiques cheveux noirs. Il n'aima pas ses immenses yeux verts, que l'attention rendait immobiles et froids. Son teint pâle et une très belle toilette de grande dame la vieillissaient. Vers la fin du repas, et comme elle venait de parler de façon très surprenante d'un vallon perdu dans les bois, il vit sa bouche, qui était large et sinueuse. « Tout son visage tiendrait dans mes mains, se dit-il, on dirait un petit fer de lance. »

Il ne vit aucune différence d'âge entre elle et le Marquis. Le Marquis l'étonna. Il revêtait parfois une sorte de pelisse courte en peau de mouton, serrée par une ceinture et qui faisait ressortir sa taille fine et ses larges épaules. Il montait à cheval avec une si grande souplesse qu'Angelo se mettait à la fenêtre chaque fois qu'il l'entendait galoper sur les pelouses du parc. Le Marquis revenait de ce vallon dont la Marquise avait parlé d'une façon si surprenante, et où il y avait une grande bergerie et vingt bergers qu'Angelo se promettait toujours d'aller voir. Le Marquis galopait par jeu et traversait l'immense pelouse devant les fenêtres du pavillon. Les mouvements un peu lents du cheval qui sautait très haut entraient dans le

corps du Marquis par les bottes et venaient frémir, comme sur une lame d'acier, dans le torse dont l'ondulation était alors fascinante. Angelo, qui connaissait toutes les façons de s'entendre avec un cheval, admirait l'homme qui pouvait obtenir des jeux si parfaits.

« Si vous voulez une veste en peau de mouton comme la mienne, dit le Marquis, c'est facile. Vous avez sur place la matière première et l'artiste. Il y a des peaux toutes tannées, et apprêtées à la ferme et c'est ma femme qui fait, avec beaucoup d'habileté, un patron en papier d'après lequel le bourrelier du village les coupe et les assemble. Faites-vous prendre vos mesures par elle. L'hiver n'est pas fini et ici, d'ailleurs, le printemps est très souvent bien plus mauvais que l'hiver. »

Angelo se fit annoncer chez la Marquise. « J'ai préparé pour vous un très beau papier bleu, dit-elle. Je suis seule. Laurent est parti pour le vallon des bergeries. Mettez-vous devant le feu et enlevez votre redingote. Elle est très jolie. Mais c'est trop fin pour ici. Il y a d'ailleurs une sorte d'accord avec le maquis d'hiver, qu'on est tenu de garder si on veut être pleinement à son aise. Êtes-vous comme moi ? J'attache une très grande importance à l'accord que l'on fait avec les choses. Cela commence toujours par l'extérieur. C'est moi qui ai eu l'idée de ces vestes en peau de mouton. Vous verrez, dès qu'on les a, on comprend mieux ce pays. Vous avez le ventre un peu plus plat que Laurent. Un centimètre. Les épaules, ah ! trois centimètres de plus. Je ne voudrais pas vous désobliger, mais votre épaule droite est bien plus grosse que votre épaule gauche. Il paraît que vous êtes un monstre d'habileté au sabre. »

« Son sourire est très beau, se disait Angelo. On dirait le sourire du Saint Jean-Baptiste, de Léonard de Vinci. » « Vous ne me désobligez pas, dit-il. Certaines personnes ont des hypertrophies du coeur. Moi, j'ai une hypertrophie de l'épaule droite ; c'est en effet celle qui manie le sabre.

— Travaillerais-je donc en vain ? dit Pauline. Ce que je vais vous tailler est un habit pour le coeur, non pas pour le sabre. Vous avez le bras fameusement long, monsieur ; je parie que, sans vous pencher, vous pourriez sabrer un homme étendu aux pieds de votre cheval.

— Je le pourrais, sans aucun doute, dit Angelo, mais quelle nécessité y aurait-il de sabrer un homme déjà abattu ?

— Vous savez bien la valeur de l'insistance, dit Pauline. On répète des litanies même à Dieu, comment voulez-vous que le diable y soit insensible ? La certitude d'être exaucé est un besoin fort impérieux. J'imagine qu'elle a l'instinct du remède le plus simple. Le plus naturel est toujours le plus efficace. J'aime autant vous dire tout de suite que, une fois dans ma veste, les gestes larges vous seront totalement défendus. Ce sont des sortes de douillettes pour hommes d'action que je fais, des camisoles de persuasion pour chevaliers. Elles permettent sans douleur la transition entre la selle et le fauteuil, entre le sabreur et le découpeur de silhouettes ; cela vous permettra tout juste le maniement des ciseaux que vous tiendrez entre le pouce et l'index.

— Elle n'empêche pas toutefois M. le Marquis de composer dans la pelouse des galops de fantaisie que j'admire chaque matin, dit Angelo.

— Il est très beau, en effet, dit Pauline, et vous serez également très beau. Cela permet, en fin de compte, beaucoup de choses.

— Grâce à votre science, dit Angelo. Vous avez une habileté infinie pour donner à ces palatines des formes qui amincissent les hanches et développent les épaules. M. le Marquis passe à travers les bois semblable à Médor.

— Vous serez exactement comme lui, dit Pauline, et cela provient de cette demi-lune que je taille ici dans le dos.

— Où prenez-vous l'invention de ces formes ? dit Angelo.

— Dans mes désirs, dit Pauline. Les consacrerai-je enfin à ma propre gloire ? dit-elle au bout d'un moment. Il y a bien longtemps que j'en ai envie. Vous m'avez accablée de tant de compliments qu'aujourd'hui je m'y décide. C'est bien le moins si Laurent ne me trouve pas quatre peaux d'agneaux qui feront très bien mon affaire. Tous ces Médor ont besoin d'une Angélique. Il y a assez de papier bleu pour vous et pour moi. À votre tour, monsieur, rendez-moi le service de prendre mes propres mesures. »

Angelo était très gêné d'être obligé de la toucher. « Pas d'approximation, lui dit-elle, j'ai été très consciente avec vous, soyez-le avec moi. Appuyez carrément le ruban sur mes épaules. Je tiens absolument à être aussi belle que vous deux. »

Tout ceci était fort difficile à faire pour Angelo. Enfin, il osa appuyer le ruban sans pouvoir s'empêcher de trembler. Il sentait l'odeur exquise d'un

épais catogan de cheveux noirs.

« Combien trouvez-vous ? dit Pauline. Quarante ? Je le crois. Laurent me dit toujours que j'ai des épaules de garçon. Mesurez mon tour de taille. »

Ce moment-là fut affreux. Angelo fut obligé de s'asseoir fort incivilement sur le fauteuil qui était le plus près de lui et, tendant le ruban du centimètre à Pauline : « Je suis très maladroit, dit-il, et j'aurais des remords dont je ne me consolerais jamais si je commettais quelque erreur qui pût compromettre la bonne coupe de votre veste. » Il reprenait peu à peu ses esprits en parlant, malgré les immenses yeux verts immobiles qui ne le quittaient pas du regard. « Votre femme de chambre prendra ces mesures avec beaucoup plus d'exactitude que moi. » Il cherchait désespérément une phrase qui pût expliquer son émotion, qu'il trouvait ridicule ; il eut de la chance de ne pas penser qu'il s'agissait de pudeur. « J'ai vécu jusqu'à présent dans des casernes, dit-il très innocemment, et vous ne pouvez vous imaginer comme il faut prendre l'habitude d'être brutal pour arriver à gouverner mille conscrits qui sont les maîtres dans leur famille ou dans leur ménage. J'ai peur de paraître sans délicatesse auprès d'une femme aussi gracieuse que vous. Ce chiffre de quarante m'a paru en dehors des mesures du monde et m'a donné une frayeur terrible de faire des bêtises avec mes gros doigts et ce centimètre dont je ne sais pas me servir. » Enfin, peu après, il put trouver un prétexte pour sortir et il alla marcher à grands pas dans l'allée d'ormeaux où le vent très froid lui fit beaucoup de bien.

« Quel garçon ! se dit Pauline. Il ne faut pas oublier qu'il est colonel. Cela ne l'amusait pas du tout de prendre mes mesures. Il n'est pas serviable. Au moins ne l'a-t-il pas caché ! »

Angelo ne pensait à rien d'autre qu'à faire le plus de mouvements possible. Il voulait se débarrasser de son ridicule très obscur : « Il n'est pas possible, se disait-il, que je touche le corps de cette femme. Comment ne le comprend-elle pas ? » Rien n'était plus propice à son état que la compagnie des grands arbres qui gémissaient avec beaucoup de sérieux. Malgré le crépuscule qui tombait assez vite sous des nuages épais que la bise charriaît de l'ouest, il poussa sa promenade bien en dehors du parc, jusqu'à des collines du haut desquelles il put distinguer à travers des pins les lumières qui s'allumaient dans le fameux vallon de la bergerie.

Des cavalcades étranges sortaient parfois de ce vallon. Angelo en vit une,

un soir, qui passait en file indienne sur le couchant. C'était une vingtaine de cavaliers. Ils débouchaient du bois, traversaient le découvert et descendaient à travers les taillis, du côté de la route d'Aix. Ils montaient tous avec une grande habileté des chevaux qui paraissaient fort beaux et de formes déliées. Il les entendit revenir au galop dans le courant de la nuit.

« Ce sont mes bergers, lui dit le Marquis. Ils vont quelquefois danser à des fêtes. Allons les voir. »

Mais ce qu'il trouva dans le vallon n'avait pas l'allure bergère. La maison était une sorte de corps de garde flanqué de murailles épaisse.

« C'est une bergerie gallo-romaine », dit le Marquis.

Les hommes s'exerçaient au tir au pistolet et à la carabine sur une cible de bouteilles vides.

« Les temps de L'Astrée sont morts, dit le Marquis. Vous avez pu vous-même vous rendre compte que le pays n'est pas de tout repos. Quelle poire pour le brigandage qu'un troupeau qui ne serait gardé que par des hommes pacifiques et rêveurs ! Ces bergers n'ont plus le temps de faire de l'astronomie. »

Dans les claires et les parcs, sous les grands chênes, il n'y avait qu'une centaine de moutons.

« En cette saison, dit le Marquis, le troupeau véritable est aux pâturages marins, au-delà d'Arles. »

Pauline eut envie de tirer au pistolet. On lui chargea une arme. Elle fit éclater quatre bouteilles avec beaucoup d'adresse. « À vous, dit-elle à Angelo.

— Ceci n'est pas ma spécialité, dit Angelo. Je casserais paisiblement des bouteilles, mais tout le monde peut en faire autant.

— Et quelle est la spécialité de Monsieur ? dit un homme à allure de sergent.

— Le sabre, dit Angelo.

— J'ai été moniteur au 52<sup>e</sup> dragons, dit l'homme (il avait une tête ronde comme une boule et de fortes moustaches) et j'ai ici mes ustensiles. Il y a peut-être de quoi donner du plaisir à la compagnie.

— Volontiers », dit Angelo. « Eh bien ! je vais te rosser, se dit-il. Je ne tomberai jamais si bas que je sois obligé pour me distraire de casser des bouteilles avec des pruneaux, au fond d'un vallon dont les frondaisons, malgré l'hiver, sont si belles. Mais s'il s'agit de se faire autour du corps un impénétrable feuillage d'acier en se donnant chaud, je suis votre homme. » Il dédaigna le plastron et garda le masque relevé dans ses cheveux comme la visière du casque d'Achille. « Ça coupe, dit le sergent qui, lui, s'était bardé. Vous m'embarrassez beaucoup. Je n'oserai pas tailler.

— Fais-le si tu peux », dit Angelo, et il développa autour de lui une garde de trois moulinets à contre-centre très étincelants. Le sergent se fit, coup sur coup, relever très sèchement deux ou trois fois et il mit pointe en terre. « Suffit, monsieur, dit-il, je ne suis pas de taille. J'ai parfaitement compris.

— Éblouissant, dit le Marquis.

— Il faudra, dit Pauline, que vous m'appreniez à tenir un sabre. » Angelo était trop content ; il n'avait pas le temps de ne pas dire la vérité. Il voulait d'autre part donner une satisfaction au sergent, assez penaude, dont il avait tiré une victoire si complète. « S'il ne s'agit que de tenir le sabre, dit-il, c'est facile et vous n'avez pas besoin de moi. Quant à le manier, c'est une affaire d'homme dans laquelle je ne vous apprendrai rien si je ne vous traite pas en homme, ce qui sera toujours parfaitement impossible. J'imagine (eut-il toutefois la chance de dire) que vous ne désirez pas apprendre des gentillesses. Et on n'apprend de choses valables que dans le feu de la passion. Or, dans les assauts, il faudra que je puisse vous prendre au sérieux pour me passionner et que j'aie envie de vous tailler en pièces, ce qui n'arrivera jamais.

— Qui vous empêche ? » dit sèchement Pauline. « Il faut convenir, se disait-elle, qu'il avait grand air tout à l'heure, et que personne n'aurait aimé se trouver devant lui pour une affaire sérieuse. Ce petit homme qui a de grosses moustaches l'a regardé avec des yeux ronds quand il s'est mis à faire tournoyer son sabre autour de lui. Je comprends très bien que cette arme doit fatiguer le bras et qu'il y faut de la force physique. Mais, s'il voulait se donner la peine – je ne demande pas à devenir une cosaque –, il pourrait très bien m'apprendre, ne serait-ce que quelques tours. En réalité je suis sûre qu'il prendrait du plaisir à montrer ce qu'il sait à une femme qui l'intéresserait, Dieu sait s'il m'est égal de l'intéresser ou pas ! Mais il n'a pas besoin de

mentir. » Elle se souvint de la phrase heureuse par laquelle Angelo avait eu l'esprit instinctif de lui supposer du sérieux. « En tout cas, il faut lui rendre ce mérite qu'il n'a pas cru à un caprice de femme frivole. » Mais elle détourna aussitôt la tête en rougissant et fit quelques pas toute seule pour s'éloigner de la compagnie. Elle venait de se demander si Angelo n'avait pas pu imaginer quelque avance ; elle se souvenait de la hâte spontanée avec laquelle elle avait tout de suite demandé ce qu'elle désirait. Elle crut même avoir fait un geste vers lui, ou un semblant de geste, et elle fut atrocement malheureuse pendant une minute, au point de porter sa main à son cœur. Angelo et le Marquis ne faisaient pas attention à elle et ils soupesaient des pistolets en discutant du mérite des gâchettes à rouet. « Je suis perdue, se disait-elle. Maudite liberté dont j'ai l'habitude et qui me pousse à toujours dire franchement ce dont j'ai envie. » Ceci mit le comble à son malheur. « Suis-je si vile, se dit-elle, ai-je si peu de qualités pour désirer si vivement qu'un homme m'apprenne à tirer au sabre ? » Elle alla jusqu'à penser ingénument et avec beaucoup de cruauté pour elle-même : « N'ai-je désiré que cela ? N'ai-je pas désiré en réalité la compagnie de cet homme ? N'ai-je pas montré mon désir d'une façon impudique ? » En proie à cette intolérable pensée, elle avait continué à faire quelques pas et, sans se rendre compte, elle s'approchait d'un berger qui réparait un flanc de selle avec une longue aiguille et du fil poissé. Elle était même venue si près de lui qu'il resta bouche bée, éberlué par ces immenses yeux verts immobiles et froids qui le fixaient du regard sans le voir. Enfin elle réussit à lui sourire et à faire demi-tour. La vue d'Angelo la rassura tout à fait. Il était, ainsi que le Marquis d'ailleurs, penché sur un foulard dans lequel on avait démonté un pistolet avec la pointe d'un petit couteau. Il examinait un ressort et le faisait chanter fort bêtement sur le bout de son ongle en le regardant d'un air inspiré. Pauline était trop émue pour voir l'air un peu niais d'Angelo intéressé par le mécanisme d'un rouet espagnol. « Céline et Laurent, se dit-elle, m'en ont parlé comme d'un homme fou de grandeur ; Céline s'est moquée de sa générosité qui est ridicule du moment qu'il n'est pas Dieu. Je n'avais jamais rien fait jusqu'à présent pour qu'il me méprisât, et si je venais juste de faire qu'il pût me mépriser, il n'aurait pas ce détachement parfait. On voit bien que, pour l'instant, rien ne compte pour lui, sinon ce petit ressort qu'il fait bourdonner avec son doigt. »

Au moment de repartir, et comme le Marquis s'attardait à quelques ordres, Angelo eut, sans y penser, la galanterie de tenir l'étrier à Pauline. Il était préoccupé de ce ressort qui donnait au pistolet une détente très sensible.

« Non, se dit Pauline, il ne me méprise pas, et je n'ai rien fait de mal. » Elle fut très heureuse et s'en alla la première à travers des taillis, dans un galop qui donna beaucoup d'inquiétude aux deux hommes.

Souvent le Marquis venait passer la matinée au pavillon. Il arrivait en bottes souples, blouson de daim, tout souplesse dans son cuir, son corps et ses gestes. Il avait l'air d'être aux aguets autour de quelque mystère. « Ce qui me plaît en vous, dit-il un jour, c'est votre honnêteté.

— Je ne vois pas, dit Angelo, en quoi elle est plus grande que celle de tout le monde.

— Je veux parler, dit le Marquis, de celle à quoi vous oblige votre constant besoin de grandeur.

— Rien ne m'étonne plus que lorsque vous parlez de cette façon, dit Angelo.

— Votre surprise, dit le Marquis, vient de ce que vous ne fréquentez pas le monde.

— Je suis, dit Angelo, dans votre quotidienne compagnie.

— C'est que, dit le Marquis, je ne suis pas le monde, ma femme non plus, et c'est pour cela que nous faisons bon ménage ; mais vous non plus, et, sans ce besoin de grandeur dont je vous parle, nous ne ferions pas bon ménage.

— Ceci, dit Angelo, me paraît fort obscur.

— Bienheureuse obscurité, dit le Marquis, le fait est qu'on ne peut douter de ce que vous dites, fût-ce extraordinaire comme ce que vous venez précisément de dire. Il y a dans le ton et la précision de vos réponses une franchise qui emporte. Vous avez dû remarquer, poursuivit-il, que je n'aime rien de ce qui se peut mesurer. Vous m'apporteriez cent preuves de votre loyauté que je douterais assez fortement d'elle. À deux cents preuves, je vous tiendrais fatalement pour hypocrite, et si par malheur vous persistiez à m'en apporter, je n'aurais de cesse avant de vous avoir allongé dans quelque fossé avec une bonne balle de plomb dans la cervelle. Ce que j'ai est d'une telle qualité que je tiens à le garder même au péril de mes amis. Mais votre loyauté est sans mesure ; j'entends par là qu'on ne peut pas en avoir une idée précise et qu'elle a cet infini qui me rassure. J'ai fait de longues expériences à mes frais parmi les hommes : rien ne m'inquiète plus qu'une loyauté bien définie.

Je sais qu'elle est toujours en train de faire quelques excursions en dehors de ses frontières. C'est pourquoi je vous parle en toute franchise : nous sommes ici trois êtres humains amis de la démesure à un point qui ne saurait se croire. Des êtres superficiels, je veux dire intelligents, supputeraient que de notre conjonction vont surgir des actes démesurés. Ils ne se tromperaient pas, sauf sur le sens de ces actes. Car, alors qu'ils s'attendent à les voir s'accomplir dans le plan de cette géométrie plane où ils ont vérifié l'exactitude des théorèmes qu'ils appliquent à l'âme, ils s'accompliront dans un espace qui échappe non seulement à leur contrôle mais même à leur supposition.

— Cela fait plusieurs fois, dit Angelo, que vous parlez de cette façon. Je n'ai jamais compris ni le pourquoi ni le sens de vos paroles.

— Vous ne pouvez plus clairement me confirmer dans mes raisons, dit le Marquis. Je ne voudrais pas passer à vos yeux pour un imprudent. Je me flatte au contraire d'être un monstre de prudence. Ceci même en est une de vous le déclarer. »

L'esprit d'Angelo était très occupé par la beauté des grands arbres du parc. Ils étaient célèbres. Il y avait notamment une centaine de hêtres pourpres les plus admirables qu'on pût imaginer. Torturées par le vent d'hiver, les branches énormes craquaient comme des vergues. Il imaginait ce qu'allait être l'installation du printemps dans ces échafaudages monstrueux.

« Pour la première fois, se disait-il, je pense à une saison qui va venir, au lieu de perdre mon temps à combiner des façons d'agir pour vivre en paix avec mes contemporains. Je n'ai jamais eu une telle tranquillité d'esprit. C'est cela vivre. Les manières d'être de l'homme et de la femme dont j'ai ici compagnie m'enchantent ; car elles ne me discutent pas, elles me persuadent au contraire de plus en plus que j'ai raison d'être comme je suis. Si j'avais eu une soeur, j'aurais aimé qu'elle soit semblable à cette Pauline qui a les cheveux si noirs et la peau si blanche. Mais, si ma mère avait eu une fille, que n'aurait-elle pas réussi à faire avec elle ! Pendant toute ma jeunesse, j'ai eu envie d'une soeur. Il est probable que si je l'avais eue, je ne me serais pas précipité avec tant de turbulence sur la poitrine de la Thérésa pour cacher ma tête entre ses gros seins ; de mon âge ou même plus jeune que moi, sa présence aurait suffi à me donner tous les bonheurs et tous les courages. Les couloirs du palais Pardi ne sont pas gais en cette saison, quand souffle le vent des Alpes, et l'on voit les choses très profondément quand on a quatre ans ; il

est tout naturel qu'après avoir vu le ciel bleu trembler au fond des fenêtres percées dans des murs de deux mètres d'épaisseur, je sois allé me frotter le museau contre les seins chauds de ma nourrice. Voilà pourquoi, maintenant, la vieille Thérésa m'envoie ces cinquante baïoques que je regarde presque chaque soir avant de m'endormir et qui m'attendrissent. » Un matin, la femme de chambre de Mme la Marquise traversa la pelouse en courant, courut à travers le petit bois de bouleaux, sauta le ruisseau et vint frapper à la porte du pavillon. Mme la Marquise priait Monsieur de venir sur-le-champ, s'il n'avait pas mieux à faire. Angelo, qui venait de se raser, passa le dos de sa main sur ses joues, reprit le rasoir et gratta encore un peu aux coins de la bouche et autour du menton. Avant d'entrer chez Pauline, il regarda ses bottes : elles étaient très bien. Pauline avait l'air effaré. Elle fut extrêmement aimable. On sentait qu'elle se forçait. Elle débarrassa le fauteuil près d'elle, puis la chaise longue, puis le pouf ; elle avait les mains pleines d'objets de couture, de lingeries, de pelotes d'épingles, de corbeilles à coudre, et elle dit : « Asseyez-vous. » On sentait qu'elle n'avait pas du tout envie qu'il s'assît. Elle ne pouvait dissimuler que, si elle avait eu le pouvoir de le faire évanouir en fumée, elle l'aurait fait sur-le-champ, sans remords, pour enfin sourire. Enfin, elle sourit et elle dit :

« Voulez-vous me faire plaisir ? » Il y eut un long silence.

« Oui », dit Angelo. Il ne savait que penser et il était très inquiet. « Depuis que le temps est meilleur, dit Pauline, je vais tous les matins me promener au bord de l'étang. Vous ne m'avez jamais vue ?

— Non, dit Angelo, les bourgeons de saules ont éclaté et font un brouillard vert qui ne permet plus de voir l'autre rive.

— C'est sur votre rive même que je viens, dit Pauline, et je suis parfois à cinq mètres au plus de votre fenêtre. D'autre part, je suis toujours vêtue de cette énorme robe pourpre que j'ai à l'instant même et un rouge aussi violent doit se remarquer, même à travers le brouillard des petites feuilles de saules. » Angelo était si interloqué par le tour qu'avait pris cette conversation prétendue si importante et précédée de si visibles émotions, qu'il ne sut répondre qu'une fadeur. « Si j'ai vu votre robe, dit-il, j'ai été loin de penser à vous et j'ai dû supposer que c'était un buisson fleuri.

— Il ne s'agit pas de me dire des galanteries, dit sévèrement Pauline, et, d'ailleurs, il n'y a pas un seul buisson fleuri connu qui puisse produire des

fleurs de ce rouge-là. Regardez bien ma robe et convenez-en. Vous ne m'avez pas vue, un point c'est tout. Ne cherchez pas des excuses. C'est très naturel et cela m'explique très bien, au contraire, cet air de profonde indifférence que vous avez quand vous vous promenez de long en large dans votre chambre. Car, moi, je vous ai vu, et plusieurs fois. Je vous ai même entendu, et c'est pour cela que je vous ai fait prier de venir ce matin. » Elle gardait son air sévère, et Angelo se demanda ce qu'elle avait bien pu entendre. « Ai-je juré ? se dit-il ; c'est peu probable si j'avais un air de profonde indifférence. Je ne jure jamais dans ces cas-là. » « Vous siffliez fort bien, dit Pauline.

— Ah ! oui, je siffle, en effet » dit Angelo et il sourit assez niaisement. Il commençait à s'irriter de tous ces mystères qui le mettaient, il le sentait bien, au comble du ridicule. « Je ne sais pas chanter la musique que j'aime. Je suis cependant arrivé à la siffler de façon à me donner du plaisir. Cela vous a-t-il gênée ?

— Au contraire, dit Pauline. J'ai pris beaucoup de plaisir à entendre un peu de Mozart et un peu de Cimarosa que je ne connaissais pas très bien. Mais je vous ai entendu siffler un morceau de Brahms que je connais et que j'aime. Cela s'appelle Les Regrets. Or, vous ne le siffliez pas d'une façon exacte et ceci est très désagréable pour qui attache une valeur sentimentale à ces phrases. La première et la dernière sont justes. Vous vous trompez grossièrement dans les nuances qui portent de la première phrase à la dernière. Ou, plus exactement, vous inventez. Or, comme je vous l'ai dit, j'ai déjà attaché mon cœur à l'invention de Brahms, que je vais vous jouer au piano séance tenante ; tâchez de l'apprendre pour le cas où vous auriez encore envie de siffler Les Regrets pendant que le rouge de ma robe éclatera à travers vos bourgeons de saules. » Elle ouvrit le piano et se mit à jouer le Brahms.

Angelo était dans une colère folle. Tout ceci avait été dit d'un ton froid et grave et pas une fois les grands yeux verts ne s'étaient animés. « J'ai bien le droit de siffler ce que je veux comme je veux, se disait-il. Et tu n'es pas la seule à attacher une valeur sentimentale à cette romance. Elle a parlé à mon cœur, et elle m'a fait pleurer à un moment où tu ne pleurnichais que pour ton lait. Quand j'ai demandé aux musiciens d'Anna de jouer ces Regrets, c'était pour revoir ma mère, assise au piano devant la grande fenêtre par où se découvrent cent lieues d'Alpes. J'étais à ce moment-là aussi grand debout qu'elle assise. "Mets ta joue contre mon épaule, Angelo du ciel", disait-elle. »

Pauline jouait le Brahms avec un grand sentiment des valeurs. Sa robe, d'un pourpre un peu doré, décolletée jusqu'au milieu de l'épaule, serrait étroitement son buste mais bouillonnait autour de ses hanches. « Elle est très belle, se dit Angelo. Son regard est triste, se dit-il brusquement, voilà sans doute pourquoi je n'aime pas ses grands yeux verts ; mais, tout à l'heure quand elle me parlait si durement, sa bouche s'est balancée avec une grande douceur dans ses joues si fines, et maintenant, devant cette nuque de marbre et ces si beaux cheveux noirs, je suis hors de moi comme Perceval devant le sang des oies sur la neige. » Il ne s'apercevait pas que Pauline, après avoir joué d'une façon parfaite, insistait maintenant très impoliment sur le passage dont elle avait parlé. Enfin, elle ferma le piano, et, malgré tout, Angelo se leva. « Il est vrai, dit-il froidement, que j'ai inventé un peu à côté. Mais, outre que cela ne se reproduira plus, car je viens à apprendre ce qui me manquait, je suis persuadé que vous aurez la plus grande indulgence pour les erreurs passées quand vous saurez que cette romance (qui a également pour moi une grande importance sentimentale) se rattache à une époque désespérée de la vie de ma mère. J'avais sept ans et elle me faisait appuyer ma joue contre son épaule pendant qu'elle jouait. Je donnais plus d'attention à sécher ses larmes qu'à apprendre les notes exactes. Il est incontestable qu'un enfant sensible, entendant la première phrase dans une semblable occasion, ne pourra plus l'oublier ; quant au reste, que j'inventais pour rester ainsi plus longtemps avec le souvenir de cette femme adorable – qui est le grand amour de ma vie –, je vous ferai gentiment remarquer que, si j'ai commis des erreurs dans ce que vous appelez les nuances, j'ai inventé exactement comme Brahms toute la fin. J'en suis fier. » Il sourit, salua et sortit.

« Je ne réussis jamais rien de ce que je me propose de faire, se dit Pauline. Pourquoi avait-il l'air fâché ? J'ai cependant pris soin de rester très grave, comme je me l'étais promis. Il aurait dû, au contraire, comprendre que mon amitié attachait beaucoup d'importance à tout ce qu'il fait, et en particulier aux occupations de son cœur, quand il est seul dans ce petit pavillon très isolé au bord de l'étang. Qu'aurait-il fait alors si j'avais pris cet air de suprême indifférence qu'il avait à sa fenêtre pendant que j'étais dans les saules, où il est impossible qu'il ne m'ait pas vue, avec cette robe qui est la plus voyante de toutes celles que j'ai ? »

« Regardons bien à travers les saules, se dit Angelo. Le printemps va très vite et les épaisse de jour en jour. Mais j'ai de bons yeux et il n'y a

certainement pas de robe rouge là-dedans. »

Par une belle nuit calme pleine d'étoiles, comme tous les rossignols chantaient dans les grands hêtres immobiles et chargés de feuilles, Angelo crut apercevoir des voiles blancs de l'autre côté de l'étang. Il n'avait pas allumé sa lampe. « Elle ne pourra pas m'accuser d'indifférence, se dit-il ; de là-bas, à peine si elle doit distinguer le noir de ma petite fenêtre dans la façade du pavillon. » Il siffla, fort bien, *Les Regrets*. La tache blanche ne bougeait pas sur une petite place d'herbe. Il fallut plus d'une heure, qu'Angelo passa à guetter, avant qu'il se rendît compte que c'était le feuillage d'un petit tremble.

« Je suis bête comme chou, se dit Angelo ; à quoi bon essayer de prendre une revanche ? Convenons que Pauline ferait une soeur adorable. La seule qu'il m'aurait plu d'avoir. Puisque je l'ai, pourquoi lésiner ? Cette façon de me convoquer en plein matin, de m'accueillir hautainement, en robe pourpre, pour me faire remarquer mes erreurs de souvenir dans une romance allemande, sont tout à fait dans l'esprit de ma mère. Comment ne m'en suis-je pas aperçu tout de suite ? Voilà que maintenant je perds mon chemin en plein palais Pardi. Attention à l'"obésité d'esprit". »

Il commençait maintenant à faire parfois très chaud. Souvent, le sud s'ouvrait pour des périodes de vent d'Afrique, qui charriaient la pluie dans les remous étouffants. Puis d'immenses journées de cuivre blond s'arrondissaient dans les collines.

À force de guetter la robe pourpre, Angelo distingua une robe bleu lavande qui passait parfois à la lisière d'un bosquet de cyprès et s'en allait vers des olivettes en terrasses sur le coteau de l'ermitage. Il y courut à petits pas, par de grands détours, et finalement resta à flâner dans les bas-fonds où poussaient d'extraordinaires menthes très juteuses. Il vit la robe monter jusqu'à la petite chapelle et rester longtemps à flotter sous l'auvent. Enfin, elle se décida à redescendre et juste vers les ravins à la menthe. Alors, il se glissa dans une venelle que dissimulaient des arbousiers et se mit à sauter de pierre en pierre, à travers les joncs d'un petit marécage, jusqu'à la berge d'un canal. Elle marchait en se balançant le long de l'eau. On voyait bien les épais cheveux noirs et la chair blanche. De toute évidence, si la robe bleu lavande continuait à suivre le canal, elle ne pourrait pas résister au désir de passer sur l'aqueduc, comme font toutes les petites filles. Angelo marcha cette fois

vraiment fort vite par un chemin creux entièrement recouvert d'aubépines fleuries, mais quand il arriva à l'aqueduc, la robe bleue rentrait au château par la grande pelouse.

Il y eut un gros orage ; puis deux ou trois très beaux. La foudre enflamma les pins du côté de Vauvenargues.

Pauline aimait ces drames. Mais elle se dit : « À quoi bon monter à la colline ? Les flammes doivent être rouges, la fumée doit être noire et le feu a dû prendre à l'endroit habituel, où il y a des pins très secs, sur le flanc du Sauvan. Je suis enfin arrivée à me satisfaire de moi-même. Jamais je n'ai eu autant de paix. Il faudrait que j'arrange cette pièce d'une façon très agréable. Ce qu'il faudrait surtout, ce sont des paravents. Faire des cachettes et qu'il n'y ait jamais beaucoup à courir pour aller d'une cachette à l'autre. Masquer les fenêtres autant que possible ; rien n'est plus bête qu'une perspective. Au fond, ce que je n'aime plus, c'est l'espace. J'aimerais au contraire quelque chose de tout à fait petit et de certain ; une sorte de nid. »

« Me voilà revenu au même point, se dit Angelo, j'ai besoin d'amis. Je donnerais dix ans de ma vie pour revoir les bons yeux extasiés de mon ingénieur tyrolien. Qui sait si la sagesse n'était pas d'accepter sa place de contremaître ? La compagnie de ces êtres fidèles et passionnés me manque. Il est certain que si j'étais sur les chantiers avec eux, ils m'appartiendraient et m'aimeraient. Alors, les actions ont du goût. »

Il descendit au village. « Où est passé, se disait-il, ce cocher insolent avec lequel j'ai failli me battre, puis qui m'a salué comme un soldat dans l'auberge ? Il me semble que c'est un homme avec qui je pourrais m'entendre. Le Marquis est d'une correction parfaite, mais avec lui j'ai toujours l'impression d'être au petit matin d'un duel. » Il entra à l'auberge où il ne reçut qu'un sourire commercial et un peu gêné. Le patron n'en finissait plus de chasser les mouches avec une serviette. « Si monsieur le Colonel avait prévenu, lui dit cet homme manifestement inquiet, j'aurais fait de l'ombre dans la salle et bien arrosé le parquet. » « Ce n'est pas ce qu'il me faut, se dit Angelo, au diable, ces colonels et ces prévenances de commande. J'ai besoin d'amitié. J'ai besoin d'avoir à côté de moi un complémentaire. Quel dommage que cette femme aux cheveux noirs ait si mauvais caractère, ou plus exactement quel dommage qu'elle n'ait pas besoin d'amitié ! Si elle était ma soeur, comme le monde serait beau ! »

« Ce soir vous êtes de garde, lui dit le Marquis. Je suis obligé d'accompagner mes bergers à une fête semi-divine et semi-vétérinaire, qui se passe dans les collines qui avoisinent la Sainte-Baume, au-delà de Saint-Maximin. Manquer ça serait une impolitesse à des quantités de puissances dont les moindres ne sont pas les bergers eux-mêmes. Ils vont partir pour les Alpes et je suis malgré tout intéressé à ce qu'ils aient de belles agnelades bien conduites. Mettons donc soigneusement les hommes et les dieux de notre côté. Mais cela va m'obliger à passer la moitié de la nuit dehors. Voulez-vous venir passer la soirée avec ma femme jusqu'à mon retour ? Je n'aime pas la laisser seule dès que vient l'été. Les halliers sont pleins de coucheurs à la belle étoile et ici on laisse toujours les portes ouvertes pour profiter de la fraîcheur du vent. Ce n'est pas que Pauline ne soit pas capable de se défendre toute seule. Elle le peut, et je ne sais pas même jusqu'à quel point elle ne le désire pas. Mais l'intrus ne le sait pas et elle serait obligé de le lui faire savoir en l'étendant raide mort. Or, actuellement, je n'ai point besoin de cadavre. En temps ordinaire, il ne me gênerait pas puisqu'on balaie tous les matins. Mais ces jours-ci je suis un tout petit peu en délicatesse de ce côté-là. »

Angelo attendit que le crépuscule fut très avancé et il se rendit au château à petits pas. « Pourquoi venez-vous si tard ? dit Pauline.

— Je savais que vous étiez de taille à vous défendre toute seule. Et d'ailleurs, il y a deux heures que je suis prêt à accourir à la moindre alerte.

— Je suis évidemment de taille à me défendre seule, comme vous dites, et même de taille à manger seule ce lait caillé et ces confitures, mais j'ai préféré vous attendre. » Ils s'installèrent devant la porte-fenêtre ouverte sur la terrasse, et, peu à peu, la nuit tomba. Quoiqu'à peine séparés par la table, ils ne se voyaient plus ; les grands hêtres épaisissaient l'ombre.

« Je suis heureuse, dit Pauline.

— Je suis parfaitement heureux, dit Angelo.

— Il n'y a pas le moindre vent, dit Pauline. Les hêtres sont silencieux comme si c'étaient des statues de hêtres. On n'a pas besoin de voir ; rien qu'à les entendre on place les rossignols les uns à côté des autres et les uns derrière les autres sur des distances considérables.

— Est-ce qu'il y a souvent des calmes semblables ici ? dit Angelo.

— Jamais, dit Pauline, c'est la première fois que la paix me permet

d'entendre toute la profondeur du pays. C'est magnifique !

— Je n'ai jamais éprouvé un sentiment de repos pareil, dit Angelo.

— Et de plénitude, dit Pauline. Je n'ai jamais eu autant de choses que ce soir. J'entends des renards glapir très loin dans un endroit où, en plein jour, on ne voit qu'un petit tas de brumes bleues confondues avec le ciel. Quelle merveille d'être de plus en plus riche sur place !

— Je ne croyais pas que cela soit possible, dit Angelo.

— Je l'attendais, moi, dit Pauline.

— Un calme effrayant, dit Angelo.

— Salutaire, dit Pauline.

— À un point inimaginable. Je voulais partir ces jours-ci, dit Angelo.

— Pour aller où ? dit Pauline.

— Entreprendre, dit Angelo. On a besoin de chercher.

— Ceci ne vous suffit pas ? dit Pauline.

— C'est exactement ceci que je cherche, dit Angelo. Si j'étais assuré que cet état de bonheur puisse durer ?

— Il n'y a aucune raison pour qu'il ne dure pas, dit Pauline, ceci ne dépend que de nous.

— Croyez-vous que nous y soyons pour quelque chose ? dit Angelo.

— Croyez-vous que ce soir le monde soit tellement différent de ce qu'il était hier soir ? dit Pauline.

— Je sais, dit Angelo, que le monde n'est jamais différent de ce qu'on le fait.

— Alors, dit Pauline, que voulez-vous entreprendre d'autre que ce que nous avons déjà réussi ce soir même ? Si c'est bien ce que vous cherchez ?

— Sur mon âme, dit Angelo, je ne désire rien d'autre.

— Nous avons cru il y a cinq minutes que rien ne pouvait être plus beau, dit Pauline, et voyez que depuis cinq minutes tout est de plus en plus beau. N'entendez-vous pas maintenant des bruits plus lointains encore que le bruit

des renards de tout à l'heure ? On dirait une sorte de lumière qui n'a pas besoin de détruire l'ombre pour se faire comprendre.

— Pour la première fois de ma vie, dit Angelo, je ne désire en effet rien d'autre que ce que j'ai.

— Je vais faire allumer les lampes, dit Pauline. Essayons tout doucement d'aller vivre dans le grand salon.

— Voilà la plus terrible aventure qu'il me soit possible d'entreprendre, dit Angelo.

— Un peu de confiance suffit, dit Pauline. Donnez-moi votre main et marchons lentement. Venez. »

Les lampes étaient déjà allumées. Pauline imposa silence, un doigt sur ses lèvres. Elle s'assit et prit l'ouvrage d'aiguille qui attendait sur le guéridon. « Pour bien faire, dit-elle à voix basse, il faudrait reparer des chaussettes. Prenez un livre. Lisez. Ne parlons plus. » Angelo s'assit à dix pas d'elle.

« Qu'est-ce que j'ai pour être si heureux ? se demanda Angelo. Ce n'est pas le calme de la nuit, puisque le bonheur que j'éprouve est encore plus grand maintenant que tout à l'heure. » Il ouvrit un livre mais ne lut pas. Il n'avait pas envie de fumer. Il n'avait jamais rien vu de plus beau que ce qu'il voyait. Il tenait entre les mains un volume du Magasin pittoresque. Pauline faisait de la dentelle.

Enfin, minuit sonna. Angelo remarqua que le rideau de la fenêtre bougeait. Il tourna la tête : la porte était ouverte et, sur le seuil, le Marquis arrêté les regardait. Il devait être là depuis un moment déjà. « Navré de gâcher une telle paix », dit-il.

Tout de suite après l'aube, on frappa à la porte du pavillon. C'était le Marquis. Il avait le visage fatigué. « Vous n'avez pas dormi ? dit Angelo.

— Je souffre un peu, dit le Marquis. Mais Pauline m'a soigné d'une façon parfaite. Il faut que vous me rendiez un service. Habillez-vous, sellez un cheval et partez. Il s'agit de porter une lettre. Je ne cherche pas à vous dorer la pilule : il est possible qu'après cette fête d'hier soir, certaines personnes aient très envie d'intercepter les lettres que je n'envoie pas par la poste.

— N'expliquez rien », dit Angelo.

Sur l'instant même, il se prépara à partir.

**FIN**

## **Table des Matières**

I  
II  
III  
IV  
V  
VI  
VII  
VIII  
IX  
X